Prix : 0 fr. 95 Net les pièces complètes.
PROVISOIREMENT : 2 francs.

Édition Illustrée.

3 1761 05062863 5

PIERRE WOLFF

LE BÉGUIN

L'AGE D'AIMER



PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD et Cie ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

PQ
2645
O6B35
1900z
c. 1
ROBA



Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

from

the estate of

GIORGIO BANDINI

LE BÉGUIN

L'AGE D'AIMER



MAURICE. — JE VEUX QUE TU M'ENTENDES... NE PLEURE PA

PIERRE WOLFF

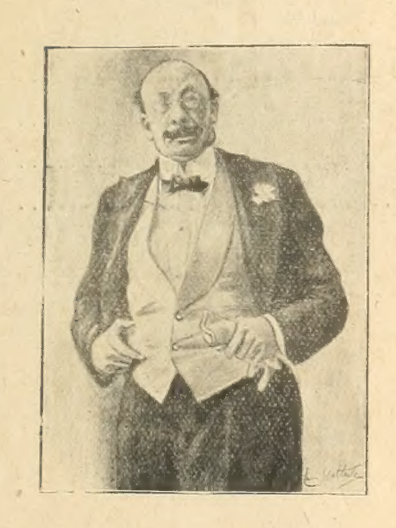
LE BÉGUIN

L'AGE D'AIMER

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

DE

LOUIS MALTESTE

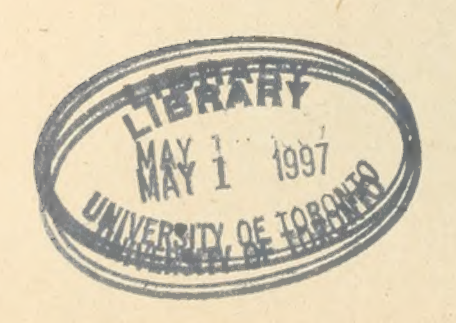


PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Tous droits de reproduction de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

	MM.
PAUL RENAUD, 30 ans	GAUTHIER.
HENRI DIDIER, 34 ans	GRAND.
NAUDET, 50 ans	LÉRAND.
MARSEY, 50 ans	NUMÈS.
DE CLERMONT, 35 ans	NUMA.
UN DOMESTIQUE	PRIKA.
	Mmes
YVONNE DERIVE, 27 ans	RÉJANE.
THERESE GERARD, 28 ans	AVRIL.
AGATHE DEBIENNE 24 ans	BERNOU.
FANNY	CÉCILE CARON.


LIBRARY
MAY 1 1997
UNIVERSITY OF TORONTO

A

RÉJANE

affectueux et reconnaissant hommage.

P. W.

LE BÉGUIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au Théâtre du Vaudeville le 8 février 1900.



YVONNE DERIVE.



JULES. — De la part de M. Henri Didier.

Un salon très luxueux.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, JULES, puis PAUL RENAUD

Au lever du rideau, personne en scène. Quelques secondes s'écoulent. Entre Fanny suivie de Jules. Jules tient une gerbe de fleurs.

FANNY. — Il avait une carte?

JULES. — Non... il a dit comme ça : « De la part de M. Henri Didier. »

FANNY. — C'est bon. Tenez, mettez-les là, dans ce vase. (*On entend sonner.*) C'est cela, allez ouvrir; je vais les arranger.

PAUL, *très joyeux et très ému.* — Bonjour, Fanny.

FANNY. — Tiens, monsieur Renaud ! Bonjour, monsieur Renaud !

PAUL. — Et madame? Madame, où est-elle?

FANNY. — Je vais la prévenir.

PAUL. — C'est cela, ma bonne Fanny... faites vite...

FANNY. — Monsieur est content?

PAUL. — Oui, Fanny, très content.

FANNY. — Monsieur Renaud a bon teint.

PAUL. — Vous trouvez, Fanny?... Mais vous aussi, vous avez bonne mine.

FANNY. — Monsieur est bien aimable. (*Entrée d'Yvonne.*) Je vais prévenir madame...

SCÈNE II

PAUL, YVONNE

PAUL. — Yvonne!

YVONNE. — Mon cher Paul!

PAUL, *très ému.* — Yvonne! Yvonne! ma chérie! mon Yvonne!

YVONNE. — Eh bien, quoi, la voilà ton Yvonne!

PAUL. — Que je te regarde!

YVONNE. — Regarde-moi!

PAUL. — Voyons, assieds-toi là, en face de moi... ou plutôt, non... restons debout... il me semble que je te vois mieux!..

YVONNE. — C'est tout pâle... Gamin, va!

PAUL — Pense donc! Un mois! trente jours! un mois que j'ai quitté Paris! que je t'ai quittée! un mois que je ne t'ai



PAUL. — RESTONS DEBOUT... IL ME SEMBLE QUE JE TE VOIS MIEUX.

pas vue! pas serrée dans mes bras! Enfin, je suis là, près de toi, tout contre... j'ai tes yeux... Ah ! je suis bien heureux!

YVONNE. — Et ton oncle?

PAUL. — Il est mort! Je t'adore!

YVONNE. — Et il t'a laissé...

PAUL. — Son buste!...

YVONNE. — Pauvre petit!

Elle l'embrasse.

PAUL. — Mais ne parlons pas de choses tristes! Raconte-moi... dis-moi... car tu dois avoir un tas de choses à me dire...

YVONNE. — Mais non, je t'ai tout raconté dans mes lettres.

PAUL. — Tu m'aimes?

YVONNE. — Mais oui, je t'aime, tu le sais bien.

PAUL. — Encore?

YVONNE. — Je t'aime, je t'aime, je t'aime, là!

PAUL. — C'est que, vois-tu, j'ai passé un mois terrible dans cette Bretagne.

YVONNE. — Demain matin, tu ne t'en souviendras plus.

PAUL. — Et toutes les nuits je rêvais que tu me trompais.

YVONNE. — Tu rêvais des bêtises.

PAUL. — Mais une dépêche arrivait, le songe était oublié et je me sentais tout de suite moins seul et plus près de toi!

YVONNE. — Amoureux, va!

PAUL. — Et tes lettres!... Car c'était surtout tes lettres qui me faisaient plaisir!

YVONNE. — Elles étaient gentilles?

PAUL. — Oui, mais si courtes!

YVONNE. — Oh! écoute, mon chéri, tu n'es pas juste... le plus souvent elles étaient de quatre pages!

PAUL. — Tu as raison. Et c'est en les lisant que je me suis aperçu que j'étais réellement épris de toi.

YVONNE. — Oui, je devine. D'abord tu faisais sauter l'enveloppe, nerveusement; puis immédiatement, d'un coup d'œil rapide, tu comptais le nombre de pages et regardais les derniers mots, comme ces gens qui, avant d'acheter un volume, commencent par parcourir les dernières lignes pour voir si ça finira bien. Puis tu lisais.. mais si vite! si vite! Tu la recommençais, et lentement alors tu en prenais connaissance. Puis dans la poche. Une heure s'écoulait... et cette fois tu t'arrêtais sur chaque phrase, te posant des questions folles, te demandant : « Est-elle sincère? pense-t-elle vraiment tout ce qu'elle m'écrit?... » Voilà, mon Paul, comment tu les lisais, mes lettres... Ose dire que ça n'est pas vrai.

PAUL. — Oui... mais comment sais-tu tout cela?

YVONNE. — Mais je te sais par cœur.

PAUL. — Je voudrais te savoir de la même façon.

YVONNE. — Est-ce que je te cache quelque chose?

PAUL. — Oh! tu es si compliquée!

YVONNE. — Moi, compliquée?

PAUL. — Toi, je te connais... C'est ton cerveau que je connais pas.

YVONNE. — Mon cerveau... mon cer-

veau... qu'est-ce qu'il a encore fait, mon cerveau?... Tiens, mon chéri, tu es adorablement bête!.,.. Mais ce n'est pas tout cela tu as trouvé un bien chez toi.

PAUL. — Oui, c'est pour cela que je me suis mis en habit

YVONNE. — Tu vas les voir tous ce soir... Thérèse.

PAUL. — Elle va bien!

YVONNE. — Oui, très bien. Thérèse, Marsey, de Clermont, sa maîtresse et Naudet

PAUL — Comment, Naudet aussi!

YVONNE. — Mais oui. Tu n'es pas jaloux de Naudet, je suppose. Je te présenterai. Cela n'a aucune importance. D'ailleurs, je crois qu'il se doute de tout... ce qui fait que lorsqu'il te connaîtra, ça lui sera beaucoup plus facile pour faire celui qui ne se doute de rien. Marsey est très aimable, de Clermont aussi... bref... Ah! j'oubliais, il y aura encore Henri Didier... un ami de Thérèse...

PAUL. — Vieux, jeune?

YVONNE. — Jeune assez beau garçon Le questionnaire est terminé?

PAUL. — Non Où as-tu été il y a trois jours? Ah! réponds tout de suite, ne cherche pas...

YVONNE. — Il y a trois jours ... ma foi!... Pourquoi me demandes-tu cela, d'abord!

PAUL. — Pour savoir.

YVONNE. — Alors, sonne.

PAUL. — Et lorsque j'aurai sonné?...

YVONNE. — Tu sauras...

PAUL, *il sonne*. — Voilà. Que va-t-il arriver?

YVONNE. — Il va arriver que Fanny va te le dire, car je te jure que tu me couperais le poignet, que je ne m'en souviendrais pas.

PAUL. — Ah! Fanny!

YVONNE. — Quoi, Fanny?

PAUL. — Quand elle avouera quelque chose, celle-là!

YVONNE. — Es-tu bête!

PAUL. — Ce n'est pas pour rien que tu l'as depuis huit ans.

YVONNE. — Ça, je peux l'affirmer, qu'elle est discrète. Pour t'en donner une idée : un jour que je m'étais sauvée et que je lui avais défendu de dire où j'allais... elle refusa deux mille francs, tu entends, deux mille francs pour dire où j'étais...

PAUL. — C'est la bonne à tout taire

SCÈNE III

LES MÊMES, FANNY

FANNY. — Madame!

PAUL. — Tiens... tiens... regarde-la, ta Fanny. Sans savoir la question que tu vas lui poser... elle prépare déjà une réponse bien évasive, bien quelconque!...

FANNY. — Oh! monsieur!..

PAUL. — Oh! monsieur!... Comme elle a bien dit cela!

YVONNE. — Veux-tu la laisser tranquille!

PAUL. — D'ailleurs, nous avons un petit compte à régler... mais ce sera pour tout à l'heure.

YVONNE. — Fanny... M. Renaud veut savoir ce que j'ai fait mercredi soir?...

FANNY. — Mercredi soir, madame?

PAUL. — Oui, mercredi soir, mercredi soir, le troisième jour de la semaine : lundi, mardi, mercredi! Quand vous vous creuserez pendant deux heures.

FANNY. — Madame a été au théâtre.

PAUL. — Avec... Elle ne te perd pas des yeux.

FANNY. — Avec M[me] Gérard.

YVONNE. — Oui, mais ce qu'elle ne sait pas... c'est que Thérèse, se sentant souffrante, m'a quittée après le premier acte et que Naudet est venu me rejoindre au second.

PAUL. — Parfait... mais qui s'est présenté dans la loge pendant le temps que tu es restée seule?

YVONNE. — M. Didier qui venait pour Thérèse.

PAUL. — Il est blond, ce M. Didier?

YVONNE. — Oui, pourquoi?

PAUL. — Alors, on ne m'a pas menti et tu ne me mens pas. On t'a vue et on me l'a raconté il y a à peine deux heures.

YVONNE. — Déjà! C'est un de tes amis, au moins

PAUL. — Mortel. Sur ce, ma chère Fanny, laissez-moi vous faire tous mes compliments. Vous qui êtes l'adresse même, vous qui savez sur le bout des doigts ce qu'il faut dire et surtout ce qu'il ne faut pas dire; vous qui êtes incapable de commettre la plus petite bêtise, vous qui ne remettez à madame que les lettres que madame peut décacheter devant moi, car vous connaissez toutes les écritures, grâce à vous, j'ai eu deux minutes de joie dès mon arrivée en Breta-

gne !... J'avais six chemises de soie ici ! tu entends, Yvonne, six !

YVONNE. — Oui, six... Mon Dieu que ce doit être grave ! Et puis ?

PAUL. — Sur ce, ma chère Fanny, vous pouvez vous retirer.

Fanny sort.



PAUL. — ALLONS, FANNY, QU'EST-CE QUE JE TROUVE ?

PAUL. — Fanny m'en avait fait soigneusement un paquet, afin que je les emporte avec moi. J'ouvre ma malle, je déballe, qu'est-ce que je trouve ?... Allons, Fanny, qu'est-ce que je trouve ?

FANNY. — Mais je ne sais pas, monsieur.

PAUL. — Quatre m'appartenant et deux autres avec les initiales R. S. surmontées d'une couronne de comte !... C'est un rien... Mais quand on est jaloux, ça fait toujours plaisir.

YVONNE. — C'est terrible ! Robert de Saintive ! Elles datent d'il y a huit ans ! Un disparu !

SCÈNE IV

YVONNE, PAUL

YVONNE. — Viens m'embrasser, je t'adore.

PAUL. — Naturellement... tu es contente... N'est-ce pas une joie pour toi de me faire souffrir ?

YVONNE. — Fait-on souffrir ceux qu'on n'aime pas ?

PAUL. — Si tu savais ce que mon pauvre cerveau a travaillé là-bas ! Je restais des heures au coin du feu, ne pensant qu'à toi. Je me disais : « En ce moment

où est-elle? que fait-elle? » Ah! je te jure que j'avais le cœur gros, va, ma chérie.

YVONNE. — Il est donc bien sincère, cet amour? Alors, c'est une grande passion!

PAUL. — Tu es la première... oui, la première.

YVONNE. — Non, pas cela, ne dis pas cela!... C'est un vieux refrain qu'on ne m'a que trop chanté.

PAUL. — Et j'enrage, vois-tu, de ne pas être riche comme tant d'autres!

YVONNE. — Pour quoi faire?

PAUL. — Pour que personne ne t'approche, pour te donner du bonheur et tout ce que tu peux rêver.

YVONNE. — Et dire que si tu l'étais, tu ne dirais pas un mot de tout cela!

PAUL. — Parce que?

YVONNE. — Parce que... parce qu'il n'y a que les amants pauvres pour avoir de si nobles pensées! Mais bah! patience... Tu arriveras, car tu as du talent!

PAUL. — Peuh!

YVONNE. — Mais si... et beaucoup encore.

PAUL, *timidement*. — J'ai vendu un tableau, en Bretagne.

YVONNE. — Là, tu vois bien.

PAUL. — Deux cents francs.

YVONNE. — Eh bien! c'est un commencement! Et à qui l'as-tu vendu?

PAUL. — A mon oncle.

YVONNE. — A ton oncle!

PAUL. — Les premiers jours, il n'allait pas trop mal... On ne croyait pas à une fin aussi rapide... Alors, ayant besoin de quelque argent de poche, je lui proposai ma toile, tu sais, ma femme au bord de l'eau?...

YVONNE. — Oui.

PAUL. — Il paya... et mourut huit jours après.

YVONNE. — Et le tableau va te revenir?

PAUL, *simplement*. — Oh! oui.

YVONNE. — Eh bien, c'est très gentil. Ah! pendant que j'y pense : tu vas me promettre de ne pas être nerveux ce soir?

PAUL. — Pourquoi me dis-tu cela?

YVONNE. — Mais, mon chéri, je te dis cela parce qu'il faut que je te le dise. Aussitôt que tu vois des étrangers autour de moi, tu es comme fou! Tu t'imagines qu'on ne peut m'approcher sans être amoureux de moi! Alors, tu t'agites, tu t'agites... et j'en arrive à ne plus savoir quelle contenance tenir!... N'est-ce pas, je t'en prie, sois calme, confiant! Je t'aime, tu entends, je t'aime!

PAUL. — Vrai?

YVONNE. — Mais oui... Tu n'as pas besoin d'avoir des larmes dans les yeux!... Avance un peu que je t'arrange ta cravate... Baisse-toi!...

Un silence.

PAUL. — Tu sais que, dans huit jours, il y aura juste six mois...

YVONNE. — Bouge pas... Six mois que quoi?

PAUL. — Là, tu vois, tu ne te souviens même plus.

YVONNE. — Mais si, je me souviens!... Regarde ta cravate maintenant! Dieu, que tu es ennuyeux! C'est pour te faire enrager, vilaine bête! Pourquoi veux-tu que je ne me rappelle pas?... Tu étais là, assis en face de moi; tu jouais au sceptique, au blasé, à l'homme fort! Tu disais : « Oh! moi, les femmes!... » Et tes yeux exprimaient tout le contraire!... Là, tu peux te relever... Sur ce, va chercher ton pardessus, ton chapeau et ta canne. Il est inutile qu'on sache que tu es arrivé le premier. Allons, va.

PAUL. — Qui t'a envoyé ces fleurs?

YVONNE. — Naudet.

PAUL, *en voulant l'embrasser*. — Mon Yvonne!

YVONNE. — Non, non, tu vas m'enlever toute ma poudre!

PAUL. — Qu'est-ce que cela fait?

YVONNE. — Nous avons bien le temps... Dépêche-toi. (*Paul sort. Elle sonne. A Fanny qui entre.*) Qui a envoyé ces fleurs?

FANNY. — M. Henri Didier.

YVONNE. — C'est bien. (*Paul rentre.*) Viens avec moi. (*Coup de timbre.*) Dites à Jules qu'il fasse entrer ici et qu'il prépare la table de poker! Allons, viens.

Ils sortent.

SCÈNE V

NAUDET, puis MARSEY

Naudet entre par le fond et va s'asseoir. Quelques secondes s'écoulent et Marsey entre à son tour.

NAUDET. — Bonjour.

MARSEY. — Bonjour.

NAUDET — Nous nous suivions de près?

MARSEY. — Je vous ai vu descendre de voiture.

NAUDET. — Thérèse n'est pas avec vous?

MARSEY. — Non... car, selon sa bonne habitude, elle m'a envoyé un bleu au

MARSEY — Au début, tous ces petits détails me taquinaient, m'énervaient... aujourd'hui, je m'y suis fait...

NAUDET. — On se fait à tout.

MARSEY. — Diable! sur quel ton macabre vous dites cela!...

NAUDET. — C'est qu'Yvonne Derive,



NAUDET. — ON SE FAIT A TOUT.

cercle, me priant de venir directement ici, qu'elle me rejoindrait. Et Yvonne?

NAUDET. — Selon sa bonne habitude, elle attend que nous soyons au complet pour venir me dire bonjour.

voyez-vous mon cher Marsey, a gâché ma vie sans qu'elle s'en doute. Jadis, je vivais un peu plus avec Mme Naudet, et je n'en étais pas plus heureux pour cela... Depuis sept ans, bientôt huit, que je con-

mais Yvonne, je suis le plus malheureux des hommes

MARSEY. — Vraiment ?

NAUDET. — Mais oui, elle m'appelle « mon bon vieux », de temps à autre... en m'embrassant affectueusement, et je n'ai pas le courage de comprendre que je ne suis que son bon vieux en effet

MARSEY. — Mais vous êtes [illegible] sacrifié [illegible] !

NAUDET. — [illegible]

MARSEY. — Vous avez [illegible] des folies pour elle!

NAUDET. — Et [illegible]... et j'en ferai encore. C'est [illegible], un baiser... et le tour est joué... elle le sait [illegible] ! Et puis [illegible] pour une femme c'est [illegible] des choses, on ne lui doit aucune reconnaissance. Si [illegible] des bêtises étaient aimés... ce serait trop beau... il n'y aurait plus de place pour l'autre : l'amant de cœur

MARSEY. — L'inconnu

NAUDET. — D'ailleurs, je n'ai jamais [illegible] À l'âge où [illegible] l'être, je ne le fus pas. Et cependant [illegible] tout ce [illegible], je n'étais pas mal de ma personne et n'avais qu'à cinq à dix louis par mois pour faire le garçon et m'acheter des cigares. Non, j'étais marqué au front. J'étais le petit Naudet, le fils de l'Armateur. [illegible] avait l'héritage en perspective : elles patientèrent. Et je me mariai avec une femme qui m'aima, qui m'aime encore, qui se doute de tout, qui se tait et qui souffre de son côté comme je souffre du mien.

MARSEY. — Eh! mais vous êtes gai ce soir.

NAUDET. — Vous me questionnez, je vous réponds.

MARSEY. — Cependant lorsque Yvonne parle de vous elle ne tarit pas d'éloges sur votre compte, je vous assure.

NAUDET. — Je sais, je sais tout cela.

MARSEY. — Eh bien alors?

NAUDET. — Quand je suis là, cela l'ennuie, je le sens bien... et dès que je suis parti, elle s'attendrit, s'en veut d'avoir été méchante, dit : Pauvre homme... et m'aime tout de suite davantage... Il y a des femmes qui vous adorent par lettres, qui se montent l'imagination, parce qu'on leur conte de belles phrases... mais dès qu'elles revoient celui qui les a écrites, va te promener, le rêve est terminé.

MARSEY. — C'est assez juste. Cela me rappelle l'emballement de Thérèse pour un grand romancier. Cessant subitement un volume qu'elle était en train de lire... « Ah! s'écria-t-elle, j'aurais été folle de cet homme-là ». Je regardai le nom. C'était George Sand. Le lendemain, je lui apportai le portrait de l'auteur. Inutile de vous dire que le livre ne fut jamais achevé...

NAUDET. — Toute la femme est là.

MARSEY. — Bah! mon cher Naudet, à nos âges, il ne faut point se mettre martel en tête. Vous [illegible], chassez-les!

NAUDET. — Vous êtes un philosophe, vous.

MARSEY. — Moi ? [illegible] pratique rien de plus. Il y a des gens qui ne se coucheraient pas sans avoir fait leur prière, moi, je ne me couche jamais sans me dire ces trois mots : « Je le suis!.... » Au moins, le jour où j'apprendrai que je le suis réellement, j'aurai la satisfaction de penser que c'est moi qui l'ai dit le premier

NAUDET. — [illegible] mais [illegible] de ce jour, vous serez [illegible] à n'en plus parler.

SCÈNE VI

LES MÊMES, THÉRÈSE, puis YVONNE

THÉRÈSE. — Bonjour, Naudet. (*A Marsey.*) Bonjour, vous. Yvonne?

NAUDET. — Dans son cabinet de toilette.

THÉRÈSE. — Je vais lui dire un mot... et je reviens.

Elle sort.

MARSEY. — Et ces deux femmes qui ne passent jamais vingt-quatre heures sans se voir! qui se téléphonent le matin! qui sortent ensemble l'après-midi... ont toujours, mais toujours quelque chose à se dire en particulier! C'est extraordinaire

NAUDET. — Mais [illegible] m'étonne, c'est que vous vous en étonniez. Quand [illegible]

tout, excepté ce qu'elles doivent se dire, et lorsqu'elles se quittent, elles se souviennent seulement qu'elles se sont dit tout excepté ce qu'elles devaient se dire. Ce qui fait qu'elles se racontent à neuf heures ce qu'elles devaient se dire à sept, et comme elles avaient tout autre chose à dire à neuf que ce qu'elles devaient se raconter à sept... ce n'est que le lendemain matin qu'elles se rappellent qu'elles ont encore quelque chose à se dire. C'est très simple, comme vous voyez.

MARSEY. — Je vous avoue que je n'y comprends plus rien.

NAUDET. — Mais elles non plus.

YVONNE, *en entrant*. — Bonjour, mon cher Marsey. Ça va?

MARSEY. — Ça va, merci.

YVONNE, *très dégagée*. — Bonjour, mon bon vieux.

NAUDET. — Bonjour, chère amie.

YVONNE. — On est triste?

NAUDET. — Vous savez bien que je ne suis jamais triste quand je suis auprès de vous.

YVONNE. — Alors, dites cela un peu plus gaiement, voyons. Tout est prêt. Et ce soir, vous allez tous tâcher d'être raisonnables! Une petite partie, une toute petite; pas comme la dernière, c'était honteux.



MARSEY — PAS TOUJOURS

THÉRÈSE. — Je crois bien, j'ai perdu trente louis.

MARSEY. — Pas précisément, puisque je vous les ai rendus! Alors?

THÉRÈSE. — Alors, quoi? Qu'est-ce que cela prouve? Qu'est-ce que vous voulez démontrer?

MARSEY. — Mais...

THÉRÈSE. — Mais quoi? J'aurais pu ne pas les perdre... et vous auriez pu me les donner tout de même.

YVONNE. — Il y a de Clermont qui m'a promis aussi de venir avec Agathe. Je vous supplie de ne pas la taquiner. Elle est très gentille.

MARSEY. — Mais nous ne la taquinons pas. De Clermont se charge de ce soin.

YVONNE. — Si c'était une femme un peu rosse, vous seriez tous à ses pieds...

MARSEY. — Oh! les pieds d'une rosse, vous savez.

NAUDET. — Moi, je ne lui ai jamais rien dit de désagréable.

YVONNE. — Mais non... aussi on ne vous accuse pas! Il y aura aussi M. Paul Renaud... un peintre de beaucoup de talent... Il a vendu dernièrement en Bretagne un tableau qui a fait sensation, paraît-il.

THÉRÈSE. — Vraiment?

YVONNE. — Enfin, Henri Didier, un ami... ou plutôt un camarade à Naudet.

NAUDET, *stupéfait*. — Un cama...

YVONNE, *vivement, bas à Naudet*. — Dites oui... je vous dirai pourquoi.

NAUDET. — Ah! oui... oui... Didier, un très gentil garçon.

MARSEY. — Qu'est-ce qu'il fait?

NAUDET, *embarrassé*. — Mon Dieu.

YVONNE, *vivement*. — Il ne fait rien.

NAUDET. — Il ne fait rien.

YVONNE. — Et nous serons au complet. Tenez, mon petit Naudet, préparez donc les jetons; vous serez bien gentil... Cinquante francs pour tout le monde.

MARSEY. — Voulez-vous que je l'aide?

YVONNE. — C'est cela, deux hommes valent mieux qu'un.

MARSEY, *finement*. — Pas toujours.

YVONNE. — Exquis!

THÉRÈSE. — Oui, il a beaucoup d'esprit ce soir.

MARSEY. — Enfin!

THÉRÈSE, *à mi-voix, à Yvonne*. — Qui est-ce, ce Didier?

YVONNE. — Un aimable homme!

THÉRÈSE. — Il te fait la cour?

YVONNE. — Oui.

THÉRÈSE. — Naudet le connaît?

YVONNE. — Du tout.

THÉRÈSE. — Alors, à tout à l'heure...

YVONNE. — Tais-toi donc; je vais lui faire croire que c'est ton amant.

THÉRÈSE. — Tu as de bonnes idées!

YVONNE. — C'est à cause de Paul... il aurait tant de chagrin!

THÉRÈSE. — Il te plaît, alors, ce Didier?

YVONNE. — Oui, non, je ne sais pas... enfin, quand je suis près de lui, ça me fait!... Naudet?

NAUDET. — Chère amie.

YVONNE. — Vous pouvez m'appeler Yvonne, je ne vous le défends pas.

NAUDET. — Alors Yvonne, est-ce que, ce soir, je pourrai vous demander...

YVONNE, [illegible]. — Voilà d'abord ce que je voulais vous dire. Cet Henri Didier, n'est-ce pas...

NAUDET. — Oui.

YVONNE. — Pas de gaffes!... c'est l'amant de Thérèse.

NAUDET, [illegible]. — Ah! tant mieux!

YVONNE. — Pourquoi tant mieux?

NAUDET. — J'avais si peur!

YVONNE. — Oh! vous êtes [illegible], mon ami!

NAUDET. — Alors, ce soir, est-ce que [illegible] vous demander.

YVONNE, [illegible]. — Par [illegible] Naudet.

NAUDET, *à part*. — [illegible] que c'est toujours la même chose.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAUL RENAUD

YVONNE. — Bonjour, cher monsieur. — C'est gentil d'être venu.

RENAUD. — Mais vous savez bien, chère madame, que c'est un plaisir pour moi chaque fois que vous me faites l'honneur de m'inviter.

YVONNE, *bas*. — Canaille!

RENAUD, *de même*. — Je t'adore. (*Haut, à Thérèse.*) Bonjour, chère madame... Messieurs.

YVONNE. — M. Paul Renaud, M. Marsey, M. Naudet.

RENAUD. — Messieurs.

Poignées de mains.

YVONNE. — Je parie que vous jouez le poker, monsieur Renaud?

RENAUD. — Chère madame, vous avez gagné... je joue le poker.

YVONNE. — Alors, prenez garde à vos poches... car ils [illegible] tous très serré ici!... Ainsi, Naudet passe sa vie à relancer.

NAUDET. — Oh! relancer... Je relance souvent en effet... mais ça ne me réussit guère.

YVONNE. — Je n'a [illegible] pis pour vous. Je n'ai pas compris. (*Long silence.*) Vous voyez vous avez jeté un froid. Et votre voyage en Bretagne, en êtes-vous revenu content?

RENAUD. — [illegible] là-bas au près d'un oncle... très malade... très souffrant... il est mort!

YVONNE. — Oh! pardon!

MARSEY. — [illegible], vous y avez vendu, paraît-il, un tableau qui a fait sensation!

THÉRÈSE, [illegible]. — [illegible] « par contre » est idiot!

RENAUD. — [illegible]

YVONNE. — [illegible] ai appris à ces messieurs...

MARSEY. — Et, sans indiscrétion, [illegible] on vous demander le prix d'une pareille toile?

RENAUD. — [illegible]

YVONNE. — [illegible]... deux mille francs..

RENAUD. — Pas un sou de plus.

À ce moment, [illegible] la voix de Clermont : « Zut, zut, zut! »

YVONNE. — Ça, c'est de Clermont et la petite.

NAUDET, *à mi-voix, à part*. — Celui-là, au moins, il sait parler aux femmes.

YVONNE. — Vous dites, Naudet?

NAUDET. — Rien, chère amie.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE CLERMONT, AGATHE

DE CLERMONT. — Mesdames, messieurs, bonjour.

YVONNE, *présentant*. — M. Paul Renaud... M. de Clermont. (*A Agathe.*) Eh bien, ma petite Agathe, ça va?... Qu'est-

ce qu'il vous a encore fait ce vilain monstre de Georges ?

AGATHE. — Rien... Ou plutôt, si... il veut tout le temps que je l'embrasse sur la bouche... et je n'aime pas ça, moi !

DE CLERMONT. — Oh ! Naudet, j'oubliais. Pardon, mon cher.

YVONNE. — Ce que vous venez de dire est une bêtise... Et la preuve que c'en est une, c'est que Naudet s'est empressé de la ramasser, comme toujours...

MARSEY. — Pauvre Naudet !

YVONNE. — Ensuite, c'est faux, archifaux, M. Henri Didier est un homme charmant; on me l'a présenté, je l'ai invité, il a accepté, un point, c'est tout. D'abord, s'il était amoureux, ce dont je me moquerais comme de ma première dent...

DE CLERMONT. — Parbleu, vous ne l'avez plus.

YVONNE. — J'espère pour lui qu'il n'aurait pas été assez sot pour vous en faire part; je suppose qu'il se serait d'abord adressé à moi. (*En regardant [illegible].*) Et je ne [illegible] tranquilliser Naudet... car, même si cela était... Oh ! puis je suis [illegible]... Allons, monsieur Renaud, venez jouer... et quittez cet air sombre... On finirait par croire que vous êtes mon amant, vous aussi. Thérèse, viens. Allons, Agathe.



NAUDET. — Le Didier en question est tout simplement l'amant de Thérèse.

THÉRÈSE. — Voilà une chose que je comprends, par exemple !

DE CLERMONT, *à Agathe.* — La fermeras-tu !

AGATHE. — Quoi !

DE CLERMONT. — La tienne.

YVONNE. — Dieu, mon cher Clermont, que vous êtes grossier !... N'importe, combien sommes-nous ? Un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept... Comme nous ne pouvons pas tous jouer en même temps... le perdant cédera sa place.

DE CLERMONT. — Parfait !... C'est ce qu'on appelle jouer au... machin levé.

YVONNE. — D'ailleurs, il y a encore M. Henri Didier qui manque.

DE CLERMONT. — Henri Didier ?...

YVONNE. — Vous le connaissez ?

DE CLERMONT. — Beaucoup. On le dit très amoureux.

YVONNE. — Ah ! Et de qui ?

DE CLERMONT. — Et de vous, parbleu.

Mouvement de Renaud.

NAUDET. — Merci pour moi.

NAUDET, *vivement, bas, à de Clermont.* — Ce que vous avez dit n'a aucune importance... car le Didier en question — c'est Yvonne qui vient de me l'apprendre — est tout simplement l'amant de Thérèse.

DE CLERMONT, *en riant.* — Allons donc !...

YVONNE. — Asseyez-vous tous. Il est déjà dix heures et demie.

AGATHE. — Moi, je préfère causer un petit moment avec vous.

DE CLERMONT. — C'est cela, va geindre, va te plaindre, va te confesser.

YVONNE. — Ne lui répondez pas.

[illegible] sur le canapé. Yvonne envoie par-dessus l'épaule d'Agathe un baiser à Paul [illegible] de façon à avoir juste Yvonne en face de lui.

AGATHE. — Vous avez bien tort de lui envoyer un baiser.

YVONNE, *vivement, à mi-voix.* — Vou-

... vous vous taire?.. Ce n'est pas à lui, voyons.

AGATHE. — Ah! bon.

MARSEY. — A vous à faire, monsieur Renaud.. Monsieur Renaud, à vous à faire...

RENAUD. — Oh! pardon.

THÉRÈSE, *à de Clermont*. — Si vous étiez à moi, vous... vous n'useriez pas mes tapis!

DE CLERMONT. — Le lit me suffira!

THÉRÈSE. — Le lit!.. Celui qui l'usera n'est pas encore né... Je fais dix francs...

DE CLERMONT. — Et Marsey soutient qu'il vous en a payé quatre en cinq ans!

THÉRÈSE. — Marsey a dit cela?

MARSEY. — Mais non, ma chère amie. Vous savez bien que je suis incapable...

THÉRÈSE, *en se rasseyant*. — Ça, sûr!.. Oh! puis jouons ou ne jouons



AGATHE. — Mais non, je vous écouterai

pas... on n'entend que vous ici! Regardez Naudet; est-ce qu'il parle, lui?

DE CLERMONT. — Mais non, c'est connu.. Quand Naudet parle, c'est qu'il n'a rien à dire.

NAUDET. — Oh! moi, mon cher...

THÉRÈSE. — Oui.. eh bien! mon petit Naudet, ce sera pour la prochaine fois! J'ai dit que je faisais dix francs...

YVONNE, *à Agathe*. — Suivez mes conseils et vous vous en trouverez bien... De Clermont est un taquin, mais n'est ni plus mauvais, ni meilleur qu'un autre. C'est un homme comme tous les autres hommes.

THÉRÈSE. — Trois cartes.

YVONNE. — Et puis, que diable, jolie comme vous l'êtes, c'est lui qui devrait faire toutes vos volontés.

MARSEY. — Blindez-vous, Naudet.

YVONNE. — Soyez vive au lieu d'être molle. Révoltez-vous! Quand il crie, criez plus fort que lui!... Enfin, soyez femme! Ah! s'il vous couvrait d'or, ce serait différent!... Car, après tout, qu'est-ce qu'il vous donne?

DE CLERMONT. — Deux louis...

YVONNE. — Le quart de ce qu'il peut vous donner... Alors, de votre côté, ne

[illegible] donnez pas trop facilement... il ne [illegible] sera que davantage. Ce qui [illegible] l'amour, ma chère petite, c'est [illegible].

[illegible] — Deux paires [illegible]

YVONNE, *à Agathe*. — [illegible] c'est le même plat servi aux mêmes heures et de la même façon. Vous avez trop de qualités...

AGATHE. — Oh, madame...

YVONNE, *à Agathe*. — Mais si... tâchez d'avoir des défauts, tâchez d'avoir...

NAUDET. — Main pleine.

YVONNE, *à Agathe*. — ... beaucoup de défauts. Bref, si après tout ce que je viens de vous dire vous n'obtenez pas...

DE CLERMONT. — Cinq rois!

YVONNE. — ... le bonheur rêvé, s'il n'est pas à vos pieds d'ici huit jours, c'est que vraiment vous y aurez mis de la mauvaise volonté.

AGATHE. — Mais non, je vous écouterai.

YVONNE. — A la bonne heure! Bonjour, monsieur Didier...

SCÈNE IX

Les Mêmes, HENRI DIDIER

DIDIER. — Excusez-moi si j'arrive un peu tard, madame... mais...

YVONNE. — Mais ne cherchez pas de mensonges, vous êtes tout excusé. (*Présentant.*) Monsieur Henri Didier.

DIDIER. — Je vous en prie, messieurs, ne dérangez pas votre partie

YVONNE. — Mme Thérèse Gérard, Agathe Debienne; MM. Marsey, de Clermont, Renaud, etc..., etc... Et voilà qui est fait.

DIDIER. — Mesdames... messieurs...

DE CLERMONT, *en se levant*. — Comment va, mon cher?

DIDIER. — Mais très bien, merci.

DE CLERMONT. — Yvonne, j'ai sauté. A vous la place!... (*A Agathe.*) Et toi? qu'est-ce que tu fais là? Va donc jouer?

AGATHE. — Est-ce que cela te regarde?

DE CLERMONT. — Quoi?

AGATHE. — Je dis : est-ce que cela te regarde?

Elle va s'asseoir.

DE CLERMONT, *à Didier*. — C'est ma maîtresse.

DIDIER. — Je l'avais deviné. Et maintenant, mettez-moi donc au plus vite au courant de tout ce petit monde-là, afin que je ne commette pas d'impairs.

DE CLERMONT. — A droite, Marsey, l'amant de Thérèse Gérard.

DIDIER. — Il ne s'embête pas.

DE CLERMONT. — Si.

NAUDET. — Carré de rois.

TOUS. — Oh!

DE CLERMONT. — Celui qui vient de dire si tristement « Carré de rois »... c'est Naudet... l'officier payeur d'Yvonne Derive. A côté, Paul Renaud, un jeune peintre. La divine Agathe, enfin, vous qui n'écoutez pas un mot de ce que je vous dis, occupé que vous êtes à dévorer du regard la maîtresse de la maison.

DIDIER. — J'avoue qu'elle ne me déplaît pas.

DE CLERMONT. — Avouez qu'elle vous plaît, au contraire.

DIDIER. — Ses yeux, on dirait un ciel d'Italie.

DE CLERMONT. — Oui, ils sont chauds.

DIDIER. — Son nez... C'est un bijou, son nez... ses petites narines palpitantes.

NAUDET. — Carré de rois.

THÉRÈSE. — Oh! il n'y a vraiment de la veine que pour les...

YVONNE. — Thérèse!

THÉRÈSE. — Naudet sait bien que je dis cela pour rire.

DIDIER. — Quelle femme est-ce, en somme?

DE CLERMONT. — Elle était mariée; son mari est mort après lui avoir mangé sa dot... alors, elle se venge en mangeant la dot des autres.

DIDIER. — Bref, c'est une femme du monde qui a mal tourné.

DE CLERMONT. — Vous y êtes.

YVONNE. — Monsieur Didier, à vous la place.

DIDIER. — Mon Dieu, madame, je suis navré de vous la refuser, mais j'ignore le poker...

DE CLERMONT. — Vous, vous êtes un malin. J'y vais.

YVONNE. — Pourquoi vous appelle-t-il malin?

DIDIER. — Parce que ce jeu n'a plus de secrets pour moi...

YVONNE. — Et que vous préférez causer. .

DIDIER. — Et que je préfère causer avec vous...

YVONNE. — A la bonne heure! Vous êtes franc, vous, au moins!

DIDIER. — Faut bien être quelque chose.

MARSEY. — Oh! monsieur Renaud, il fallait tenir, voyons! vous aviez un jeu superbe.

YVONNE. — Qu'est-ce qu'il a fait, M. Renaud?

RENAUD. — Rien, chère madame, une distraction.

Yvonne hausse les épaules et va prendre une cigarette.

DIDIER, *à mi-voix*. — Vous savez que vous êtes une femme exquise!

YVONNE. — Je ne le savais pas... mais suis ravie de l'apprendre et trop polie pour vous donner un démenti.

DIDIER. — Vous êtes moqueuse.

YVONNE. — Non, je crois ce qu'on me dit.

DIDIER. — En tout cas, vous devez être très femme!

YVONNE. — Je le crois aussi.

DIDIER. — Non, j'entends, par là, très poétique, très sentimentale, très gondole de Venise.

YVONNE. — Charmante expression!

DIDIER. — Vous devez être très tendre, très emportée...

YVONNE. — Ça dépend des heures.

DIDIER. — Pas fidèle pour deux sous...

YVONNE. — Dites donc...

DIDIER. — Et quand vous ne trompez pas votre amant avec votre corps, vous devez sûrement le tromper avec votre cerveau.

YVONNE. — Ah! vous aussi?

DIDIER. — Comment, moi aussi?

YVONNE. — Non, rien, un souvenir.

DIDIER, *en lui prenant la main*. — Est-ce vrai?

YVONNE. — Vous êtes insolent! N'importe, vous lisez dans les mains.

DIDIER. — Non, je lis dans les yeux! Point n'est besoin de les baisser pour cela.

YVONNE. — Je ferme le livre.

DIDIER. — Voulez-vous que je vous dise ce que je pense?

YVONNE. — Je préfère que vous pensiez à ce que vous allez dire.

DIDIER. — Vous êtes le vrai type de femme que j'aime.

YVONNE, *se levant*. — Oh! le vilain mot! Messieurs, messieurs... M. Henri Didier ici présent est en train de me faire la cour et vient de me déclarer, [illegible] lement que j'étais son type.

DIDIER. — Oh! madame.

YVONNE. — Si, si, vous l'avez dit. (*Et, tout en [illegible] elle [illegible] Naomi et [illegible] dont [illegible]*) Soyez pas jaloux.

MARCEL, *croquant* [illegible] *lère*. — Oh! mon amie.

YVONNE, [illegible] — Ça [illegible] mon petit Nanou.

DIDIER. — C'est une [illegible] que vous venez de faire.

YVONNE. — Vous trouvez?

DIDIER. — Car, maintenant, je vais pouvoir vous parler tout à mon aise sans attirer l'attention.

YVONNE. — Oui. Eh bien, n'approchez pas si près.

DIDIER. — Je suis myope.

YVONNE. — Moi, je vous vois venir de loin.

DIDIER. — Je suis très amoureux de vous.

YVONNE. — Tant pis!

DIDIER. — Ai-je des chances?

YVONNE. — Aucune.

DIDIER. — Et si je parviens à vous vaincre?

YVONNE. — Cela ne prouvera rien. On est souvent vaincue par des hommes qu'on n'aime pas.

DIDIER. — Vous êtes méchante!

YVONNE. — Je suis sincère.

DIDIER. — Votre cœur est pris?

YVONNE. — Comme un lac... par dix degrés de froid...

DIDIER. — A quand le dégel?

YVONNE. — Vous m'en demandez de trop.

DIDIER. — Vous êtes charmante!

YVONNE. — Et vous curieux.

DIDIER. — Je voudrais tant vous connaître!

YVONNE. — C'est fait.

DIDIER. — Pas comme ça.

YVONNE. — Vous êtes gourmand!... je vous en prie, lâchez-moi la main.

DIDIER. — Je vous fais mal?

YVONNE. — Non, mais enfin...

DIDIER. — Alors regardez-moi.

YVONNE. — Et quand je vous aurai regardé?

DIDIER. — Pourquoi dites-vous cela en fermant les yeux?

YVONNE. — Monsieur Didier, voyons... nous ne sommes pas seuls... Ça n'est pas

raisonnable... lâchez-moi la main encore une fois!

DIDIER. — Ça vous fait donc quelque chose!

YVONNE. — Oui, non, enfin... je vous en conjure... Laissez-moi. (*Elle se lève et aperçoit Paul, qui vient vers elle. Très*



YVONNE. — Oui, non, enfin... Laissez-moi!

émue.) Vous avez perdu, monsieur Renaud.

PAUL, *très ému, lui aussi.* — Oui, oui, madame... le mot est juste, j'ai perdu et viens vous demander la permission de me retirer.

YVONNE. — Comment?

PAUL. — Oui, j'ai parfois des étourdissements et le mieux pour moi lorsque cela m'arrive...

MARSEY. — Prenez donc... du... du... ah! fichtre le nom ne me vient pas! c'est rue... rue...

YVONNE, *bas.* — Je sais ce que tu as!... Si tu t'en vas... je te jure que je ne te revois de ma vie!

PAUL. — Au revoir donc, chère madame et tous mes remerciements pour l'agréable soirée que vous m'avez fait passer. (*A Didier.*) Monsieur...

DIDIER. — Enchanté d'avoir fait votre connaissance, cher monsieur.

PAUL. — Vous êtes trop aimable, monsieur... et ma place est libre.

Il sort.

DE CLERMONT. — Je voyais qu'il luttait depuis quelques instants, il jouait en dépit du bon sens.

NAUDET. — Moi, aussi j'ai eu des étourdissements, il y a cinq ou six ans, vous souvenez-vous, Yvonne?

YVONNE, *nerveuse.* — Mais oui, je me souviens.

NAUDET. — Mais grâce à vos bons soins...

YVONNE. — C'est entendu.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins RENAUD

AGATHE, *à Clermont.* — Oh! puis, j'en ai assez, là c'est clair! (*A Clermont.*) Tu es tout le temps à regarder dans mon jeu... et quand je gagne un pauvre petit coup... tu reprends immédiatement ce que tu as pris.

DE CLERMONT. — Oh! mais dis donc...

AGATHE. — Il n'y a pas de : « dis donc ». Si tu t'imagines que tu me traiteras toujours en marchand d'esclaves... tu te trompes! A la fin moi tu sais, je me révolte.

DE CLERMONT. — Ma chère Yvonne excusez-la... je ne la reconnais plus... elle est folle! (*Bas.*) Je t'attends à la sortie!

AGATHE. — Si tu crois que tu me fais peur!

NAUDET, *à Yvonne.* — Qu'est-ce que vous avez!

YVONNE. — Je n'ai rien. On a sonné. Alors je sonne pour savoir qui a sonné!

NAUDET. — Vous avez l'air nerveux.

YVONNE, *très nerveuse.* — Nerveuse! pourquoi voulez-vous que je sois nerveuse, où prenez-vous que je sois nerveuse. Ce n'est pas que cela me fâche, mais on ne dit pas à quelqu'un, vous êtes nerveux... pour le plaisir de dire quelque chose. Enfin, Marsey, suis-je nerveuse?... Monsieur Didier?...

DIDIER. — Oh! moi, je vous trouve très calme.

Entrée de Fanny.

YVONNE. — On vient de sonner ; qui était-ce?

FANNY. — Quelqu'un qui se trompait d'étage.

Elle sort.



YVONNE. — AH ! TENEZ, TENEZ, VOUS ÊTES INSUPPORTABLE.

[illegible] — Vous voyez bien... [illegible] raison quelconque pour l'être, je vous di- [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Nous allons [illegible] ça vaut mieux, elle a besoin de repos !...

YVONNE, *se levant*. — Pardonnez-moi, mes chers amis..., mais franchement ce n'est pas de ma faute... ça été plus fort que moi... Excusez-moi ! Et vous, mon petit Naudet, ne m'en veuillez pas : j'ai été [illegible] nerveuse, en effet...

NAUDET. — Mais non, chère amie...

YVONNE. — Si... si... j'ai été nerveuse. Là, c'est fini... ça va mieux, ça va beaucoup mieux, ça se passe, c'est passé. (*A Thérèse.*) Au revoir ; je te verrai demain. Au revoir, Agathe, Marsey, Clerment ; et vous, mon bon vieux, téléphonez-moi...

NAUDET. — A cinq heures ?

YVONNE. — A cinq heures, c'est cela.

LE CLERMONT, *à Agathe*. — Allons, viens, toi.

DIDIER. — Au revoir, chère madame.

YVONNE, *à Thérèse*. — Au revoir, chérie.

DIDIER. — Me permettez-vous de venir prendre de vos nouvelles demain ? (*Et comme elle ne répond pas.*) A quoi pensez-vous ?

YVONNE. — A ce que vous me demandez.

DIDIER. — Eh bien !

Il lui prend la main.

YVONNE. — C'est entendu, à demain.

Il sort.

LE CLERMONT, *à la cantonade*. — Allons, ouste !

SCÈNE XI

YVONNE, FANNY

YVONNE. — Fanny, préparez tout, je vais me coucher. Vous savez que M. Paul Renaud est parti... il me le paiera d'ailleurs... et si jamais il revenait demain...

FANNY. — C'est qu'il est déjà revenu, madame. Le coup de sonnette, c'était lui.

YVONNE. — Où est-il ?

FANNY, *en souriant*. — Dans la chambre.

YVONNE. — Parbleu !

Elle sort et la toile tombe.





DIDIER. — JE NE VOUS DÉRANGE PAS BEAUCOUP, JE NE PARLE PAS

Le cabinet de toilette d'Yvonne. Au lever du rideau, Yvonne est debout devant sa psyché. Elle est en peignoir. Le peignoir est entr'ouvert, laissant apercevoir ses dessous. Ses cheveux sont défaits. Didier, assis dans un coin, la regarde attentivement.

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNE, DIDIER

Après un silence.

YVONNE. — Je ne connais rien de plus insupportable qu'un homme... lorsqu'une femme fait sa toilette.

DIDIER. — Je ne vous dérange pas beaucoup, je ne parle pas.

YVONNE. — Si vous parliez, ce serait peut-être plus agréable... ou moins désagréable, si vous préférez ! Mais non, vous êtes là à guetter mes moindres mouvements, mes moindres gestes...

DIDIER. — Ils sont assez gracieux pour cela.

YVONNE. — Des phrases !... Un homme ne devrait jamais être là lorsqu'une femme s'habille...

DIDIER. — Et quand elle se déshabille ?

YVONNE. — C'est tout différent. Quand elle se déshabille, rien ne cloche, tout est en place.

DIDIER. — On peut crier au rideau !

YVONNE. — Vous y êtes... Tenez, rendez-vous utile au moins. Ouvrez ce tiroir de droite... naturellement vous ouvrez celui de gauche... De droite... Il y a une boîte d'épingles... apportez-la moi... C'est cela... merci. Maintenant vous pouvez aller vous rasseoir.

Un silence.

DIDIER. — Dire qu'il y a quinze jours, lorsque je vous ai connue, je n'avais qu'une peur !...

YVONNE. — Laquelle ?

DIDIER. — Que tous ces beaux cheveux ne fussent pas à vous !

YVONNE. — Vous avez eu raison d'avoir peur.

DIDIER. — Parce que ?

YVONNE. — Parce qu'il y en a beaucoup qui ne sont pas à moi.

DIDIER. — Menteuse!

YVONNE. — Parole.

DIDIER. — Avec cela que je ne m'en suis pas aperçu!

YVONNE. — A quoi? Quand?

DIDIER. — A certains moments.

YVONNE. — C'est une douce plaisanterie. Une femme tant soit peu intelligente fait attention... surtout dans ces moments là.

DIDIER. — Pas vous?

YVONNE. — Fat!... Voulez-vous tirer dessus?

DIDIER. — Oui.

YVONNE. — Et si c'est vrai?

DIDIER. — Je vous donnerai autant de perles qu'il me restera de cheveux dans la main.

YVONNE. — C'est fait, venez (*Il se lève, va vers elle, prend une poignée de cheveux et tire.*) Là... là... Aïe!... vous me faites mal; voyons, c'est ridicule!... Etes-vous brutal!...

DIDIER, *souriant.* — Je voulais juger.

YVONNE. — Vous vouliez juger... vous vouliez juger!... Je parie que vous m'en avez arraché... tenez, un, deux, trois...

DIDIER. — Je vous demande pardon.

YVONNE, *en souriant.* — Je suis sotte, au fond... ça ne fera que trois perles... J'aurais dû souffrir un peu plus longtemps.

DIDIER. — Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus.

YVONNE. — Heureusement que j'ai de la mémoire pour deux. (*On entend la sonnerie du téléphone.*) Allez, encore, le téléphone!

DIDIER. — N'est-ce pas que c'est ennuyeux?

YVONNE. — Ne m'en parlez pas! Le téléphone ou l'amant, c'est la même chose... lorsqu'on ne l'a pas chez soi, on le désire, et quand on l'a, il vous assomme.

DIDIER. — C'est aimable pour moi.

YVONNE, *en relevant son peignoir.* — Mais vous n'êtes pas un amant vous... (*On frappe.*) Entrez! Qu'est-ce que c'est, Fanny?

FANNY. — Quelqu'un qui veut parler à madame.

YVONNE. — Apportez l'appareil ici. (*Fanny sort.*) Et puis, vous, vous savez, vous allez vous en aller.

DIDIER. — Pourquoi m'avez-vous dit que je n'étais pas votre amant?

YVONNE. — Parce que...

DIDIER, *souriant.* — Cependant, il me semble..

YVONNE. — Oh! mon cher... ça, ça ne prouve rien. On n'est pas plus modiste parce qu'on a fait un chapeau... qu'on n'est la maîtresse d'un homme parce qu'on s'est donnée à lui. (*A Fanny qui entre.*) Passez vite... (*Fanny sort.*) Allô!... allô!... Ah! c'est vous, Naudet! Comment ça va, mon bon vieux? Vous êtes triste, pourquoi? Mais, laissez-nous donc tranquilles, mademoiselle! Vous êtes tout le temps à dire : « Personne, personne », et vous entendez que nous causons. Allô!... Oui, n'est-ce pas? Elles sont insupportables. Ce que je fais en ce moment? (*Au même instant, Didier qui s'est approché derrière elle, l'embrasse dans le cou. En sursautant.*) Comme c'est malin ce que vous faites là!... Allô!... Non, c'est à Fanny que je parlais... elle vient de me casser un de mes beaux flacons!... Ce que je fais?... Mais rien... Je suis chez moi bien tranquille!... Si vous pouvez venir?.. Oh! non j'ai mon chapeau sur la tête et...

Didier l'embrasse de nouveau, et la prend dans ses bras. Elle se défend une seconde, mais petit à petit se laisse aller. Ils restent un moment ainsi et

DIDIER, *en la gardant toujours étroitement serrée dans ses bras.* — Es tu ma maîtresse?

YVONNE, *d'une voix éteinte.* — Oui.

DIDIER. — Tu m'aimes?

YVONNE, *d'une voix éteinte.* — Mais oui, tu le sais bien!...

DIDIER. — Tu me le jures?

YVONNE. — Je te le jure... Je t'en prie, laisse-moi téléphoner.

DIDIER, *après l'avoir embrassée de nouveau.* — Va... (*Yvonne pousse un long soupir et court vite, avant que de se remettre devant l'appareil, jeter un coup d'œil dans la glace. Elle se remet les cheveux en ordre. Didier en souriant.*) Il ne te verra pas.

YVONNE. — Allô! allô!... Ah! vous êtes encore là?... voilà une heure que je sonne!... Ils m'avaient coupé la respira... la communication. Oui, c'est cela : à demain, trois heures... Au revoir... au revoir..



YVONNE. — VOUS ME FAITES MAL !

[illegible]

[illegible] que les plus courtes sont les meilleures... Cessez les vôtres, je vous en prie.

[illegible]



YVONNE. — PETITE BONNE FEMME OU NON JE SUIS AINSI

vous donner de plus amples explications.

DIDIER. — Quelle drôle de petite bonne femme [illegible] faites!

YVONNE. — Petite bonne femme ou non, je suis ainsi.

DIDIER. — Je le vois bien.

YVONNE. — Et ce n'est pas vous qui parviendrez à me changer.

DIDIER. — Il vous arrive un ennui?

YVONNE. — Non.

DIDIER. — Alors?

YVONNE. — Alors, il m'arrive que vous êtes là dans mes jupes! que cela me gêne, que cela m'agace, que vous devriez avoir le bon esprit de le comprendre et que vous devriez vous retirer.

DIDIER. — Ah ça! Ah ça! est-ce que je rêve?

YVONNE. — Je [illegible] pas si vous rêvez... Ce que je sais, c'est que vous m'ennuyez... et ça, c'est pas un rêve, c'est la réalité.

[illegible] je n'y suis plus du tout.

[illegible] et allez-vous-en.

DIDIER. — Enfin, ma chère Yvonne...

[illegible] Il n'y a pas de [illegible] ma chère Yvonne. » Allez-vous-en, encore une [illegible]

[illegible]

[illegible] Restez donc... C'est moi qui m'en irai.

[illegible] Vous si tendre... il n'y a qu'un instant!

YVONNE. — Tendre, moi? moi, j'ai été tendre? En effet, vous rêviez, vous avez [illegible]

DIDIER. — Enfin, sapristi, je ne suis pas fou! Je vous avais là dans mes bras.

YVONNE. — Dans vos bras! C'est une [illegible] que vous aviez dans vos bras, ce n'était pas moi.

DIDIER. — Je n'ai pas eu vos lèvres? Je n'ai pas eu tes yeux?

YVONNE. — Vous avez eu des lèvres, vous avez eu des yeux?

DIDIER. — Ah! bon, nous jouons sur les mots!

YVONNE. — Je ne joue sur rien du tout.

DIDIER. — Enfin, qu'est-ce que vous avez, sacrebleu?

YVONNE. — Depuis quinze jours que j'ai le plaisir de vous connaître... il y en a quatorze que vous devriez l'avoir compris.

DIDIER. — Il y a cinq minutes, vous étiez charmante... je vous embrassais... je vous tirais les cheveux... bref, on s'amusait... et... subitement, à propos de je ne sais quoi, pour un motif que j'ignore, vous devenez désagréable!... Si c'est Naudet qui vous fait cet effet-là... il eût mieux fait de téléphoner à un autre moment..

YVONNE. — Je vous prie de laisser Naudet tranquille.

DIDIER, *souriant*. — Je ne lui fais pas beaucoup de mal.

YVONNE. — Je vous demande pardon, ce que vous dites là est tout à fait déplacé. Pauvre homme, franchement!

DIDIER, *en s'asseyant*. — Allons, je m'en vais.

[illegible]

YVONNE. — Enfin!

[illegible]

dant!

[illegible]

DIDIER. — Méchante!... Allons!... [illegible] côté...

[illegible]

DIDIER. — Ça [illegible] fois.

YVONNE. — Que faut-il donc vous dire, pour vous persuader?

DIDIER. — Tout le contraire.

YVONNE. — Parce que vous êtes venu chez moi et que vous m'avez prise.

DIDIER. — Oh! prise...

YVONNE. — Oui, prise... car je ne me suis pas donnée... non, je ne me suis pas donnée et vous devriez en comprendre toute la différence! Tout à l'heure, lorsque j'étais là, vous m'avez encore prise; je ne me suis pas donnée...

DIDIER, *l'air railleur.* — Qu'est-ce que vous avez fait, alors?

YVONNE. — Oui, le voilà, le sourire vainqueur, le sourire satisfait de l'homme qui croit avoir triomphé! Pour vous, d'erreurs, il n'en est point de possible : possession veut dire amour, et vous en déduisez que vous êtes mon amant, et que je dois vous aimer! De questions... vous ne vous en posez pas : c'est simple, c'est logique, et cela est! Et vous confondez le corps avec le cœur, prenez pour un excès de passion ce qui n'est qu'une ivresse des sens et les baisers que vous volez avec les baisers qu'on vous donne...

DIDIER. — Ah çà!... qu'est-ce que vous avez?...

YVONNE. — Je m'en veux d'avoir trompé...

[illegible]

urais-je été la femme que j'ai été!

[illegible]

mettez toutes ces qualités et tous ces dé-[illegible]

Yvonne... une vraie femme dans toute l'acception du mot.

[illegible]

Et la preuve, c'est que vous allez venir [illegible] dites.

YVONNE. — Vraiment! Et tout ce que je vous aurai dit n'aura servi à rien!

DIDIER. — Si, à vous faire aimer davantage.

YVONNE. — Vous êtes superbe!

DIDIER, *ironique.* — Non... je ne suis qu'un homme.

YVONNE. — Alors, selon vous, tous les hommes se ressemblent?

DIDIER, *de même.* — Ils sont tous frères!

YVONNE. — Et calme, vous êtes là, et ne vous demandez pas une seconde pourquoi je vous ai parlé comme je vous ai parlé tout à l'heure?

DIDIER. — Non... Vous me posez assez de questions... je n'éprouve pas le besoin de m'en poser moi-même.

YVONNE. — Vous êtes fier?

DIDIER. — Je suis Français.

YVONNE. — Et quand je vous crie : « Je m'en veux d'avoir trompé », peu vous importe.

DIDIER. — Ma foi, oui... puisque c'est moi qui en profite.

YVONNE. — Alors, écoutez encore : J'adore mon amant.

DIDIER. — Oui, ensuite?

YVONNE. — J'adore mon amant, et c'est pour cela que je m'en veux de ma faiblesse, que je m'en veux de vous avoir connu, de vous connaître! — Je m'en veux surtout de ne pas avoir la force de vous repousser lorsque vous m'approchez!... Oui, soyez heureux!... Et ce qui m'enrage, c'est que vous ne comprenez rien! Vous ne comprenez pas que ce que je vous ai donné n'est qu'une impression de tendresse... et non la tendresse elle-

même! Vous croyez m'avoir conquise et vous n'avez pas eu à me conquérir. Vous aimer moi? Si j'avais dû vous aimer, me serais-je conduite comme je me suis conduite?

DIDIER. — Oh! mon Dieu!

YVONNE. — Le jour où je vous reçus ici pour la première fois, ce fut sans arrière-pensée, je le jure, mais simplement pour lui faire payer sa sottise de la veille, qui consistait à nous avoir quittés brusquement... pour revenir dix minutes après!...



YVONNE. — GRAND LACHE!

Et vous êtes venu et il a tout appris! Et vous êtes revenu. Et je lui ai fait un chagrin mortel!... Enfin, j'adore mon amant!

DIDIER. — Paul Renaud!

YVONNE. — Et vous m'aimez, vous? Allons donc! Vous avez mis quinze jours pour deviner que c'était lui!... Il a mis une heure pour découvrir que c'était vous!... Donc, je vous le répète : j'adore mon amant!...

DIDIER, *énervé*. — Alors?

YVONNE. — J'ai voulu jouer avec le feu, je m'y suis brûlée ; tant pis pour moi, tant mieux pour vous. Vous avez fait votre métier d'homme et je n'ai pas à vous en vouloir... Aussi, est-ce loyalement maintenant, sans colère, vous priant même d'excuser les paroles un peu vives qui ont pu m'échapper tout à l'heure, que je vous tends la main et que je vous dis : « Amis, si vous voulez? »

DIDIER, *sans prendre sa main*. — Amis, si vous voulez! Et je vous écoute et je vous admire! Alors, tout cela n'aura été qu'un jeu?

YVONNE. — Un jeu, grand Dieu! M'y serais-je laissé prendre?

DIDIER. — C'est une leçon que vous avez voulu donner et vous jugez qu'elle a assez duré? Et moi, je n'aurais été que l'instrument de la jalousie! J'aurais été le « Monsieur » qu'on appelle et qu'on chasse! qui fait pleurer et qui fait rire! Le rôle de l'amant est fini, celui du confident commence... Et pour un peu, c'est moi qui devrais vous demander pardon et aller consoler l'autre du mal que j'ai pu lui causer.

YVONNE, *ironique à son tour*. — Je ne vous demande pas cela.

DIDIER. — Vraiment! C'est encore du bonheur.

YVONNE. — Du bonheur... non...

DIDIER. — Mais je dois m'estimer très heureux?

YVONNE. — Vous devez l'avoir été puisque vous vous fâchez!

DIDIER. — Me fâcher, moi? Erreur! Je trouve l'aventure très comique, au contraire... Et je me tords!

YVONNE. — Vous avez le rire triste.

DIDIER. — Car subitement, vous m'avez chanté une chanson que vous ne m'aviez jamais chantée!... J'adore mon amant! J'adore mon amant! J'adore mon amant!

YVONNE. — Ça fait trois fois.

DIDIER. — On eût dit, ma parole, que vous teniez à ce que je l'apprisse par cœur! Eh! parbleu, il fallait me la chanter plus tôt.

YVONNE. — Je n'étais pas en voix!

DIDIER. — N'importe, je vous jure que vous me paierez tout cela!

YVONNE. — Combien?

DIDIER. — Plus cher que vous ne le pensez.

YVONNE. — Des menaces!...

DIDIER. — Et tout cela pourquoi? Parce que je vous ai prise là, dans mes bras... tandis qu'une heure avant...

YVONNE. — Ah! non, non, non, Dieu que les hommes sont bêtes! Voilà vingt minutes que je me tue à vous dire que c'est justement pour cela que je ne veux pas vous revoir! Je ne vous aime pas... regardez-moi bien dans les yeux : je ne vous ai jamais aimé! Quand je ne vous vois pas, me manquez-vous? Non! et dès que vous êtes là... Et je ne vous aime pas... Enfin, je ne veux plus vous revoir!...

DIDIER. — Et moi, je veux te revoir; tu m'entends! Je veux te revoir et, si je sors par la porte, je rentrerai par la fenêtre.

YVONNE, *sèchement*. — Non

DIDIER. — Et je t'emmènerai bien loin, bien loin, sur les bords fleuris de la Seine! Le gazon sera notre couche, et le ciel bleu ciel... sera notre ciel de lit.

YVONNE. — Ce serait gai!

DIDIER. — Mais comme les nuits seraient fraîches et que je tiens à ta santé, nous irons plus loin encore... car nous serons infatigables! Ce sera Séville... en Espagne, puis ça sera Naples, en Italie! Et nous laisserons sur notre route tant de baisers, mais tant de baisers, que ceux qui viendront après nous pourront dire, vois-tu, ma chérie : « Deux amants ont passé par là... »

YVONNE. — Je vous en prie!

DIDIER. — Et quand nous reviendrons en France, nous reprendrons tous ces baisers... et comme il pourrait en manquer — car on vole sur les grandes routes — nous les recompterons ensemble!

YVONNE. — Je vous en prie! je vous en prie!...

DIDIER. — Et quand je t'aurai toute frémissante... frémissante comme en ce moment... je te dirai des choses folles... des choses folles qui t'affoleront!

YVONNE. — Grand lâche!

DIDIER. — Je t'adore.

SCÈNE II

LES MÊMES, THERESE

Didier et Yvonne se lèvent brusquement.

THÉRÈSE. — Hum!.. Remettez-vous, mes enfants... Remettez-vous.

YVONNE. — Tu es ridicule, voyons... nous étions en train de...

DIDIER, *vivement*. — Voyager. Nous quittions Naples et revenions à Paris

THÉRÈSE. — Alors, tout le monde descend... Vous y êtes et je viens vous chercher à la gare.

YVONNE, *bas*. — Eh bien?

THÉRÈSE, *bas*. — Je te dirai cela tout à l'heure. (*Haut.*) Et maintenant, sais-tu ce qui se passe? ou plutôt ce qui vient de se passer?

YVONNE. — Comment veux tu que je le sache!

THÉRÈSE. — Tu as vu Naudet?

YVONNE. — Non, il m'a téléphoné.

THÉRÈSE. — Il y a longtemps?

YVONNE. — Environ vingt minutes.

THÉRÈSE. — Alors, tu dois tout ignorer, car l'incident a eu lieu il n'y a qu'un instant! Je demeure à deux pas du Cercle ; j'ai tout de suite appris la chose par Marsey qui est arrivé chez moi comme un fou sans me prévenir... ce qu'il n'a jamais fait, dressé comme je l'ai dressé.

YVONNE. — Enfin, parle ; qu'est-ce qu'il y a?

THÉRÈSE. — Il y a que Marsey et Naudet qui sont amis comme..

YVONNE, *vivement*. — Passe.

THÉRÈSE. — Ont failli s'écharper.

YVONNE. — A cause?

THÉRÈSE, *à Didier*. — A cause de vous.

YVONNE. — A cause de lui?

DIDIER. — A cause de moi?

YVONNE. — Assieds-toi... je n'y suis plus du tout.

Ils s'asseyent tous trois

THÉRÈSE. — Tu te souviens d'un poker que nous avons fait ici il y a environ quinze jours? Eh bien..

YVONNE. — Oui, après?

THÉRÈSE. — Après... après... attends une seconde!... Si tu veux que je te raconte tout, laisse-moi, au moins, commencer par le commencement!... Tu m'interromps!...

YVONNE. — Tu penses bien que si je t'interromps, c'est pour savoir plus vite.

THÉRÈSE. — Je sais bien... c'est le vieux système... mais c'est beaucoup plus long. Donc, je reprends...

YVONNE. — Non, c'est inutile : il y a quinze jours, un poker chez moi, c'est entendu.

THÉRÈSE. — Oui, en attendant, tu répètes ce que j'ai déjà dit.

YVONNE. — Oh! écoute, tu es insupportable!

DIDIER. — Vous n'en sortirez jamais.

THÉRÈSE. — Eh bien, tu te souviens d'un poker que nous avons fait ici, il y a environ quinze jours? Tu pris Naudet à part et lui fis croire que M. Didier était mon ami...

DIDIER. — Tiens... tiens...

THÉRÈSE. — Pour ne pas faire de peine à...

YVONNE. — Ça va bien.. ça va bien glisse...

DIDIER. — Mais non, ne glissez donc pas, dites-le à M. Renaud.

THÉRÈSE. — Alors, je ne glisse pas, et je le dis à M. Renaud. Or, cet après-midi, au cercle, tandis que Naudet était enfoui dans un large fauteuil, rêvassant au coin du feu, Marsey passa derrière lui, suivi d'un autre membre. Il ne pouvait apercevoir Naudet, et Naudet ne pouvait l'apercevoir, le fauteuil étant très grand et placé ainsi... là, tu vois... comme ça.

YVONNE. — Oui, oui... va donc.

THÉRÈSE. — « Oui, murmura Marsey, nous l'avons surnommé : Cocu le débonnaire... » Il paraît que c'est très drôle et que c'est un nom historique.

DIDIER. — Non... mais nous avons eu en effet un roi qui s'appelait le Débonnaire, ce qui veut dire : doux, honnête.

YVONNE. — Pauvre homme!

THÉRÈSE. — Pauvre homme!

DIDIER. — Pauvre homme!

THÉRÈSE. — A ce mot de « cocu », Naudet qui s'endormait se redressa et prêta l'oreille.

YVONNE. — Et un coup de canon ne le réveillerait pas!

THÉRÈSE. — Marsey, comme en faction derrière le fauteuil, continua : « Oui, mon cher, elle en a un deuxième, car Naudet ne compte pas, » dit-il en prononçant ton nom.

YVONNE. — Le goujat!

THÉRÈSE. — Je l'ai qualifié autrement, je te prie de le croire. « Il s'appelle : M. Henri Didier. » Et pareil à un diable qui sort de sa boîte, Naudet se leva d'une pièce et s'écria : « Monsieur Marsey, vous en avez menti! car M. Didier est l'ami de Thérèse Gérard depuis trois semaines, si ce n'est plus! » Du coup ils virent jaune tous deux et s'élancèrent l'un sur l'autre les poings fermés. Rassure-toi, la lutte fut courte, car on les sépara presque aussitôt. Et comme on leur demandait pour quelle raison ils en étaient venus aux mains, ils répondirent ensemble, comme si leur réponse avait été préparée d'avance : « Nous causions politique. » Et le dénouement de cette comédie ridicule fut qu'on les obligea à se serrer la main; à l'heure présente, ils sont plus camarades que jamais! Naudet est persuadé que monsieur et moi nous sommes au mieux, et Marsey est convaincu — en quoi il ne se trompe guère, — que tu es au mieux avec M. Didier.

YVONNE. — Si c'est pour me démontrer que Marsey est supérieur à Naudet que tu me dis cela...

THÉRÈSE. — Marsey supérieur... grand Dieu!... Il n'est même pas inférieur... il n'est rien. Naudet a l'air idiot lorsqu'il est près de toi... parce qu'il t'adore... mais il n'est pas sot, loin de là!... Marsey... c'est la bêtise dans toute sa splendeur! Avec cela, fat, prétentieux, potinier, faux, et toujours de l'avis de tout le monde. On dit : « La République est une belle institution. » Il crie : « Vive la République! » On dit : « Ah! si nous avions un roi! » Il crie : « Vive le roi » Marsey supérieur! mais non ; il a confiance en lui... et en moi... comme tous les imbéciles.

DIDIER. — Je ne sais où il se fait habiller... mais le petit complet que vous venez de lui tailler est vraiment d'une coupe irréprochable!

YVONNE. — Au revoir.

DIDIER. — Comment?

YVONNE. — Je vous dis : Au revoir... Vous ne partez pas... Alors, je vous dis : Au revoir.

DIDIER. — Ah! bon!

Il prend son chapeau. Au même instant on entend sonner.

YVONNE. — On vient de sonner... Ne bougez pas!

DIDIER. — En tout cas, nous dînons ensemble demain.

YVONNE. — Mais non.

DIDIER. — Vous me l'avez promis.

YVONNE. — Moi, quand?

DIDIER, *très tendre*. — Tu veux que je te le rappelle?

YVONNE. — Oh! non... et puis, ne me tutoyez pas... je vous en prie! Ce que je dis dans la nuit... n'a aucun rapport avec ce que je dis en plein jour... basez-vous là-dessus. (*A Fanny qui entre.*) Qu'est-ce que c'est?

FANNY. — M. Marsey et M. Naudet.

YVONNE. — A cette heure-ci? Qu'est-ce qui leur prend?

THÉRÈSE. — Ils ne manquent pas de toupet!

DIDIER. — Alors, je me sauve.

YVONNE. — Naturellement... le danger est là... et vous voulez filer... Vous allez rester au contraire. Fanny, passez vite cette petite table... mettez-la ici... au milieu de la pièce... c'est cela... Thérèse... et vous, venez vous asseoir...



YVONNE. — MES ENFANTS, VOILA NAPOLÉON Ier !

THÉRÈSE. — Pourquoi faire?

YVONNE. — Viens t'asseoir. Placez vos mains ainsi... à plat... comme ça... nous allons faire semblant d'évoquer les esprits... Naudet y croit beaucoup... Marsey y croit un peu... nous leur ferons : chut... dès qu'ils entreront et tu verras qu'ils s'installeront tout naturellement à côté de nous. Ainsi nous éviterons leurs conversations. Ah! les raseurs!... Vous y êtes?... Ah! j'oubliais... c'est moi qui ferai remuer la table... Fanny, faites entrer les jeunes gens.

THÉRÈSE. — Qui allons-nous demander?

YVONNE. —. Le grand Turc... est-ce que je sais.. n'importe qui... Taisons-nous, les voici...

SCÈNE III

Les Mêmes, MARSEY, NAUDET

YVONNE. — C'est vous, cher Esprit?

NAUDET. — Non, c'est moi, chère amie.

TOUS. —- Chtt! .. Chtt!...

YVONNE, *la tête penchée sur la table.* — Parlez... parlez... je vais dire les lettres de l'alphabet et vous tâcherez de nous indiquer les lettres qu'il faudra écrire, n'est-ce pas? C'est cela. (*La table remue.*) Il dit oui. C'est un bon esprit. (*Bas à Thérèse.*) Ne ris donc pas. (*Haut.*) J'y suis... je pense .. A B C D E F G H I J K L M N. (*La table remue.*) N. A (*La table remue.*) A... A B C D E F G H I J K L M N O P.. (*La table remue.*) P... A B C D E F G H I J K L M N O... (*La table remue.*) Ça fait NAPO...? (*Naudet et Marsey s'approchent.*) NAPOLEON? (*La table remue plus fort.*) Le premier?... (*La table remue.*) C'est Napoléon premier. Mes enfants voilà Napoléon Ier! Tenez Naudet demandez-lui donc quelque chose, je reviens tout de suite.

En disant cela, elle se lève et fait signe à Thérèse sans être vue de venir la rejoindre. Elle sort par la droite. Un long silence.

NAUDET. — Mon Dieu, c'est que je ne sais pas quoi lui demander à Napoléon!

THÉRÈSE. — Oui... n'est-ce pas... Il y a longtemps que vous ne l'avez vu...

NAUDET. — Qu'en dites-vous, Marsey?

MARSEY. — Eh! moi, mon cher, je ne l'ai jamais aimé!

NAUDET. — Ce n'est pas une raison!... Vous ne l'avez jamais aimé, n'empêche que c'était un grand homme!

MARSEY. — Un grand homme. Un tueur d'hommes.

NAUDET. — Naturellement, vous croyez qu'on peut se battre sans se faire de mal! Vous croyez qu'on peut remporter les victoires qu'il a remportées sans coup férir!...

Thérèse se lève et sort sur la pointe des pieds. Inquiet, Didier la suit des yeux.

SCÈNE IV

NAUDET, MARSEY, DIDIER, puis FANNY

MARSEY. — Avec cela que sans lui...

NAUDET. — Sans lui, la France ne serait pas ce qu'elle est!.. (*En désignant la table.*) D'ailleurs, il est là, mon cher, je vais vous le prouver.

DIDIER, *à part.* — Est-ce que cette plaisanterie va durer longtemps?

NAUDET. — Napoléon, c'est moi... Naudet. (*Didier part malgré lui d'un grand éclat de rire.*) Pourquoi riez-vous, monsieur?

DIDIER. — Pour rien, monsieur, excusez-moi.

MARSEY, *en se levant.* — Mais il a filé, votre Napoléon!...

NAUDET. — Naturellement... il voit qu'on blague!.. (*Il se lève.*) Tiens, où sont-elles?...

Un silence. Naudet s'assoit à droite, Marsey à gauche.

DIDIER, *tout en se promenant de long en large.* — J'ai envie de faire mon Napoléon, moi!

SCÈNE V

Les Mêmes, FANNY

Fanny entre et va droit au téléphone. Naudet et Marsey se lèvent.

FANNY. — Allô!... 222.22... Allô!...

madame Rabuteau?... Mme Derive est partie et sera chez vous dans un quart d'heure, pour essayer... Au revoir, madame.

(Et comme elle va pour sortir.)

NAUDET. — Fanny!

FANNY. — Monsieur!

NAUDET. — Pourquoi dites-vous que madame est partie?

FANNY. — Parce que madame est partie, monsieur.

MARSEY. — Mme Gérard aussi est partie?

FANNY. — Mais oui, monsieur.

DIDIER. — Alors, ces dames sont parties toutes deux.

FANNY. — Parties toutes deux, oui, monsieur.

DIDIER, *à part*. — Elle est bonne.

NAUDET. — Et sans rien dire?

FANNY. — Oui, monsieur... Ah! si, j'ai entendu madame qui disait à Mme Gérard : « Nous n'avons que le temps! »

NAUDET, *vexé, en prenant son chapeau.* Ça va bien. Au revoir, Fanny.

FANNY. — Au revoir, monsieur.

MARSEY, *même jeu*. — C'est parfait. Au revoir, Fanny.

DIDIER. — Au revoir, Fanny ; tous mes compliments à madame... De la part de Napoléon aussi. D'ailleurs, je vais revenir

---

SCÈNE VI

YVONNE et THERESE entrent.

YVONNE. — Oui, mais il ne s'agit pas de lancer des phrases pour le plaisir de les lancer!... Tu parles!... Tu parles!...

THÉRÈSE. — Il te trompe, c'est clair comme le jour.

YVONNE. — Enfin, voilà qui est net! Voilà donc trois mots qui veulent dire quelque chose!... Alors, va, va, maintenant... Précise... Précise... Une preuve?

THÉRÈSE. — J'eus l'idée d'aller chez lui.

YVONNE. — Bien.

THÉRÈSE. — Il n'y était pas.

YVONNE. — Bon!

THÉRÈSE. — Un appartement étant à louer, je demandai à le visiter immédiatement.

YVONNE. — Ensuite?... Ensuite?...

THÉRÈSE. — Et tout en passant et en repassant vingt fois dans les mêmes pièces, je questionnai le concierge... « Quels sont vos locataires?... La maison est-elle bien habitée? »

YVONNE. — *Et cætera... et cætera...*

THÉRÈSE. — *Et cætera... et cætera...* Cependant, lorsqu'il prononça le nom de Paul Renaud, je l'arrêtai. « C'est un peintre, n'est-ce pas? — Oui, madame. — Marié? — Non, madame. — Rangé tout de même? — Oh! très rangé, » fit-il gravement.

YVONNE. — Ah!

THÉRÈSE. — Il me dit cela si sérieusement, que je n'hésitai pas à lui glisser un billet de cent francs dans la main.

YVONNE. — Je te les rendrai. Continue.

THÉRÈSE. — Du coup, il cligna de l'œil et s'écria en souriant : « Je crois bien que madame ne vient pas pour l'appartement. » Je n'avais plus...

YVONNE. — Qu'à jouer cartes sur table.....

THÉRÈSE. — C'est ce que je fis.

YVONNE. — Et alors!

THÉRÈSE. — Jamais, depuis trois semaines, une femme n'est venue chez lui.

YVONNE. — Ah! tu vois bien.

THÉRÈSE. — Attends donc! Par exemple, et cela depuis une huitaine seulement, il reçoit presque tous les jours une lettre. La couleur des enveloppes est toujours la même, bleu foncé.

YVONNE. — Bleu foncé; ça, ça ne prouve rien.

THÉRÈSE. — Derrière l'enveloppe, dans le coin de droite — tu vois que mes informations ont été bien prises — une devise : *En avant, marche.*

YVONNE. — Quelle grue!

THÉRÈSE. — On ne sait pas... C'est peut-être pour exciter le facteur!... « Tout ce que je puis vous dire, ajouta le concierge, c'est que chaque fois que j'ai été chercher une voiture pour M. Renaud, il donnait l'adresse suivante au cocher : « 2, rue Marbeuf... » Et je filai rue Marbeuf.

YVONNE. — Que tu es intelligente!

THÉRÈSE. — Je te l'ai toujours dit.

YVONNE. — Le petit misérable! Enfin!

THÉRÈSE. — J'arrive donc! Jolie maison, ascenseur, électricité, téléphone, et j'entre... « Madame désire?... » Au même instant le téléphone se mit à marcher... Le concierge se précipita, écouta ;

puis, tout en raccrochant les deux récepteurs : « Clémentine, dit-il, en s'adressant à sa femme, acoustique donc que



THÉRÈSE — Je [illegible]

M. Paul Renaud ne viendra qu'à quatre heures... »

YVONNE. — Paul Renaud... Il a dit Paul Renaud?

THÉRÈSE. — Alors, Clémentine fit : (*Elle souffle.*) On lui répondit par un : (*Sifflet.*) Et elle répéta ce que tu as déjà entendu. « Tiens, M. Paul Renaud, fis-je simplement, il vient souvent ici?... C'est un ami à moi... — Très souvent, madame! »

YVONNE. — Très souvent, naturellement

THÉRÈSE. — Et ce fut tout. Le questionner davantage eût été imprudent, surtout qu'il avait l'air d'un mauvais bougre... Je demandai s'il y avait une écurie à louer. Il me répondit négativement... Mais j'eus le temps cependant de regarder les casiers des locataires et les noms qui s'y trouvaient inscrits : Mme Jane Terroir ; M. et Mme Dublanc ; M. et Mme Jissuy ; Mme Dutrac...

YVONNE. — Rue Marbeuf... rue Marbeuf... Il ne m'a jamais avoué qu'il connaissait quelqu'un dans cette rue là.

THÉRÈSE. — Il te trompe, je te l'ai dit.

YVONNE, *les larmes aux yeux*. — N'importe, je n'aurais pas cru qu'il m'oublierait si vite...

THÉRÈSE, *ravie*. — Enfin, tu es contente, j'ai bien manœuvré?

YVONNE. — Si je suis contente! Tu me demandes si je suis contente! Moi qui étais certaine qu'il me reviendrait malgré tout! J'avais confiance quand même. Et j'allais lui écrire pour le supplier de me pardonner! Et dire que, sans toi, je n'aurais peut-être jamais rien su!

THÉRÈSE. — Sûr.

YVONNE. — Non, mais étais-je sotte! Je te soutenais le contraire, naturellement! Je ne voulais rien entendre!

THÉRÈSE. — Ah! ça!

YVONNE. — Mais j'avais une intelligence qui veillait auprès de moi, qui ne laissait rien passer! Et comme je m'entêtais à le défendre, tu me répondais : « Tu n'es qu'une folle et je te démontrerai quand il te plaira que l'amour de ton Paul s'en est allé à la dérive. » Alors, je te demandai de me le prouver... Tu n'hésitas pas, et, dès le lendemain, tu te mis en campagne!... Depuis quinze jours, tu cours de tous côtés, tu cherches, tu t'informes, tu questionnes!.. Un agent de la Sûreté ne s'y serait pas pris plus adroitement. Depuis quinze jours, tu ne t'es pas reposée une seconde ; pas une seconde tu ne m'as donné l'espoir que tu faisais fausse route, et, n'ayant pas tout de suite la certitude de ce que tu avais avancé, tu n'osais te prononcer... Mais tu m'abordais en souriant... me faisant comprendre ainsi que chaque sourire était une peine nouvelle trouvée dans la journée...

THÉRÈSE, *stupéfaite*. — Mais, qu'est-ce que tu as?

YVONNE. — Enfin, le jour de gloire est arrivé! Cette fois, ça y est! rien n'y manque, le dossier est complet. Et tu me racontes tes allées et tes venues! tes démarches! tes coups d'adresse! Rien n'est oublié!... Mon Dieu, je ne te dis pas que tu es heureuse de m'apporter un rapport aussi bien détaillé, non... mais, malgré tout, tu éprouves une certaine joie de m'avoir éclairée d'une façon aussi complète!... « Il ne t'aime plus, » disais-tu. Il fallait me convaincre... et tu t'es chargée de ce soin!... Au lieu de mettre toute ton habileté à me cacher la vérité... tu ne t'en es servie que pour l'étaler, éclatante! Eh bien! oui, oui... il m'a trompée, c'est entendu... Je ne savais rien, je sais tout maintenant... je sais tout! Tu es une bonne amie, je te remercie de tout le mal que tu t'es donné pour moi.

Elle éclate en sanglots. Un long silence.

THÉRÈSE, *froissée*. — Je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple!... Il fallait me prévenir! Tu as une façon de remercier les gens! Ah! non, mettez-vous donc en quatre pour faire plaisir à une amie!

YVONNE, *en levant les bras au ciel*. — Pour faire plaisir!

THÉRÈSE. — Si tu t'imagines que toutes ces visites chez des concierges... m'ont amusée, tu te trompes... Ton Paul! Ton Paul! Il ne m'intéresse pas, après tout!

YVONNE. — Oh! je m'en doute... mais tu n'avais pas besoin de m'ouvrir les yeux!

THÉRÈSE. — T'ouvrir les yeux! Mais je ne t'ai rien ouvert du tout! Tu as la mémoire courte! Il ne se passait pas d'heure que tu ne me dises : « Sais-tu quelque chose par-là?... » C'était l'inquisition... je n'en pouvais plus... j'ai avoué.

YVONNE, *se calmant, mais toujours des sanglots dans la gorge*. — Alors, dis-moi, tout cela est bien vrai?.

THÉRÈSE, *l'air vexé et très froide*. — Mais non, tout ça c'est des farces.

YVONNE. — Regarde comme tu es drôle!... Voilà que tu ne veux plus parler maintenant.

THÉRÈSE. — Ah! non, pour ce que ça me réussit.

YVONNE. — Mais je ne t'en veux pas.

THÉRÈSE. — Tu en as tout l'air.

YVONNE. — Tu as raison de m'avertir, là.

THÉRÈSE. — Mais non...

YVONNE. — Mais si... Voyons, ne m'énerve pas.

THÉRÈSE. — Bon... eh bien! qu'est-ce que tu veux savoir?

YVONNE. — Oh! si tu me le demandes comme ça!

THÉRÈSE. — Mais, ma chérie, tu me rends folle!... Allons, sèche tes yeux... En somme, il peut avoir été rue Marbeuf... sans te tromper pour cela.

YVONNE. — Naturellement ; maintenant, tu essayes d'arranger les choses.

THÉRÈSE. — Et puis, c'est la vie, ça!

YVONNE, *en reprenant*. — Mais non, ce n'est pas la vie. (*Un temps.*) Crois-tu qu'elle est jolie?

THÉRÈSE. — Mais, ma chérie, je n'en sais rien.

YVONNE. — C'est peut-être une femme mariée?

THÉRÈSE. — Peut-être.

YVONNE. — Elle ne l'est peut-être pas.

THÉRÈSE. — En tout cas, c'est un des deux.

YVONNE. — C'est certain. Eh bien! je te jure qu'il me le paiera. D'ailleurs, je vais quitter Paris.

THÉRÈSE. — Ah! bien, si toutes les femmes trompées quittaient Paris, il n'en resterait plus beaucoup.

YVONNE. — Non, ce n'est pas pour cela. J'éprouve le besoin de changer d'air. Et, ne crois pas que c'est pour l'oublier... car c'est comme s'il n'existait plus pour moi.

THÉRÈSE. — Je m'en aperçois.

YVONNE, *à Fanny.* — Fanny, faites descendre ma petite malle ; nous partons demain!... (*Comme Fanny demeure stupéfaite sur place.*) Nous partons demain ; voyons, dépêchez-vous...

Fanny sort.

THÉRÈSE. — Et où comptes-tu aller?

YVONNE. — Je n'en sais rien, n'importe où, au hasard.

THÉRÈSE. — C'est loin, ça?

FANNY. — Madame, c'est M. Didier.

YVONNE. — Qu'il entre vite.

SCÈNE VII

YVONNE, THERESE, DIDIER

DIDIER, *en entrant.* — C'est Napoléon qui m'a dit...

YVONNE. — Oui... Eh bien, il ne s'agit pas de Napoléon... Vous allez rentrer chez vous et vous ferez faire votre malle. Nous partons demain.

DIDIER, *stupéfait.* — Comment?

YVONNE. — Vous emporterez ce qu'il faut pour une huitaine de jours!...

DIDIER. — Ah çà!...

YVONNE. — Oh! je vous en prie, ne prenez pas cet air ahuri! Si ça ne vous va pas, n'en parlons plus, je suis encore assez grande pour voyager toute seule! Ah! Thérèse, comme je n'aurai pas le temps de terminer toutes mes courses, je vais te confier une petite liste... tu voudras bien passer, pour moi, chez ces différents fournisseurs. Je vais te la donner.

DIDIER, *à Thérèse.* — Ah çà! qu'est-ce qui lui prend?

THÉRÈSE. — J'étais en train de me poser la même question.

YVONNE, *en revenant.* — Tiens, la voici. Ça ne te dérange pas?

THÉRÈSE. — Mais non, alors, je me sauve.

YVONNE. — C'est ça.

THÉRÈSE. — Au revoir, ma chérie. (*A mi-voix.*) Tu ne m'en veux pas, au moins?

YVONNE. — Tais-toi donc! tu m'as rendu un fier service!

THÉRÈSE, *à Didier.* — Au revoir.

Thérèse sort.

SCÈNE VIII

YVONNE, DIDIER

DIDIER. — Et, sans indiscrétion, peut-on savoir la raison de ce départ précipité?... Car enfin...

YVONNE, *tout en ouvrant des tiroirs comme si elle cherchait quelque chose.* — Oh! mon ami, j'ai horreur des questionnaires!

DIDIER. — Puis-je vous demander au moins de quel côté nous allons?

YVONNE. — De quel côté?... Oh! nous avons le temps. D'ici demain nous verrons bien.

DIDIER. — Ah! vous n'êtes pas plus fixée que cela?

YVONNE. — Non... D'ailleurs, je

n'aime pas tout ce qui est préparé d'avance.

DIDIER. — Oui... mais, pour les vêtements, c'est important. Sera ce dans un pays chaud où dans un pays froid?

YVONNE. — Prenez des vêtements d'hiver et des vêtements d'été.

DIDIER. — Oui, en effet ; comme ça, c'est plus sûr.

YVONNE. — Quelle heure avez-vous?

DIDIER. — Quatre heures et demie. deux, ça fait une bonne moyenne!... Est-ce que de votre côté?...

DIDIER. — Comment, cela fait une bonne moyenne!... Est-ce que de votre côté?...

YVONNE. — Oh! mon ami, je vous en conjure... Alors, ayez le bon esprit... Aïe!... ça y est, je me suis piquée!... Vous êtes insupportable, mon cher...

DIDIER, *en riant*. — Fichtre, vous êtes nerveuse.



YVONNE. — Vous allez rentrer chez vous et vous ferez faire votre malle.

Vous doutez-vous qu'ils l'ont trouvée mauvaise tout à l'heure?

YVONNE. — Quoi donc?

DIDIER. — La table.

YVONNE. — Ah! ça n'a pas d'importance.

DIDIER. — Vous savez que je suis ravi de partir.

YVONNE, *tout en s'habillant*. — Eh bien, tout est pour le mieux... un sur

YVONNE. — Et, par-dessus le marché j'ai un cil dans l'œil, maintenant.

DIDIER. — Voulez-vous que je regarde!

YVONNE. — Mais naturellement. Et faites attention, ne soyez pas brutal... A droite... à droite, je le sens.

DIDIER. — Le voici. Et pour ma récompense...

YVONNE. — Un baiser... Allez, prenez-le, dépêchez-vous...

DIDIER. — Méchante, va !...

YVONNE, *en se défendant très peu.* — Là, là, ça va bien.

DIDIER. — Mais non, ça va pas bien...

YVONNE. — Mais si ça va bien... Voyons, laissez-moi.

(Coup de sonnette.)

YVONNE, *à part.* — Si c'était lui !

DIDIER. — Plaît-il ?

YVONNE. — Rien... rien...

DIDIER. — Dînons-nous ensemble, ce soir ?

YVONNE. — Non, je dîne chez Thérèse.

DIDIER. — Alors à demain.

YVONNE, *à Fanny qui entre.* — Qu'est-ce que c'est ?

FANNY. — Madame Agathe D[illegible].

SCÈNE IX

JEANNE, DIDIER, AGATHE

YVONNE. — Qu'elle entre.

AGATHE, *toute triste, les yeux rouges.* — Bonjour, madame ; bonjour, monsieur Didier.

YVONNE. — Eh bien, ma petite Agathe, il y a un siècle qu'on ne vous a vue.

AGATHE. — Je vous dérange ?

YVONNE. — Mais non, mais non... Alors, quoi de neuf ? Etes-vous contente ? Et de Clermont ?... Avez-vous suivi mes conseils, au moins ?

AGATHE. — Ah ! oui, madame.

YVONNE. — Vous avez pu lui tenir tête, vous ne vous êtes plus laissé mener par le bout du nez ?

AGATHE. — Oh ! non, madame.

DIDIER. — A quelle heure voulez-vous que je vienne ?

YVONNE. — Vers deux heures.

DIDIER. — Bon.

YVONNE. — C'est bien ça ! Tenez ! voilà ce que j'en ai fait... Faut pas se laisser embêter dans la vie ! Et alors ?

AGATHE, *en sanglotant.* — Alors, il m'a plaquée !





FANNY. — MADAME VA TRÈS BIEN, MONSIEUR

Même décor. La pièce est un peu en désordre. La malle est prête. Un portemanteau est à terre. Un sac de voyage, des cartons, etc. Au lever du rideau, de Clermont est seul en scène. Quelques secondes s'écoulent et Fanny entre avec des journaux à la main.

SCÈNE PREMIÈRE

DE CLERMONT, FANNY

FANNY. — Si monsieur veut lire les journaux en attendant... Madame vient tout de suite.

DE CLERMONT. — Merci, Fanny. (*La rappelant.*) Ah! dites-moi, Fanny?

FANNY. — Monsieur?

DE CLERMONT. — Comment ça va-t-il ici?

FANNY. — Madame va très bien, monsieur.

DE CLERMONT. — Et à part cela?

FANNY. — A part cela, monsieur?

DE CLERMONT. — Non, c'est vrai, j'oubliais, vous ne savez jamais rien. (*Un silence.*) Dieu que je m'embête!... Alors, dites-moi, Fanny? Que pensez-vous de la vie?

FANNY. — De la vie, monsieur de Clermont?

DE CLERMONT. — Oui, de la vie en général.

FANNY. — Oh! rien, monsieur.

Un silence.

DE CLERMONT. — Vous n'avez pas d'amant?

FANNY, *en riant.* — Ah! non, monsieur!

DE CLERMONT. — Pourquoi? Cela vous distrairait.

FANNY. — C'est pas ça... mais je n'ai pas le temps... Et puis, j'ai passé l'âge!

DE CLERMONT. — Passé l'âge!... passé l'âge!... Ça, c'est des bêtises! Ainsi, j'ai connu... et d'ailleurs je ne vois pas pourquoi je vous raconterais... ce n'est pas intéressant.

Il ouvre un journal.

FANNY. — Monsieur a lu ce nouvel accident causé par une automobile?

DE CLERMONT. — Ah! oui, un homme qui s'est fait écraser.

FANNY. — C'était le cordonnier de madame! Il venait justement ici pour livrer deux paires de chaussures.

DE CLERMONT. — Pauvre bougre!

FANNY. — Avec ça que les dernières faisaient mal à madame... On les a trouvées aplaties comme une galette... C'est ça qui a encore contrarié madame.

DE CLERMONT. — Je pense bien.

FANNY. — Ça détruit tout, ces automobiles.

DE CLERMONT. — Que voulez-vous!... Il y a des chaussures qui n'ont pas de chance!

FANNY. — Voici madame.

Fanny sort. Yvonne entre. Elle est un peu pâle; elle a les yeux d'une femme qui a pleuré.

SCÈNE II

DE CLERMONT, YVONNE

DE CLERMONT. — Bonjour... Comment allez-vous?

YVONNE, *s'efforçant d'être gaie.* — Pas mal, merci! Et vous, qu'est-ce que vous devenez? On ne vous aperçoit plus nulle part!

DE CLERMONT, *très triste.* — J'ai beaucoup chassé tous ces derniers temps.

YVONNE. — Avez-vous tué quelque chose, au moins?

DE CLERMONT. — Oui, j'ai tué... j'ai tué... assez... j'ai même tué ma chienne.

YVONNE. — Vous avez tué votre chienne! Comment vous y êtes-vous pris, mon Dieu?

DE CLERMONT. — Oh! je n'en sais rien! J'étais triste... vous comprenez... J'avais un fusil... mes pensées étaient ailleurs... J'ai vu quelque chose remuer dans les broussailles... pan, pan, j'ai tiré... C'était Balbine... Ah! je n'ai pas de veine!

YVONNE. — Mais qu'avez-vous pour porter ainsi le diable en terre? La mine est bonne.

DE CLERMONT. — Oui, je me porte bien. Je ne peux pas dire le contraire! Je mange comme quatre, je dors comme un enfant... Non, je suis le monsieur qui s'embête.

YVONNE. — Faut toujours un monsieur comme ça!

DE CLERMONT. — Oui, n'est-ce pas?

YVONNE. — Mariez-vous.

DE CLERMONT. — Oh! ma foi, non! C'est des dérangements! Faut aller dans le monde, faut danser!...

YVONNE. — Les jeunes filles ne peuvent pourtant pas venir chez vous!

DE CLERMONT. — Je sais bien, ça ne se fait pas... Sans cela, ça pourrait peut-être marcher.

YVONNE. — Et les femmes?

DE CLERMONT. — Les femmes! Ah! non, ne me parlez pas des femmes! Dieu, qui fut certainement le plus grand inventeur du monde, fit une rude boulette le jour où il la créa! Quel brevet! Seigneur!

YVONNE. — Plaignez-vous donc! Que feriez-vous? que deviendriez-vous sans elles?

DE CLERMONT. — Sans elles? Non, mais c'est sérieux, ce que vous me dites là? Sans la femme!... Mais sans la femme, ma chère amie... Tenez, rien que d'y penser, la gaîté me revient! Sans la femme? Mais la vie ne serait qu'un éternel printemps! Les hommes seraient condamnés au bonheur à perpétuité!... Plus de bêtises, plus de folies, plus rien. Sans la femme? Mais pour qui se bat-on? pour qui assassine-t-on? Pour qui vole-t-on? pour qui travaille-t-on? pour la femme! toujours pour la femme. Sans elle? Mais plus de maris, plus d'amants, plus de juges, plus d'huissiers, plus d'avocats, plus d'usuriers! Il y aurait vraiment deux paradis! un au ciel et l'autre sur terre!... Sans la femme, ma chère Yvonne, il n'y aurait plus de misère, ni de miséreux! il n'y aurait plus que des gens heureux! Les hommes s'apercevraient enfin qu'ils sont tous frères! Il n'y aurait plus que des honnêtes gens, il n'y aurait plus qu'une seule patrie... il n'y aurait plus...

YVONNE. — Pauvre fou!

DE CLERMONT. — Mais, sans la femme...

YVONNE. — Il n'y aurait plus d'hommes, non plus... car il n'y aurait plus d'enfants, mon bon ami.

DE CLERMONT. — Tiens, c'est vrai; je n'y avais pas songé.

YVONNE. — Faut-il que vous les aimiez pour en dire autant de mal!

DE CLERMONT. — Les aimer, moi? Ah! la jolie farce! Ainsi, tenez... Agathe... fini!

YVONNE. — Je sais cela.

DE CLERMONT. — Parbleu, elle est venue vous conter ses chagrins!

YVONNE. — Ses chagrins… non.

DE CLERMONT. — Ah! la petite peste! gentil, caressant, tendre, enfin un mouton première qualité!… Ah! bien ouitch!… il devint enragé! Et cette transformation s'opéra du jour au lende-



YVONNE. — Mariez-vous

Et moi qui chantais à qui voulait l'entendre que c'était la maîtresse rêvée, un mouton, un mouton docile, aimable, main, car, subitement, et cela sans que je sache pourquoi, elle n'accepta plus aucune observation! Ainsi, jadis, lorsque je

[illegible] donnais un baiser, une marque de tendresse quelconque, elle était ravie.

YVONNE. — Oh ! [illegible] !

DE CLERMONT. — [illegible] de m'y connais ! Et subitement encore elle [illegible] repoussé, [illegible] de phrases comme celle-ci, par exemple : « Oh ! non, garde ça, de Clermont !... » Elle m'appelait de Clermont !... De plus, elle devint grossière, insupportable, et à ce point que je fus obligé de la quitter. Et bien ! aujourd'hui, elle s'en repent.

YVONNE. — Elle [illegible]. Lorsqu'elle est venue chez moi pour me conter cette rupture, elle était très gaie, très en train.

DE CLERMONT. — Elle dissimulait !... Car, au fond, je suis persuadé qu'elle m'adore.

YVONNE. — Bien au fond, alors...

DE CLERMONT. — Enfin, qu'elle revienne sur son chemin [illegible] moi, c'est tout le mal que je lui souhaite.

YVONNE. — Eh bien, [illegible] le croire, elle a trouvé mieux.

DE CLERMONT. — Déjà, ce n'est pas possible ; vous me dites cela pour me faire enrager.

YVONNE. — Mais non.

DE CLERMONT. — Qui est-ce ?

YVONNE. — Ah ! ça, c'est un secret qui ne m'appartient pas. N'importe ! Quand vous êtes-vous quittés ?

DE CLERMONT. — Il y a huit jours.

YVONNE. — Eh bien, mon cher, je l'ai vue, hier ; elle était ici à quatre heures et demie, et, rayonnante de plaisir me racontait qu'elle dînait avec le jeune prince de... Ah ! j'allais dire le nom.

DE CLERMONT. — Mais dites-le donc, cela n'a aucune importance.

YVONNE. — Non, non, je suis incapable de trahir une amie ! Si vous étiez jaloux... c'eût été différent !... Pour vous taquiner, j'aurais peut-être été indiscrète... mais comme ça n'est pas le cas...

DE CLERMONT, *furieux*. — Oui. Eh bien, en attendant, je vais, en sortant d'ici, lui écrire une petite lettre qu'elle pourra lire tous les soirs avant de se [illegible]. Et si le prince [illegible], il pourra la lire aussi. — Pourquoi riez-vous ?

YVONNE. — Pour rien. J'étais triste, vous m'amusez !

DE CLERMONT. — Petite femme de quatre sous... grande comme ça... grosse comme ça... Et qu'elle ne vienne jamais me demander un service quelconque, je lui ferai voir la porte.

YVONNE. — C'est très curieux...

DE CLERMONT. — Qu'est-ce qui est [illegible] ?

YVONNE. — C'est vous qui l'avez quitté [illegible] qui [illegible] recourir à elle, maintenant.

DE CLERMONT. — Moi !

YVONNE. — Allons, dans deux jours vous serez à ses pieds.

DE CLERMONT. — A ses pieds ! [illegible] bien... [illegible] tiens ! Enfin ! En fait de pieds... et vous ?

YVONNE. — Comment, en fait de [illegible], et moi ? Vous n'êtes pas poli !

DE CLERMONT. — [illegible] quoi de neuf ?

YVONNE. — Rien.

DE CLERMONT. — Naudet va bien ?

YVONNE. — Très bien, merci. (*Un silence.*) Alors, vous êtes garçon ?

DE CLERMONT. — Du tout... Je connais une femme ravissante ! Et d'un blond !... d'un blond comme j'en ai rarement vu !

YVONNE. — Qu'est-ce qu'elle fait, cette demoiselle ?

DE CLERMONT. — Elle fait l'amour.

YVONNE. — Eh bien, c'est une position.

FANNY, *entrant*. — Madame emporte-t-elle un peignoir ?

YVONNE. — Le rose, oui.

Fanny sort.

DE CLERMONT. — Tiens une malle ; c'est vrai, je n'avais pas remarqué... Vous partez donc en voyage ?

YVONNE. — Oui, ce soir.

DE CLERMONT. — Où cela ?

YVONNE. — Très loin.

DE CLERMONT. — C'est un joli pays. Et pour longtemps ?

SCÈNE III

Les Mêmes, THERESE

THÉRÈSE. — Bonjour !

YVONNE. — Bonjour !

THÉRÈSE. — Bonjour, vous.

DE CLERMONT. — Bonjour.

THÉRÈSE. — Toutes tes commissions sont faites.

YVONNE. — Merci, ma chérie.

DE CLERMONT. — Oh! mais, il me semble que vous avez engraissé!

THÉRÈSE, *vexée*. — Il vous semble? Où voyez-vous cela?

DE CLERMONT. — Je ne puis vous expliquer exactement où je vois cela... parce que ça ne serait pas convenable... mais enfin...

THÉRÈSE. — Mais enfin... Vous ne manquez jamais l'occasion d'être désagréable.

DE CLERMONT. — Allons, ma chère Thérèse, ne vous fâchez pas... Si j'avais pu prévoir... Je vous jure que je vous aurais dit que vous aviez maigri.

THÉRÈSE. — Est-il bête, hein! Parfaitement... J'ai maigri... Cela vous étonne?

DE CLERMONT. — Rien ne m'étonne de votre part.. Je vous crois capable de tout... même de maigrir! Sur ce, je me sauve!... *(Long silence.)* Non, non, je vous assure que je ne peux pas rester plus longtemps!!... *(Nouveau silence.)* J'ai beaucoup à faire!. . Ne me retenez pas... vous me désobligeriez!... Eh bien, c'est très gentil de votre part... au moins... vous n'insistez pas... Au revoir Yvonne... et bon voyage.

YVONNE. — Merci.

DE CLERMONT. — Au revoir Duclou.

THÉRÈSE. — Duclou? Qu'est ce que c'est que cette nouvelle plaisanterie?

DE CLERMONT. — Ce n'est pas une plaisanterie... C'est connu. Duclou était l'homme le plus maigre de Paris!... C'est même depuis ce temps-là qu'on dit : maigre comme un...

THÉRÈSE. — Oui... Eh bien! en voilà assez... Au revoir.

DE CLERMONT. — Au revoir, méchante!

Il sort.

SCÈNE IV

YVONNE, THERESE

THÉRÈSE. — J'ai engraissé!... l'imbécile!... Je suis obligée de faire rétrécir toutes mes robes!... Alors ce départ, cela tient toujours? Tu es bien décidée?

YVONNE. — Très décidée.

THÉRÈSE. — Et Didier a accepté?

YVONNE. — Il a accepté.

THÉRÈSE, *ironique*. — Cela prouve en sa faveur.

YVONNE. — Cela prouve que c'est un homme.

THÉRÈSE. — En somme, tout cela est de ma faute.

YVONNE. — Mais non.

THÉRÈSE. — Si je ne t'avais rien dit...



THÉRÈSE. — J'AI ENGRAISSÉ!... L'IMBÉCILE

YVONNE. — C'est que tu n'aurais pas été mon amie...

THÉRÈSE. — Alors, Paul, tu ne l'aimes plus?

YVONNE. — Si, je l'aime encore... Je n'ai pas honte à l'avouer.

THÉRÈSE. — Et Didier? Ton béguin?

YVONNE. — Oh! celui-là...

THÉRÈSE, *en souriant*. — Pourtant...

YVONNE. — Oui... mais si tu savais comme ça passe vite, cette chose-là!

THÉRÈSE. — Et ça va-t-il?

YVONNE. — Nous allons nous entendre définitivement tout à l'heure.

FANNY. — Madame, c'est M. Naudet.

YVONNE. — Oh! Naudet!... Je n'ai pas envie de le voir, Naudet.

FANNY. — M. Naudet m'a dit : Si madame vous dit qu'elle n'y est pas, je repasserai.

THÉRÈSE. — Il sait que tu pars?

YVONNE. — Non.

THÉRÈSE. — Alors, reçois-le! C'est encore le meilleur, celui-là.

YVONNE. — Faites entrer, M. Naudet... Attends, reste un peu pour lui dire bonjour.

THÉRÈSE. — Mais non, je vais t'attendre dans ta chambre... Donne-lui au moins la satisfaction de rester seule avec lui.

YVONNE, *en soupirant*. — Bon, je vais la lui donner.

Thérèse sort par la gauche.

SCÈNE V

YVONNE, NAUDET

NAUDET. — Bonjour, Yvonne... Je ne vous dérange pas?

YVONNE, *s'efforçant d'être aimable*. — Non, non... Asseyez-vous Naudet.

NAUDET. — Merci.

YVONNE. — Quoi de nouveau depuis hier. Où avez-vous dîné?

NAUDET. — J'ai dîné, avec Lafourcade, Duradis, et Vignon.

YVONNE. — Était-ce gai, au moins?

NAUDET. — Ma foi, non... Ils ont raconté des saletés durant trois heures!

YVONNE. — Ah! toujours!

NAUDET. — Oui, ils ne veulent pas changer.

YVONNE. — Et chez vous?

NAUDET. — On ne va pas mal, je vous remercie... On m'a encore fait quelques scènes...

YVONNE, *s'asseyant en face de lui*. — A cause de moi?

NAUDET. — J'ai ouvert en rentrant, par mégarde, mon portefeuille... et votre photographie est tombée...

YVONNE. — Aussi, pourquoi la garder sur vous? Ça n'est pas raisonnable...

NAUDET. — Si on ne faisait que ce qui est raisonnable, la vie ne serait plus possible! Et vous, Yvonne, je vous trouve mauvaise mine; on dirait que vous avez pleuré!

YVONNE, *se contenant*. — Moi, oh! non! oh! non.

NAUDET. — Pourquoi ne pas dire la vérité? Vous n'avez pas ces yeux-là d'ordinaire...

YVONNE, *étranglée*. — Eh bien! oui, j'ai pleuré, c'est vrai.

NAUDET. — Et vous mourez d'envie de recommencer?

YVONNE, *la tête dans les mains*. — J'ai un gros chagrin.

NAUDET. — Pleurez donc... Ça fait du bien... Je sais ce que c'est... cela m'est arrivé... et cela m'arrive encore quelquefois!... Mais comme je suis beaucoup plus vieux que vous, ce sont de vieilles larmes... elles coulent plus lentement...

YVONNE. — Mon pauvre Naudet.

NAUDET. — Ne me plaignez pas, allez! Quelques heures, quelques minutes passées auprès de vous me font tout oublier!

YVONNE. — Vous m'aimez donc tant que cela, vous?

NAUDET. — Oui, beaucoup.

YVONNE. — Et voilà bientôt huit ans que cela dure?

NAUDET. — Oui, huit ans en effet.

YVONNE. — Et cependant j'ai été bien méchante avec vous!

NAUDET. — Bah! le fond est bon.

YVONNE. — Oh! si, j'ai été méchante, injuste, insupportable; je le sais bien. Que voulez-vous, Naudet? c'est ma nature; alors je ne peux pas me refaire, n'est-ce pas?

NAUDET. — Ne vous refaites pas.

YVONNE. — Tenez, c'est ridicule, mais il me semble que je suis toujours plus gentille avec vous lorsque j'ai une peine, une tristesse.

NAUDET. — Oui, je l'ai remarqué aussi,... mais je ne m'en plains pas.

YVONNE. — Mes chagrins font vos joies.

NAUDET. — Ne dites pas cela. Vous... vous partez, Yvonne?

YVONNE. — Oui... pour quelques jours seulement.

NAUDET. — Ah!

YVONNE. — Cela ne vous ennuie pas trop, au moins?

NAUDET. — C'est la première fois que vous me demandez si ce que vous faites me contrarie, Yvonne?

YVONNE. — C'est vrai, mon bon ami!

NAUDET. — Oui, votre ami, votre vieil ami; voilà le mot juste.

YVONNE. — Et qui m'a toujours tout pardonné!



YVONNE. — MES CHAGRINS FONT VOS JOIES.

NAUDET. — Et qui vous a toujours tout pardonné!

YVONNE. — Voyons, ne soyez pas triste... Je vous aime aussi, moi, Naudet... et la preuve, c'est que je vais vous demander tout de suite de me faire deux ou trois petites courses.

NAUDET. — A quelle heure partez-[illegible]?

YVONNE. — A sept heures, à huit heures, à neuf heures; je ne sais pas encore.

NAUDET. — Alors, parlez, Yvonne!

YVONNE. — Voilà... Je voudrais que vous m'apportiez des menthes glaciales et que vous me faisiez envoyer une voiture de cercle à sept heures.

NAUDET. — Bien. Je viendrai donc, si vous le permettez, vers six heures, vous faire mes adieux.

YVONNE. — Vos adieux! le vilain mot! Mais je ne pars pas pour l'éternité!

NAUDET. — Alors, je me sauve.

YVONNE. — C'est cela, [illegible] vite.

NAUDET. — Au revoir...

YVONNE. — Allons, embrassez-[illegible]. (*Il l'embrasse sur le front.*) Et à tout à l'heure.

1. [illegible] la porte, puis revient, [illegible] de la pièce, [illegible] son petit secrétaire, et [illegible] lettres qu'elle jette au panier.

SCÈNE VI

YVONNE, seule.

En avant, marche! Ce doit être quelque chose de propre pour avoir une pa[illegible] (*Elle ouvre une lettre et lit :*) « Ma chère Yvonne... Ci-joint le chèque que vous m'avez demandé. Mon plaisir, c'est de vous faire plaisir, car vous savez combien je vous aime et combien je vous suis dévoué. — [illegible] » (*[illegible] lettre.*) « Chère [illegible], vos robes sont prêtes. (*Elle déchire [illegible] au panier et en prend [illegible]*) « Yvonne... La [illegible] est [illegible], [illegible] la voir quand même... trop heureux de dîner et de pas[illegible] avec vous. — Tendrement, [illegible] » (*[illegible]*) « Cher Naudet. (*Elle [illegible] et prend un paquet de lettres attachées par une faveur.*) Ah! ses lettres! ses lettres! Dire que je [illegible] donné la peine de les classer, [illegible] dates! Fallait-il que j'aie du temps à perdre! De mon Paul! (*Lisant.*) « Ma chérie!... Je t'adore!... Ma femme!... Mon amour!... Ma chère petite Yvonne!. Ma chère amie. (*Parlé.*) Ah! il était fâché ce jour-là, je me rappelle! Qu'est-ce que je lui avais donc fait, voyons! (*Elle réfléchit et en souriant.*) Ah! oui... oui... pauvre chéri, va! (*[illegible]*) Ah! je ne sais plus ce que je dis! Tes lettres! Voilà ce que j'en fais de tes lettres! (*Elle va pour les déchirer, [illegible] s'arrête.*) Oh! puis je les déchirerai là-bas, comme cela je serai bien sûre de ne pas en retrouver ici. (*Elle se [illegible] et va les déposer dans la malle. — Un temps.*) C'est fini maintenant, je ne le verrai plus.

SCÈNE VII

YVONNE, FANNY

FANNY. — Madame emporte-t-elle une fourrure?

YVONNE, *énervée.* — Mais je [illegible], Fanny... puisque je ne sais pas encore où je vais.

FANNY. — Ah! bien, madame.

YVONNE. — Je vous bouscule, ma [illegible] Fanny.

FANNY. — Oh! ça ne fait rien, madame.

YVONNE, *des larmes dans la voix.* — Croyez-vous, Fanny? l'auriez-vous cru de M. Renaud?

FANNY. — Quoi donc, madame?

YVONNE. — Avez-vous mis mes cache-corset?

FANNY. — Oui, madame.

YVONNE. — Et mes petites mules aussi?

FANNY. — Oui, madame.

YVONNE. — Il m'a déjà trompée!

FANNY. — C'est-y Dieu possible!

YVONNE. — Ah! pendant que j'y pense, n'oubliez pas mes cravates de foulard.

FANNY. — Non, madame.

YVONNE, *à Fanny.* — Quelle heure est-il donc?

FANNY. — Cinq heures et quart.

YVONNE. — Déjà.

FANNY. — M. Didier est là, madame.

YVONNE. — Fais le entrer.

Didier entre. Fanny sort.

SCÈNE VIII

DIDIER, YVONNE

DIDIER. — Bonjour Yvonne. Je ne suis pas en retard?

[illegible]

YVONNE, *très* [illegible]. — Non... non. Qu'apportez-vous là?

DIDIER. — Quelques volumes... si vous aimez lire en [illegible].

YVONNE. — Oui, c'est une bonne idée.

DIDIER. — Et [illegible], je crois que je les ai assez bien [illegible].

YVONNE, *indifférente*. — Ah!

DIDIER. — [illegible] en tout cas. (*Il défait le paquet et lit les titres.*) *Vive l'amour!... Une folle maîtresse!... Tes* [illegible]*!... Ma Passion!* [illegible] *!* [illegible].

YVONNE. — Il y en a encore beaucoup comme ça.

DIDIER. — Non, le reste, c'est les *Trois Mousquetaires*.

YVONNE. — Alors, vous pouvez rendre ceux-là, mon ami; je garderai les *Trois Mousquetaires*.

DIDIER, [illegible]. — [illegible] quatrième vous en laisse le temps.

YVONNE. — Très [illegible]

DIDIER. — Seriez-vous de méchante humeur aujourd'hui?

YVONNE. — Du tout... Mais, les jours de départ, on est toujours un peu énervée. Vos bagages sont prêts?

DIDIER. — Oui... oui... tout est terminé... je n'ai plus qu'à prendre nos billets.

YVONNE. — Tenez, voudriez-vous me passer l'indicateur? Merci. (*Elle s'assied et tout en tournant les pages.*) Vous n'avez dit à personne que vous partiez avec moi, n'est-ce pas?

DIDIER. — Non, non; je ne me le suis dit qu'à moi-même, et encore je n'ai pas voulu le croire.

YVONNE. — C'est très bien ainsi. Voyons un peu... Vous pouvez venir vous asseoir à côté de moi. (*Il s'assied.*) C'est cela, prenez-moi par la taille si cela vous fait plaisir! Ouest... Ouest... Nord...

DIDIER. — Enfin!... enfin!... je vais donc pouvoir t'avoir à moi seul... bien à moi pendant quelques jours!...

YVONNE. — Dieu que c'est bête, ces indicateurs... on ne trouve jamais ce qu'on veut... C'est vrai que je ne sais pas ce que je cherche.

DIDIER. — Cependant, je serais curieux de savoir...

YVONNE. — Ah! P.-L.-M!... Beaulieu... Beaulieu... voilà!... Cela vous va-t-il Beaulieu?

DIDIER. — Mais oui... tout me va.

YVONNE. — Il y a un train à huit heures.

DIDIER, [illegible] *pr*[illegible]. — Ma chère Yvonne!...

YVONNE. — Aurons-nous des sleeping?...

DIDIER. — Ma chère Yvonne...

YVONNE. — Oh! oui, à cette époque-ci il n'y a pas encore grand monde.

DIDIER. — Et pourtant... je ne sais [illegible]...

YVONNE, [illegible]. — Alors [illegible] voudrais que vous vous occupiez tout [illegible] suite de tout cela; puis, comme je ne veux pas qu'on sache où je vais... que vous fassiez prendre mes bagages par votre domestique. D'ici une demi-heure. Nous nous retrouverons à la gare à sept heures et demie. C'est compris?

DIDIER. — C'est compris. (*À Thérèse qui entre.*) Tiens, comment allez-vous?

SCÈNE IX

LES MÊMES, THÉRÈSE

THÉRÈSE. — Et vous-même.

DIDIER. — Merci, très bien.

[illegible] On frappe.

YVONNE. — Entrez.

FANNY, *en apportant une lettre sur un plateau*. — Il y a une réponse, madame.

YVONNE *fait* [illegible] *l'enveloppe*. — Dites oui... Dites oui... C'est entendu.

DIDIER. — Vous n'avez besoin de rien?

YVONNE, *subitement* [illegible] *riante*. — Non, je vous remercie, mon

petit Didier vous êtes bien gentil ! Alors, à tout à l'heure, hein ?

DIDIER. — C'est cela, et ne manquons pas le train surtout.

YVONNE. — Soyez tranquille.

DIDIER, *à Thérèse*. — Au revoir.

THÉRÈSE. — Et à bientôt. Vous êtes content ?

DIDIER. — Très content.

Didier sort.

SCÈNE X

THÉRÈSE, YVONNE

THÉRÈSE. — Cette lettre est de Paul, hein ?

YVONNE. — Oui... A quoi as-tu vu cela ?

THÉRÈSE. — Mon Dieu, je n'ai eu qu'à regarder tes yeux. Eh bien !

YVONNE, *tout en regardant la lettre*. — Eh bien ! il me dit que je lui ai fait beaucoup de chagrin, que malgré tout il n'a pas cherché à m'être infidèle, qu'il ne peut rester plus longtemps éloigné de moi, qu'il n'en dort plus, qu'il m'adore et qu'il ne demande qu'à pardonner... D'ailleurs, tu peux la lire... La voici.

THÉRÈSE, *lisant*. — « Ma chère Yvonne, j'ai quelque chose de très important à te communiquer. Peux-tu me recevoir à six heures ? — PAUL. » (*Parlé.*) Où est-ce écrit tout ce que tu me racontes ?

YVONNE. — Là.

THÉRÈSE. — Comment, là ?

YVONNE. — Eh bien, oui... entre les lignes.

THÉRÈSE. — Ah ! entre les lignes !



THÉRÈSE. — Tu as de bons yeux.

YVONNE, *radieuse*. — Oui... A quoi as-tu vu cela ?

THÉRÈSE. — Mon Dieu, je n'ai eu

YVONNE. — Naturellement, entre les lignes. C'est clair comme le jour, ça saute aux yeux.

THÉRÈSE. — Tu as de bons yeux.

YVONNE. — Mais elle est pleine de douleur, cette lettre.

THÉRÈSE. — Oui... oui...

YVONNE. — Tu as beau faire : « Oui, oui », tu n'y entends rien. Pleine de douleur, je te le répète ! Il l'a recommencée vingt fois avant de me l'envoyer, et ce n'est qu'après avoir trouvé une phrase bien banale qu'il s'est décidé. Il a voulu déguiser sa pensée... Il l'a mise toute nue, au contraire.

THÉRÈSE. — C'est pour cela qu'elle est froide.

YVONNE. — Froide? Mais tu n'es pas une amoureuse, toi ; comment veux-tu juger !

THÉRÈSE. — Je suis une sotte.

YVONNE. — Non... Mais vois-tu, ma chérie, il y a deux façons de lire des lettres d'amour. La première consiste à donner aux mots la valeur qu'ils ont.. et la seconde...

THÉRÈSE. — Et la seconde consiste à se figurer des choses qui ne sont pas... Le médecin de mon quartier appelle cela la folie ! Mais je ne veux pas te taquiner... Alors, tu es contente de le revoir?

YVONNE. — Oui, très contente. Tu connais mon amour-propre? Je l'ai trompé... Je n'aurais pas fait un pas pour le revoir !... Et cependant, il me manquait plus que je ne saurais le dire, ce cher grand gosse !

THÉRÈSE. — Je crois que tu es encore plus gosse que lui !... Dis-moi, veux-tu que je reste ici pendant votre entretien?

YVONNE. — Oh ! non. Il me semble qu'il vaut mieux...

THÉRÈSE. — Que je m'en aille. Je te demande cela parce que, pour Naudet, tout à l'heure...

YVONNE. — T'es bête... C'est pas la même chose.

THÉRÈSE. — Alors, au revoir.

YVONNE. — T'es pas fâchée?

THÉRÈSE. — Mais non. Tu dînes avec moi, ce soir?

YVONNE. — Si tu veux, à huit heures.

THÉRÈSE. — Je suis ridicule ! Je t'invite ayant oublié complètement que tu partais.

YVONNE. — Tiens ! mais c'est vrai.

THÉRÈSE. — Envoie-moi une dépêche dès ton arrivée.

YVONNE. — Sûr.

THÉRÈSE, *en riant.* — Quel type tu fais !

YVONNE. — Je suis un sale type?

THÉRÈSE, *de même.* — Mais non... et téléphone-moi, si tu as le temps, ce qui s'est passé. Au revoir.

Thérèse sort.

SCENE XI

YVONNE, FANNY, puis PAUL RENAUD

Yvonne sonne. Fanny entre

FANNY. — Madame?...

YVONNE, *devant la glace, tout en se mettant de la poudre sur les joues et du rouge sur les lèvres.* — Je vous ai sonné?

FANNY. — Oui, madame.

YVONNE. — Je ne me rappelle déjà plus ce que je voulais vous dire. (*Un temps.*) Je n'ai pas la mine trop fatiguée?

FANNY. — Non, madame.

YVONNE. — Pas trop rouges les yeux?

FANNY. — Oh ! non.

YVONNE. — Quelle heure?

FANNY. — Six heures moins cinq.

YVONNE. — M. Renaud m'a écrit... il va venir.

FANNY, *ravie.* — Ah !

YVONNE. — Il me supplie de le recevoir... alors vous le ferez entrer dès qu'il arrivera. (*Coup de timbre.*) C'est lui.

Fanny sort.

PAUL, *très pâle, très ému.* — Bonjour, Yvonne.

YVONNE. — Bonjour, Paul.

PAUL, *de même.* — Je viens te faire mes adieux... car je pars...

YVONNE. — Ah ! tu pars.

PAUL. — Oui.

YVONNE. — Et où pars-tu?

PAUL. — Je ne sais pas encore...

YVONNE. — Ah !

PAUL. — Oui.

Un long silence.

YVONNE. — Tu avais, je crois, quelque chose de très important à me dire?

PAUL. — Moi?

YVONNE. — C'est du moins ce que tu m'as écrit.

PAUL. — Ah ! oui, oui... ! Tu es peut-être pressée !... je te dérange !...

YVONNE. — Non, pas pour l'instant.

Un silence.

PAUL. — D'ailleurs, il fait un temps!

YVONNE. — Ah! il fait un temps?...

PAUL. — Il pleut très fort.

YVONNE. — Et... tu travailles en ce moment?

PAUL. — Un peu... je termine une grande toile.

YVONNE. — Une grande toile...

PAUL. — Oui, une grande toile.

YVONNE. — En es-tu content, au moins?

PAUL. — Elle a l'air de venir bien.. Je peux te la faire voir tout de suite, d'ailleurs.

YVONNE. — T[illegible] toi!

PAUL, *en souriant.* — Oh! non!... Mais avant de la commencer j'avais fait une petite esquisse sur mon calepin... Tiens... tu vois...

YVONNE. — Ah! oui, c'est gentil...! C'est une fontaine, ça?

PAUL. — Non... c'est une femme, une femme qui se baisse.

YVONNE. — Qu'est-ce qu'elle fait?

PAUL. — Elle ramasse des légumes. Tous ces petits points qui ressemblent à de petites étoiles... c'est des légumes. Tu vas peut-être me demander aussi ce que représente cette partie blanche...

YVONNE. — Qu'est-ce que c'est que ta partie blanche?

PAUL. — C'est le ciel... un ciel [illegible]!.. Quant à ce carré que tu aperçois dans le coin... c'est une charrue...! Naturellement, il faut une grande habitude pour saisir du premier coup...

YVONNE. — Je pense bien. Alors, c'est ton esquisse?

PAUL. — Oui.

YVONNE. — C'est amusant.

PAUL. — Amusant, non... mais enfin on peut déjà se rendre compte... n'est-ce pas? Voilà.

[illegible] son calepin et le remet dans sa poche. Puis après un long silence.

PAUL. — Et toi?

YVONNE. — Quoi, moi?

PAUL. — Tu n'as rien à me raconter?

YVONNE. — Non...

PAUL. — Il y a cependant plus de trois semaines que je ne t'ai pas vue.

YVONNE. — Déjà!

PAUL. — Et tu ne m'aurais pas écrit un mot!

YVONNE. — Je n'avais rien à te dire, mon pauvre ami!

PAUL. — Je m'en doute... Et puis, ton temps était pris!

YVONNE. — Ce n'est pas que mon temps était pris!

PAUL, *d'une voix étranglée.* — Enfin.... Tu m'as trompé, n'est-ce pas?

YVONNE. — Trompé? Où prends-tu que je t'ai trompé?...

PAUL. — Je ne suis pourtant pas un imbécile, voyons... et si je ne suis pas revenu, tu penses bien que j'avais mes raisons. Tu m'as fait mal, tu m'as fait très mal; je te le dis simplement. Et quand je me suis souvenu des beaux rêves que nous formions, je me suis dit que j'avais eu bien tort de bâtir si vite notre petite maison... elle n'était guère solide!

YVONNE, *en souriant.* — Quel grand bêta tu fais!

PAUL. — Oh! je sais bien, c'est risible! Je t'aime, n'est-ce pas?... — Alors, c'est à crever de rire! je suis venu aujourd'hui, — mais je ne serais venu que dans un an que tu m'aurais dit bonjour.., comme tu m'as dit bonjour tout à l'heure posément, tranquillement! Enfin, quels furent mes torts? Que t'avais-je fait? pourquoi tous ces mensonges? Il fallait être franche! Je ne t'aime plus, restons-en là!... Et cela a commencé ici, sous mes yeux! Et quel jour? le jour de mon retour! Ah! le joli retour! Vous étiez assis côte à côte et vous vous teniez par la main!

YVONNE. — Par la main! nous nous tenions par la main!

PAUL. — Mais ne mens donc pas! Enfin, je te vois encore... tu en étais arrivée à oublier que nous étions là! Ah! tu ne te défendais guère! Il te serrait de si près, mais de si près... sa tête était si près de la tienne... qu'un simple mouvement... Et moi, j'étais là, te regardais et ne pouvais rien dire! Et c'était un double plaisir pour toi, une jouissance de plus de me sentir si proche!... L'amour d'un côté et le danger de l'autre!... Ah! la charmante soirée! Et malgré cela j'eus la faiblesse de revenir le soir même et quand tu me retrouvas dans ta chambre, tu me sautas au cou pour m'empêcher de parler! Et tu me berças de douces paroles, me traitant de jeune fou, de jaloux, d'insensé. Oh! tu me juras tout ce que je voulus. Et tes serments me paru-

tant si sincères, que je te demandai presque pardon d'avoir pu douter de toi un seul instant! Menteuse, menteuse! Et le lendemain, c'était M. Didier que tu naturel et, lorsque après un mois de séparation je te dis : « Tu m'as trompé... » tu me réponds sans sourciller : « Où prends-tu que je t'ai trompé? »



PAUL — Tiens... tu vois...

recevais ici! M. Didier, le soi-disant ami de Thérèse! Je ne revins plus, ne te donnai plus signe de vie; cela te parut tout Non, franchement, c'est admirable.

YVONNE. — En effet... assez... Il n'y a plus rien à faire ici... Tu ne m'as plus

donne signe de vie, mon cher Paul ; il fallait continuer.

PAUL. — Mais alors tu ne m'aimais pas, tu ne m'aimes plus!

YVONNE. — Je ne sais si je ne t'aimais pas... ce que je sais, c'est que tu es lâche en amour... oui, lâche! Tu me fais l'effet d'un soldat qui déserterait une place parce qu'elle est attaquée! La lutte te fait peur! tu ne défends pas ton bien... tu fuis! Et les jours se passent et les semaines s'écoulent! Enfin, las de faire le mort, tu te relèves, tu parles et tu questionnes. Eh bien! oui, c'est vrai. M. Didier est venu ici et, certes, je ne l'aurais pas reçu une seconde fois si tu l'avais voulu... (*Appuyant.*) si tu l'avais voulu!... Mais non, tu es parti, tu es resté éloigné de moi, attendant que je t'écrive, sans doute, que je te crie au secours et que je te dise : « Mais viens donc... dépêche-toi... demain il sera peut-être trop tard... » Ah! la drôle de façon d'aimer!... Oui, tu as raison, franchement, c'est admirable!

PAUL. — Mais enfin, Yvonne, mets-toi à ma place!

YVONNE. — Si j'avais été à ta place? Ah! je te jure bien que je m'y serais prise autrement! Me connaissant comme tu me connais, c'était surtout ces jours-là qu'il fallait me saisir dans tes bras! C'était surtout ces jours-là qu'il fallait m'attirer à toi, me prendre tout entière! Si j'avais été à ta place? Mais il fallait m'envelopper de caresses et de baisers, il fallait chercher les mots les plus tendres, les mots qui vous grisent au point de vous faire tout oublier... Mais il fallait inventer! Eh! non, tu es resté silencieux dans ton coin comme une brute, te disant que l'indifférence était le plus sûr moyen de tout arranger! Eh bien! te voilà bien avancé maintenant! Si j'avais été à ta place? Grand Dieu!

PAUL. — Tu aurais agi comme j'ai agi, mais tu ne serais pas revenue!

YVONNE. — Mais si, je serais revenue!

PAUL. — Enfin, si tu avais eu cela d'amour pour moi, aurais-tu fait ce que tu as fait?

YVONNE. — Mais oui! et c'est cela que je ne pourrai jamais arriver à te faire comprendre!

PAUL, *éclatant.* — Ah! la jolie phrase! Tiens, tu mérites d'être adorée rien que pour tes mensonges! Oui, tu as dit juste, j'étais le plus beau modèle de brute qu'une femme puisse rêver! Ne pas te comprendre? Mais si, je te comprends! Je comprends tout en une seconde! Mon cerveau malade redevient subitement sain! Je vois... je vois les choses nettement!... J'ai eu un long cauchemar... il touche à sa fin. J'étais l'amant! ah! la douce plaisanterie! j'étais l'amant, l'amant banal, l'amant qui croit, l'amant sincère, l'amant confiant..: j'étais l'amant!... et l'amant de qui? d'une simple fi...

YVONNE, *en lui mettant la main sur la bouche.* — Ah! tais-toi! je te défends de dire cela... Je te défends de parler!... Ne prononce pas un mot qui nous séparerait à jamais! car je t'aime, mon Paul, je te jure que je t'aime... Non, ne m'interromps pas, laisse-moi t'expliquer...

PAUL, *froidement.* — Oh! tu peux t'expliquer!

YVONNE. — Ah! tu es gentil!... Voyons, qu'est-ce que je te disais? Car tu me bouscules un peu, n'est-ce pas, mon chéri!... Eh bien! oui, je t'ai trompé... mais non, reste donc là, près de moi... tu n'as pas besoin de te sauver!... Je veux te dire... je veux que tu m'écoutes... et après... après... tu seras libre!... C'est que c'est si difficile à exprimer, mon amour! et je voudrais tant, mais tant que tu devines!... oui, que tu devines!.. Si tu as souffert, songe aux souffrances que j'endure en ce moment! Ne souris pas... donne-moi tes deux mains... si, donne-moi tes deux mains... et regarde-moi bien dans les yeux! Je t'ai été infidèle... oui, là, c'est une affaire entendue... Je me suis conduite comme la dernière des dernières, mais enfin je ne t'ai pas... eh bien! non, c'est entendu... tout ce que tu voudras... je n'ose pas te le dire... tu me regardes d'une si drôle de façon... enfin, parle... viens un peu à mon aide! ça n'est pas raisonnable.

PAUL. — Ce qui n'est pas raisonnable, c'est d'avoir la patience de t'écouter.

YVONNE. — Voyons... mais si, mais si, mon chéri... Réfléchis un peu!... Tu te souviens... ton ami Debussière... c'est toi-même qui me l'as raconté... il adorait sa femme et cependant...

PAUL. — Et cependant il la trompait! Ah! voilà ce que j'attendais, l'excuse finale!

YVONNE. — Mais non... mais non... je ne cherche pas d'excuses... je veux simplement te prouver...



YVONNE. — MAIS VIENS DONC... VIENS DONC M'AIDER, VOYONS !

PAUL. — Mais tu n'as [illegible].

YVONNE. — Écoute-moi [illegible] écoute-moi donc!... Je t'aime, tu m'entends [illegible] je [illegible] au monde [illegible] t'aime et je [illegible] pas trompé.

PAUL. — Ah! ah!

YVONNE. — Mais ne [illegible] comprends donc toute ma pensée [illegible] t'ai pas trompé! tout mon cœur [illegible] J'ai fait une folie... eh bien! oui là, j'ai fait une folie. Et puis [illegible] je me suis laissé [illegible] mais [illegible] jamais [illegible] de t'aimer [illegible] Mais [illegible] à tes pieds [illegible] Ah! c'est bien cela [illegible] t'[illegible] chassé sans [illegible] la moindre explication que [illegible] à mes genoux suppliant [illegible] tout d'avance! Maintenant, au contraire, [illegible] Eh bien! [illegible] C'est fini! (*[illegible] Paul se [illegible]*) Oh! mon Paul!

PAUL. — Là, là, [illegible] C'est fini!... Tu l'as dit toi-même... C'est fini!

YVONNE. — Alors, [illegible] fort... tout contre... et parle... parle... je veux que tu me [illegible] que j'ai [illegible]

PAUL. — Oui, [illegible] le peux surtout...

YVONNE. — Mais tu sais [illegible] que je pourrai tout pour toi!

PAUL. — Nous partirons, [illegible] Paris pendant quelques [illegible] de changer d'air [illegible] bien [illegible] sur les bords.

YVONNE. — Oh! non, mon Paul, pas sur les bords...

PAUL. — Pourquoi, c'est [illegible] la Méditerranée.

YVONNE. — Ah! de la Méditerranée, oui, je croyais que tu allais [illegible] la Seine!... [illegible] à la Seine! [illegible]

PAUL. — [illegible] peur!

YVONNE. — [illegible] (*Paul se lève et [illegible]*) Oh! ces yeux, c'est honteux!

PAUL. — [illegible] très bien.

YVONNE. — Oh! très bien... très bien... [illegible] (*[illegible]*) Tiens... non, reste près de moi, je ne veux pas que tu te lèves!... Alors, dis-moi : Tu as travaillé?

PAUL. — Non.

YVONNE. — Comment non? Et cette esquisse?

PAUL. — Je l'avais griffonnée dans l'escalier pour te faire croire...

YVONNE. — Pour me faire croire, vilaine bête, que cette séparation n'avait troublé en rien ta vie ordinaire?

PAUL. — Mon Dieu, oui!

YVONNE. — Alors, cette charrue?

PAUL. — N'était pas une charrue!

YVONNE. — Et ce ciel chaud?

PAUL. — N'était pas un ciel chaud.

YVONNE. — Eh bien, je t'adore!

PAUL. — Et moi aussi.

Ils s'embrassent.

YVONNE, *subitement sérieuse*. — Et maintenant, dis-moi... En avant, marche!

PAUL. — Comment, tu savais que je [illegible] du général Enjoué?... C'est vrai, c'est sa devise... Du reste, j'ai [illegible] dans ma poche... tiens...

YVONNE. — Mon pauvre chéri!

PAUL. — Pourquoi?

YVONNE. — Pour rien.

PAUL. — Et puis je te demander à [illegible] tous ces bagages?... Te [illegible]

YVONNE. — [illegible]! (*Elle s'élance en courant vers la malle et en lançant du [illegible]*) Mais viens donc... viens donc m'aider, voyons!...

[illegible] le linge, les dentelles [illegible] aux quatre coins de la [illegible] domestique entre.

FANNY. — Madame, on vient pour la malle...

YVONNE, *éclatant de rire*. — Il n'y a plus de bagages!

FANNY. — Bien, madame!

YVONNE. — Mon Paul!

PAUL. — Mon Yvonne!... C'est [illegible], nous pourrions rater le train.

FANNY, *[illegible]*. — Madame...

YVONNE. — Qu'est-ce qu'il y a encore, Fanny?

FANNY. — Madame... c'est M. Naudet...

YVONNE. — M. Naudet!... (*Elle [illegible] l'avoir embrassé.*) Voyons, Fanny, vous voyez bien que je n'y suis pas!...

Ils s'embrassent de nouveau.

À mon cher ami,
Georges de PORTO-RICHE
en toute affection.
P. V.

L'AGE D'AIMER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Gymnase,
le 1er avril 1905.

PERSONNAGES

	MM.
BELLENCONTRE, 35 ans.	Félix Huguenet.
LONGECOURT, [illegible]	Dumény.
TAVERNAY, 55 ans	André Calmettes.
MAURICE GERARD, 29 ans	Pierre Magnier.
[illegible]	Jean Dax.
LE PERE FRANÇOIS, jardinier	Paul-Edmond.
JEAN, domestique	Chauveau.
	Mmes
GENEVIEVE CLARENS, [illegible]	Réjane.
ISABELLE LESCAR, [illegible]	Gabrielle Dorziat
ANDRÉE BOUQUET, [illegible]	Lantelme.
MADEMOISELLE JEANNE, 8 ans	Renée Felyne.
COLETTE DAVRON, 25 ans	Liceney.
HELENE BRIEY, 30 ans	Chartenay.
ANNETTE, 60 ans	Claudia.



CHEZ GENEVIÈVE CLARENS

Le jardin d'hiver. Une partie de la [illegible] Porte [illegible] en biais conduisant au jardin [illegible] de [illegible] que [illegible] de jardin. Face au public, [illegible] du [illegible] petit boudoir-fumoir. [illegible] Beaucoup [illegible] XVIIIe [illegible] Un piano. Il est [illegible] heures et demie du matin [illegible] Tout est éclairé, les hommes [illegible] habit [illegible] femmes décolletées.

Au lever du rideau, [illegible] est [illegible] dans [illegible] Longecourt est au piano et joue. Maurice Gérard rentre.

SCÈNE PREMIÈRE

—

LONGECOURT, MAURICE

LONGECOURT. — Ah! On vous a chassé aussi?

MAURICE. — Vous voyez.

LONGECOURT. — Un cigare?

MAURICE. — Merci.

LONGECOURT. — Je me demande ce qu'elle peut bien leur montrer... à trois heures et demie du matin, surtout.

MAURICE. — Je ne m'en doute guère. En fait d'hommes, seul Tavernay a eu le droit de rester, c'est tout ce que je sais.

LONGECOURT. — Tavernay est le plus vieil ami de la maison, il a cinquante-cinq ans, il est amoureux fou de Colette, Geneviève ne se gêne pas devant lui. Je parierais gros qu'il s'agit encore de chemisettes, de dentelles ou d'autres fanfreluches dans le même ordre d'idée.

MAURICE. — Cela se pourrait bien.

LONGECOURT. — Ah! celui qui me fera voir une femme ne ressemblant pas à une autre femme!

MAURICE. — Cependant madame Clarens...

LONGECOURT. — Geneviève? Elle vous plaît, alors, pour vous, elle est toute différente.

MAURICE. — Je n'ai jamais dit qu'elle me plaisait.

LONGECOURT. — Vous n'avez pas besoin de le dire. Cela se voit.

MAURICE. — A quoi, mon Dieu?

LONGECOURT. — A quoi, est délicieux ! Mais à tout, mon ami. A vos yeux, à votre façon de lui parler, est-ce que je sais, moi ! A dîner, à souper, vous étiez triste comme un bonnet de nuit. Mais si. Or, lorsqu'on est triste... Vous n'avez pas de créanciers qui vous poursuivent ? Non.

MAURICE, *en riant*. — Non.

LONGECOURT. — Alors, c'est que vous êtes amoureux; il n'y a pas de milieu.

MAURICE. — Quelle plaisanterie !

LONGECOURT. — Mais, mon cher Gérard, soyez persuadé que cela se distingue à l'œil nu ! D'ailleurs, entre nous, vous n'avez pas l'air de lui déplaire non plus.

MAURICE, *[illegible] et l'air ravi*. — Croyez-vous ?

LONGECOURT. — Et vous osez me soutenir que vous n'êtes pas pincé !

MAURICE. — Eh bien, oui, c'est vrai.

LONGECOURT. — Allons donc !

MAURICE. — J'ai tort ?

LONGECOURT. — Pourquoi donc ? Moi, les femmes ne m'amusent plus ou plutôt elles m'amusent moins ! Ce n'est pas une raison suffisante pour que j'essaye d'en dégoûter les autres. Et puis, j'ai une nature indépendante... C'est d'ailleurs pour cela que je songe fortement à me marier.

MAURICE. — Vraiment ?

LONGECOURT. — Oui, j'en ai assez. Alors, au lieu d'avoir une maîtresse, j'en ai trois, huit, quinze, vingt-deux !... Ce qui fait que je ne me rappelle, la plupart du temps, que le quartier qu'elles habitent. Si j'en aperçois une, si par hasard elle m'a laissé un bon souvenir, je me dis : « Tiens, voilà la petite Saint-Honoré ou la grande Malakoff... Ça m'apprend à connaître les rues et à oublier les femmes.

MAURICE. — Vous avez un heureux caractère.

LONGECOURT. — Non... Mais de cette façon je n'ai pas le temps de les faire pleurer, elles n'ont pas le temps de me faire souffrir... et je m'en suis toujours bien trouvé... Quel âge avez-vous ?

MAURICE. — J'aurai trente ans bientôt.

LONGECOURT. — Oui, mais moi j'en ai trente-cinq et en cinq ans !... Enfin, vous êtes très épris de Geneviève, voilà ce qu'il y a de plus clair.

MAURICE. — Elle me plaît infiniment.

LONGECOURT. — Je comprends cela. Elle est jolie, intelligente, et, ce qui ne gâte rien, elle est la bonté personnifiée.

MAURICE. — Vous la connaissez depuis longtemps ?

LONGECOURT. — Depuis quatre ou cinq ans environ.

MAURICE. — Est-ce qu'elle n'a pas vécu longtemps avec un nommé de Chareuil ?

LONGECOURT. — De Chazeuil, vous voulez dire ?

MAURICE. — C'est cela.

LONGECOURT. — Ce fut même lui qui l'eut sage. Elle devait alors avoir vingt ans, lui devait en avoir le double à peu près.

MAURICE. — Est-ce qu'elle n'était pas encore dans sa famille ?

LONGECOURT. — Si.

MAURICE. — De braves gens, paraît-il.

LONGECOURT. — De bonnes fripouilles, au contraire ; sans cela, je vous jure bien que Geneviève n'aurait pas mal tourné. Son père, sous prétexte qu'il était représentant en vins, se saoûlait du matin au soir en buvant ses échantillons, et sa mère l'imitait pour ne pas, disait-elle, assister à un spectacle aussi révoltant. Ecœurée, Geneviève se sauva un beau matin. Elle eut la chance de rencontrer de Chazeuil. Il l'adora. Elle lui resta fidèle, non parce qu'elle l'aimait, mais parce qu'au fond c'était une honnête fille. Et s'il n'était pas mort si vite, — il vécut dix ans avec elle...

MAURICE. — Dix ans !

LONGECOURT. — Il l'aurait certainement épousée. Il lui laissa heureusement une assez jolie fortune, de quoi vivre sans soucis, et pendant quatre ans on n'eut pas ça à dire sur son compte.

MAURICE. — Et après ?

LONGECOURT. — Et après ?

MAURICE. — Oui. Elle connut un certain Georges Mirois, m'a-t-on dit.

LONGECOURT. — Eh ! mais, vous m'avez l'air assez bien informé.

MAURICE. — Non, c'est Tavernay qui m'a dit...

LONGECOURT. — En effet, elle resta près de cinq années avec lui. Ce fut son second amant, le dernier d'ailleurs. Comme vous le voyez, sa vie n'a pas été très mouvementée. Par exemple, elle l'aima de toutes ses forces, celui-là, Malheureusement, elle était tombée sur un coureur très entraîné qui lui en fit voir de toutes les nuances !

MAURICE. — Ah !

LONGECOURT. — Ah! mon pauvre ami, elle a eu sa part de chagrin, je vous le jure. Aussi, maintenant, je crois que c'est bien fini. Du moins elle l'a toujours laissé entendre.

MAURICE. — Vous êtes décourageant.

LONGECOURT. — Je vous dis ce que je pense. Bah! vous vous retournerez du côté d'Isabelle Lescar. Elle vous regarde avec des yeux attendrissants et ne demande qu'à mal faire.

MAURICE. — Merci.

LONGECOURT. — Elle a la dent mauvaise, je vous préviens.

MAURICE. — Je ne me laisserai pas mordre.

On entend un ronflement.

LONGECOURT. — C'est Bellencontre!

MAURICE. — Il dort bien.

LONGECOURT. — Ah! il ne se fait pas de bile, celui-là.

MAURICE. — Ce n'est pas comme Tavernay.

LONGECOURT. — Croyez-vous, à cinquante-cinq ans! Amoureux!

MAURICE. — Jolie, d'ailleurs, cette petite Colette.

LONGECOURT. — Très jolie, très gentille et très fidèle. La vie est bizarre!

SCÈNE II

Les Mêmes, ANDREE BOUQUET HELENE

LONGECOURT. — Mais que font-elles donc?... Ah! enfin! Que faites-vous toutes là-bas?

HÉLÈNE. — C'est Geneviève qui nous montrait des dentelles anciennes.

LONGECOURT. — J'en étais sûr!... Et c'est cela qui vous a rendue si nerveuse, ma chère Hélène?

HÉLÈNE. — Mais non.

LONGECOURT. — Encore Armand, je parie.

HÉLÈNE. — Non, non, vous vous trompez, je vous jure.

LONGECOURT. — Soit.

Il sort.

HÉLÈNE. — Dites-moi, monsieur Gérard! Vous faites partie du même cercle qu'Armand, je crois?

MAURICE. — En effet.

HÉLÈNE. — L'avez-vous vu cet après-midi?

MAURICE. — A quatre heures, il est venu passer quelques instants.

HÉLÈNE. — Il ne vous a pas dit que, ne pouvant venir dîner, il viendrait aussitôt après?

MAURICE. — Il me semble... Oui... je crois me rappeler.

HÉLÈNE. — L'y voyez-vous souvent le soir?

MAURICE. — C'est que, le soir, j'y vais rarement.

Ils s'éloignent, vont s'asseoir dans le boudoir, puis au bout d'un instant sortent par la gauche tout en causant.

SCENE III

LONGECOURT, ANDREE, BELLENCONTRE

LONGECOURT, *entrant*. — Partout, j'assiste à presque toutes les réunions : Auteuil, Longchamp, Saint-Ouen...

ANDRÉE, *l'air bébête et parlant lentement et appuyant sur les mots*. — Je ne vous ai jamais vu.

LONGECOURT. — Vous aimez les chevaux?

ANDRÉE. — Oh! moi, ça m'est égal.

LONGECOURT. — En somme, vous allez aux courses pour vous distraire?

ANDRÉE. — Oh! non, cela ne m'amuse guère... Mais comme on met chaque fois mon nom dans les journaux...

LONGECOURT. — Ah! voilà.

ANDRÉE. — Alors, n'est-ce pas...

LONGECOURT. — Naturellement.

ANDRÉE. — Ainsi, dans le dernier numéro du *Mousquetaire*, il y avait cinq lignes sur moi.

LONGECOURT. — Sur vous seule?

ANDRÉE. — Sur moi seule.

LONGECOURT. — C'est admirable.

ANDRÉE. — Ça fait plaisir.

LONGECOURT. — Je crois bien.

ANDRÉE, *récitant* [illegible]

« ... Aperçu en une robe [illegible] de dentelles blanches, l'exquise petite fée!... *(Elle s'arrête, regarde Longecourt* [illegible]. C'est [illegible] *)* « L'exquise petite fée Andrée »

[illegible], aux cheveux couleur d'ébène, aux yeux couleur de rêve... »

LONGECOURT. — Ebène? mais vous êtes plutôt blonde!

ANDRÉE. — Oh! cela ne fait rien.

LONGECOURT. — Quant à « couleur de rêve », c'est une nuance nouvelle probablement?

ANDRÉE. — Mais non, c'est la couleur de mes yeux.

LONGECOURT. — Allons donc!

ANDRÉE. — Mais oui.

LONGECOURT. — Regardez-moi un peu. (*Il la regarde bien dans les yeux.*) En effet, le rédacteur du *Mousquetaire* ne s'est pas trompé. Il y a un ton de rêve, c'est certain. (*Un temps.*) Et, sur votre petite bouche, pas une ligne? non?

ANDRÉE, *naïvement.* — Il ne peut pas parler de tout, n'est-ce pas?

LONGECOURT, *en souriant.* — C'est évident.

ANDRÉE. — Pourquoi souriez-vous?

LONGECOURT. — Parce que je vous trouve tout à fait jolie.

ANDRÉE. — Vous souriez parce que vous me trouvez jolie?

LONGECOURT. — Mais oui.

ANDRÉE. — C'est drôle.

LONGECOURT. — Venez dans le jardin.

ANDRÉE. — Pourquoi faire?

LONGECOURT. — Pour respirer.

ANDRÉE. — Il fait noir.

LONGECOURT. — Justement.

ANDRÉE. — Je n'aime pas l'obscurité.

LONGECOURT. — Il est trois heures et demie du matin... Il sera jour tout à l'heure.

ANDRÉE, *en baissant les yeux.* — Oui, mais d'ici tout à l'heure...

LONGECOURT. — Vous n'avez pas confiance en moi?

ANDRÉE. — Si.

LONGECOURT. — Eh bien, alors?

Un ronflement.

ANDRÉE. — Il dort bien.

LONGECOURT. — Pauvre Bellencontre! Il est fourbu!

ANDRÉE. — Vous le connaissez beaucoup?

LONGECOURT. — Depuis [illegible]x ans. Et vous?

ANDRÉE. — Oh! moi... c'est mon amant.

LONGECOURT. — Comment, c'est vrai?

ANDRÉE. — Mais oui.

LONGECOURT. — Ce n'était pas une plaisanterie? C'est tout nouveau alors?

ANDRÉE. — Mais non... depuis trois mois.

LONGECOURT. — Il vous aime pour tout de bon?

ANDRÉE. — Il m'a promis trois mille francs par mois.

LONGECOURT. — Il vous adore.

ANDRÉE. — J'espère.

LONGECOURT. — Oh!

ANDRÉE. — Mais comme il a la mauvaise habitude de quitter les femmes au bout d'un an...

LONGECOURT. — Il ne vous quittera jamais.

ANDRÉE. — Vous devriez bien le lui dire.

LONGECOURT. — Ça vous ferait plaisir?

ANDRÉE. — Ça ne peut pas faire de mal.

LONGECOURT. — Vous allez voir. (*Il va vers Bellencontre et le frappant sur l'épaule.*) Bellencontre... Bellencontre?... (*A Andrée.*) Il dort toujours comme ça!

ANDRÉE. — Ce serait trop beau.

LONGECOURT. — Bellencontre!

BELLENCONTRE, *sursautant.* — Quoi? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

LONGECOURT. — Votre petite amie est charmante.

BELLENCONTRE, *de mauvaise humeur et stupéfait.* — Et puis après?

LONGECOURT. — Et si vous voulez un bon conseil, ne vous en séparez jamais.

BELLENCONTRE. — Et puis?

LONGECOURT. — Et puis c'est tout.

BELLENCONTRE. — Ah çà! mon pauvre Longecourt, est-ce que vous êtes gris?

LONGECOURT. — Pas le moins du monde.

BELLENCONTRE. — Alors, qu'est-ce qui vous prend? Comment, c'est pour me donner un conseil comme celui-là que vous m'éveillez?

LONGECOURT. — J'ai eu tort?

BELLENCONTRE. — Ce n'est pas que vous ayez eu tort... mais c'est imbécile!... voyons, mon ami, réfléchissez, ça n'est pas raisonnable.

ANDRÉE, *naïvement.* — Vous dormiez?

BELLENCONTRE. — Oui, mon amour, je dormais, cela t'étonne?

ANDRÉE. — Non.

BELLENCONTRE. — Je faisais un songe délicieux.

ANDRÉE. — Vous pensiez à moi!

BELLENCONTRE. — Du tout.

ANDRÉE. — Tant pis!

BELLENCONTRE. — Je rêvais qu'une femme me poursuivait me proposant de me couvrir d'or si je devenais son amant.



LONGECOURT. — IL DORT TOUJOURS COMME ÇA !

Alors tu vois qu'entre cette femme et toi...

ANDRÉE. — En voilà un sale rêve!

BELLENCONTRE. — Tout le monde est parti!

LONGECOURT. — Tout le monde est resté au contraire.

BELLENCONTRE. — Quelle heure est-il donc?

LONGECOURT. — Trois heures trente-cinq.

BELLENCONTRE. — Où sont-ils tous?

LONGECOURT. — Chez Geneviève, on cause chiffons.

BELLENCONTRE. — Cette Geneviève est infatigable!

ANDRÉE. — On ne pend pas une crémaillère tous les jours.

LONGECOURT. — Mme Bouquet a parfaitement raison.

ANDRÉE. — Et quand je pendrai la mienne...

BELLENCONTRE. — Tu as donc l'intention de déménager?

ANDRÉE. — Non.

BELLENCONTRE. — Eh bien, alors?

ANDRÉE. — Quoi!... En voilà assez!

BELLENCONTRE, *riant et regardant Longecourt*. — Rien... Viens m'embrasser.

ANDRÉE. — J'ai dit quelque chose de mal?

BELLENCONTRE. — Mais non.

ANDRÉE. — Vous avez encore l'air de vous moquer de moi.

BELLENCONTRE. — Mais non.

ANDRÉE, *les larmes aux yeux*. — Est-ce drôle, ce besoin de vouloir toujours me tourner en ridicule.

BELLENCONTRE. — Mais je te défends de pleurer.

ANDRÉE. — Non, laissez-moi.

BELLENCONTRE. — Voyons, Andrée...

ANDRÉE. — Non, laissez-moi...

Elle sort.

SCÈNE IV

BELLENCONTRE, LONGECOURT

BELLENCONTRE. — Avouez que j'ai eu la main heureuse.

LONGECOURT. — Comment cela?

BELLENCONTRE. — Jamais je n'ai eu — et Dieu sait si j'en ai eu! — une maîtresse aussi stupide que cette petite Bouquet.

LONGECOURT. — Mais je ne la trouve pas si sotte que cela.

BELLENCONTRE. — Oh! mon bon ami, ne me dites pas cela, vous allez me gâter tout mon plaisir.

LONGECOURT. — Vous aimez les femmes bêtes?

BELLENCONTRE. — Si je les aime?

LONGECOURT. — Oui.

BELLENCONTRE. — C'est-à-dire que je ne peux pas m'en passer.

LONGECOURT. — Allons donc!

BELLENCONTRE. — Parole d'honneur! Ainsi, tenez, je n'ai eu qu'une maîtresse extrêmement intelligente; eh bien, mon cher, vous ne pouvez vous imaginer à quel point je m'ennuyais avec elle. Elle savait tout, parlait de tout, bref...

LONGECOURT. — Bref, elle vous était supérieure.

BELLENCONTRE. — Et cela... je n'ai jamais pu le supporter.

LONGECOURT, ironique. — C'est très compréhensible.

BELLENCONTRE. — Voyons, cela ne se discute pas. (*A Tavernay qui entre.*) Ah! Tavernay. Tenez, vous allez voir.

SCÈNE V

LES MÊMES, TAVERNAY, puis COLETTE

TAVERNAY. — Mon ami?

BELLENCONTRE. — Votre opinion sur les femmes?

TAVERNAY. — Comment?

BELLENCONTRE. — Je vous demande votre opinion sur les femmes.

TAVERNAY. — C'est qu'il est bien tard, Bellencontre.

BELLENCONTRE. — Je vous en prie.

TAVERNAY. — Sur quelle femme d'abord?

BELLENCONTRE. — Sur toutes les femmes.

TAVERNAY. — C'est qu'il y en a beaucoup que je ne connais pas.

BELLENCONTRE. — Ça n'a aucune importance, et comme elles se ressemblent toutes, — à peu de chose près, — vous n'avez qu'à les réunir en une seule.

LONGECOURT. — Elle sera énorme, dites donc.

BELLENCONTRE. — Pardon, mon cher

Longecourt, parle-t-on sérieusement, oui ou non !... (*A Tavernay.*) Eh bien !

COLETTE, *entrant.* — Jacques !

TAVERNAY. — Quoi, mon petit ?

BELLENCONTRE. — Avez donc une conversation suivie dans ces conditions là ?

COLETTE. — Il paraît que nous allons *tant.*) Vite, les jetons et les cartes. Nous restons.

TAVERNAY, *en la suivant des yeux.* Quel charmant petit papillon.

BELLENCONTRE. — Voyons, Tavernay, c'est donc sérieux ?

TAVERNAY. — Quoi donc ?



TAVERNAY. — C'est qu'il est [illegible]

jouer... Alors cela ne vous ennuierait pas trop de rester encore un peu ? Vous n'êtes pas fatigué ?

TAVERNAY. — Lorsque je vous vois souriante et de belle humeur, je ne suis jamais fatigué.

COLETTE. — Vous êtes gentil. (*En sor-*

BELLENCONTRE. — Ce grand [illegible] !

TAVERNAY. — Il paraît.

BELLENCONTRE. — Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

TAVERNAY. — Cela vous ennuie ?

BELLENCONTRE. — Ce n'est pas que cela m'ennuie, mais vous êtes un vieux cama-

rade; alors, naturellement, cela me met en colère. Voilà déjà un an que cela dure, c'est ridicule.

LONGECOURT. — Pourquoi? Elle est jolie, affectueuse, honnête...

BELLENCONTRE. — Je vous en prie, mon cher, vous êtes trop jeune pour discuter avec nous.

LONGECOURT. — Ah!

BELLENCONTRE. — Oui, je suis furieux, c'est bien simple, de voir un homme comme Tavernay... Cette petite qui était modiste...

TAVERNAY. — Elle ne se plaint pas de ne plus l'être.

BELLENCONTRE. — Je pense bien... Je ne voudrais pas vous répondre quelque chose de désagréable... mais enfin!... quel âge avez-vous?

TAVERNAY. — Depuis que je connais Colette, je ne sais plus l'âge que j'ai.

BELLENCONTRE. — Eh bien moi, je sais ce qui vous arrivera un jour ou l'autre, voilà ce qu'il y a de certain.

TAVERNAY. — Merci.

BELLENCONTRE. — Il n'y a pas de quoi. Je vous dis cela gentiment, comme je le pense, parce que j'ai de l'amitié pour vous. Je suis un philosophe, moi, je vois plus loin que mon nez, je raisonne.

LONGECOURT. — Ah!

BELLENCONTRE. — Quoi?

LONGECOURT. — Rien, rien... vous dites : je raisonne, alors je réponds : ah!

BELLENCONTRE. — C'est drôle, mon cher Longecourt, comme vous manquez d'esprit par moment.

TAVERNAY. — Ah! ça Bellencontre, quelle mouche vous pique?

BELLENCONTRE. — Aucune. Je rage, je rage de voir un homme de votre intelligence s'éprendre d'une petite bonne femme.

TAVERNAY. — Je vous en prie, Bellencontre.

LONGECOURT. — Avec ça que de votre côté...

BELLENCONTRE. — Je ne suis pas un amant, moi, monsieur.

LONGECOURT. — Bien, monsieur.

BELLENCONTRE. — Je ne m'attache pas, jamais une femme ne m'a empêché de dormir.

LONGECOURT. — Bien, monsieur.

BELLENCONTRE. — Enfin, sapristi, c'est grave d'être amoureux à votre âge.

TAVERNAY. — Ce qui est plus grave, c'est lorsqu'on cesse de l'être.

LONGECOURT. — Bravo!

BELLENCONTRE. — Vous avez les cheveux gris, Tavernay.

TAVERNAY. — Le cœur est encore jeune, Bellencontre.

LONGECOURT. — Bravo! Tavernay a raison. Vous êtes amoureux! Chantez-le, criez-le, hurlez-le et moquez-vous des jaloux et des sots. L'amour est éternel!

BELLENCONTRE. — Tas de fous, va!

LONGECOURT. — Ne vous posez pas de questions, n'essayez pas de vous analyser, et surtout ne demandez de conseils à personne. Bellencontre vous raille. Laissez-le dire. Il donnerait, j'en suis sûr, la moitié de sa fortune et les dix-huit cheveux qui lui restent pour pouvoir être à votre place?

BELLENCONTRE. — Moi?

LONGECOURT. — Parfaitement, vous, le gros Bellencontre.

BELLENCONTRE. — D'abord, je ne suis pas gros. Je ne sais pas ce que vous avez ce soir, c'est la quatrième fois que vous me dites que je suis gros, j'ai horreur de cela.

LONGECOURT. — Ah!

BELLENCONTRE. — Je suis gros... Je suis gros... Eh bien, oui, je suis gros, là! et puis après? Ce n'est pas ma graisse qui vous gêne, je suppose?

LONGECOURT. — Pas précisément.

BELLENCONTRE. — Eh bien, alors, laissez-la donc tranquille.

LONGECOURT. — Je n'y touche pas dites donc.

TAVERNAY, *les calmant*. — Allons, allons, Bellencontre.

BELLENCONTRE. — C'est vrai, ça; on cause gentiment... et puis, crac : vous êtes gros!... Quel rapport cela a-t-il avec les femmes, je vous le demande.

LONGECOURT. — Aucun, c'est certain.

BELLENCONTRE. — Les femmes! Ce n'est pas vous qui m'apprendrez à les connaître. J'ai eu cinquante-trois maîtresses, moi qui vous parle. Ah! cela vous coupe un peu la langue, ça. Et puisque Tavernay n'a pas le courage de me donner son opinion, eh bien, je vais vous donner la mienne, moi, et en deux lignes encore. Pas une femme, pas une, vous m'entendez bien, ne vaut à mon avis...

ANDRÉE, *en rentrant*. — Cinq louis!... Cinq louis, Bellencontre! C'est pour jouer.

BELLENCONTRE. — Créature du bon Dieu, va!

ANDRÉE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

BELLENCONTRE. — Rien... Mais tu viens, sans t'en douter, d'exprimer toute ma pensée.

ANDRÉE. — Ah! ça me fait plaisir.

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, BELLENCONTRE, TAVERNAY, COLETTE, ISABELLE, ANDREE, HELENE, LONGECOURT MAURICE

ISABELLE, *en entrant.* — Longecourt ?

LONGECOURT. — Présent.

ISABELLE. — Voulez-vous vous associer avec moi

BELLENCONTRE. — Sérieusement, vous avez l'intention de jouer ?

ISABELLE. — Une petite heure, vous n'en mourrez pas.

GENEVIÈVE, *en entrant.* — Comment. Bellencontre ne dort plus?

BELLENCONTRE. — Non Bellencontre ne dort plus... Mais, Bellencontre va aller se coucher.

GENEVIÈVE. — Je vous le défends bien.

BELLENCONTRE. — Voyons, mon amie, il est bientôt quatre heures.

GENEVIÈVE. — Cela n'a aucune espèce d'importance.

BELLENCONTRE. — Comment voulez-vous que je me porte bien?

GENEVIÈVE. — Vous vous plaindrez donc toujours?... Voyez Tavernay; est-ce qu'il est fatigué, lui?

BELLENCONTRE. — Oh! Tavernay, on me dirait demain qu'on va le remettre au collège Sainte-Barbe que cela ne m'étonnerait pas.

COLETTE. — Pourquoi?

BELLENCONTRE. — Pour rien.

GENEVIÈVE. — M. Gérard, vous jouez au poker?

MAURICE. — Non, madame, j'avoue à ma honte que je n'en sais pas le premier mot.

GENEVIÈVE. — Vous avez reçu une bien mauvaise éducation.

MAURICE. — Mais je suis bachelier.

GENEVIÈVE. — Vous voyez à quoi cela vous sert.

ANDRÉE. — Je vous l'apprendrai, moi, si vous le voulez

MAURICE. — Vous êtes mille fois gracieuse.

Isabelle Les[illegible]

ISABELLE. — Allons, Bellencontre, allez jouer.

HÉLÈNE, *entrant, très pâle, très nerveuse.* — Geneviève!

GENEVIÈVE. — Ma chérie!

BELLENCONTRE, *bas à Maurice.* — Dites donc, Gérard?

MAURICE. — Plaît-il?

BELLENCONTRE. — Je crois qu'Isabelle est très amoureuse de vous.

MAURICE, *indifférent.* — Ah!

BELLENCONTRE. — Eh bien, à la bonne heure, cela a l'air de vous faire plaisir, au moins.

COLETTE. — Venez, Geneviève, nous tirons les cartes!

GENEVIÈVE. — Tirez pour moi

HÉLÈNE, [illegible] *tremblante*. — Non, je t'en prie, laisse-moi m'en aller.

GENEVIÈVE. — Ma pauvre Hélène, dans quel état tu te mets!

HÉLÈNE. — Le fait est que je n'en puis plus, et si cela doit continuer longtemps ainsi...

GENEVIÈVE. — T'avait-il bien promis de venir te prendre?

HÉLÈNE. — [illegible]. En me quittant il m'a répété par trois fois : « J'irai [illegible]rement te chercher... Attends-moi. »

GENEVIÈVE. — [illegible] a sans doute [illegible] [illegible] qu'il allait [illegible] [illegible] peut-être pour [illegible]

HÉLÈNE. — [illegible] et n'[illegible] [illegible] qu'il [illegible]. N'essaye pas [illegible] [illegible] surtout où il va.

GENEVIÈVE. — Ma [illegible]

[illegible] à [illegible] je l'aime trop. C'est stupide, c'est ridicule, [illegible] [illegible]dra... mais [illegible] [illegible] [illegible] qu'il me [illegible] [illegible] tout, [illegible] folle, je me donne... Ah! tout cela n'est [illegible] de [illegible]

GENEVIÈVE. — J'ai passé par là, Hé[illegible]

[illegible] aujo[illegible] tu es sauvée. Tandis que moi... enfin!

GENEVIÈVE. — Alors, tu t'en vas.

HÉLÈNE. — [illegible] ne le dis [illegible] Je partirai sans qu'on [illegible] s'en aperçoive.

Bruit de voix des joueurs.

ISABELLE, *à Maurice*. — Monsieur Gérard

MAURICE. — Eh bien, ma chère Isabelle?

ISABELLE. — Nous avons l'air bien triste, [illegible]

MAURICE. — Mais non.

ISABELLE. — Vous voyez mon petit doigt?

MAURICE. — A peine... il est d'une taille ridicule.

ISABELLE. — Oui, eh bien il est très [illegible] [illegible] petit doigt!

MAURICE. — Tiens, tiens!

ISABELLE. — Cela vous surprend?

MAURICE. — Le mien est trop bien élevé pour s'étonner de la malice du vôtre

ISABELLE. — Et très bavard avec cela.

MAURICE. — Oh! que c'est curieux! Le mien est muet comme une carpe! Comme les petits doigts diffèrent.

Bruit à la table de jeu.

ISABELLE. — De qui êtes-vous amoureux, en ce moment?

MAURICE. — En cherchant bien, je crois que je ne suis amoureux de personne.

BELLENCONTRE. — On n'y va pas avec ce jeu-là!

ANDRÉE. — Oh!

LONGECOURT, *à Andrée*. — Et si Bellencontre vous ennuie par trop, n'hésitez pas : pan, pan, pan!

ANDRÉE. — Quoi, pan, pan, pan

LONGECOURT. — Deux balles dans le bras.

GENEVIÈVE. — Eh bien, vous lui donnez de jolis conseils.

LONGECOURT. — J'en ai bien reçu trois, moi!

GENEVIÈVE. — La belle raison!

ANDRÉE. — D'une femme?

LONGECOURT. — D'une seule.

GENEVIÈVE. — Et le résultat?

LONGECOURT. — Je suis resté trois ans de plus avec elle.

GENEVIÈVE. — [illegible] elle n'avait pas [illegible] [illegible], vous l'auriez probablement [illegible]

LONGECOURT. — Naturellement. En voulant me tuer, n'est-ce pas, elle me prouvait qu'elle m'adorait.

GENEVIÈVE. — Pauvre garçon!

LONGECOURT. — Je connais les femmes, vous savez.

GENEVIÈVE. — Vous avez de la chance! Qu'est-ce que vous cherchez?

LONGECOURT. — Je n'ai plus de cigarettes!

GENEVIÈVE. — Des cigarettes, il y en là, je vais vous en donner.

ISABELLE, *à Maurice*. — Alors, pendant le dîner, et durant le souper, pourquoi n'avez-vous cessé de la regarder?

MAURICE. — Mon Dieu, parce que je la trouve charmante!

ISABELLE. — Pourtant, ce n'est pas la première fois que vous la voyez?

MAURICE. — Non, car si j'ai bonne mémoire, il y a juste deux mois que Tavernay m'a présenté à Mme Clarens.

ISABELLE. — Et c'est vous qui lui avez envoyé toutes ces roses?

MAURICE. — Et c'est moi, je ne m'en cache pas.

ISABELLE. — On vous a donc dit aussi que c'était son anniversaire?

MAURICE. — Non, mais on m'a dit, lorsque j'étais tout petit, qu'on ne risquait jamais rien à être bien élevé. J'ai été invité, j'ai cru poli d'offrir ces quelques roses, voilà!

ISABELLE. — Quand j'aurai quarante

ANDRÉE. — Full!

TOUS LES JOUEURS. — Encore!

ISABELLE. — Donnez-moi donc votre parole que vous n'êtes pas très épris de Geneviève!

MAURICE. — Ce serait avec plaisir... mais comme pour un cas tout différent je l'ai donnée hier à quelqu'un...



MAURICE. — Vous, méchante! Quelle plaisanterie!

ans, j'espère que vous m'en enverrez d'aussi belles.

MAURICE. — Mais je n'attendrai pas que vous ayez quarante ans!

ISABELLE, *en riant*. — Le fait est que j'en suis loin! (*Changeant de ton.*) Geneviève les a depuis ce matin.

MAURICE. — J'avais bien compris!

ISABELLE. — Elle ne les paraît pas, n'est-il pas vrai?

MAURICE. — Le fait est qu'un étranger me l'aurait dit, je ne l'aurais pas cru... mais venant d'une amie...

ISABELLE. — Oh! n'allez pas vous imaginer, au moins, que je vous ai dit son âge par méchanceté.

MAURICE. — Vous, méchante! Quelle plaisanterie!... Vous êtes franche, il y a une nuance.

BELLENCONTRE. — Deux paires à l'as.

ISABELLE. — Quoi donc?

MAURICE. — Ma parole!

ISABELLE. — Eh bien!

MAURICE. — Si je vous la donnais, cela prouverait que j'en ai plusieurs... Or, comme je n'en ai qu'une et que je l'ai déjà donnée... il m'est impossible...

ISABELLE. — Vous êtes très fin, décidément.

MAURICE. — Honnête surtout.

ISABELLE. — Par contre vous rougissez facilement.

MAURICE. — Cela tient à ce que j'étais tellement menteur quand j'étais enfant, que je rougis maintenant lorsque je dis la vérité.

ISABELLE. — Ah!

MAURICE. — Oui!

GENEVIÈVE, *s'approchant*. — [illegible]! Vous complotez tous les deux?

MAURICE. — Nous parlons de vous

GENEVIÈVE. — Vous n'avez donc plus rien à vous dire?

ISABELLE. — Gérard me fait la cour, voilà la vérité.

MAURICE. — Oh! par exemple!

ISABELLE. — Eh! bien, mais, dites-moi, vous n'êtes pas galant.

GENEVIÈVE. — M. Gérard est tout simplement discret, tu as tort de lui en faire un reproche.

MAURICE. — Mais je vous affirme, madame...

GENEVIÈVE, *en souriant.* — Ne vous défendez pas, voyons! Isabelle est jolie et vous avez bon goût, voilà tout.

Elle les quitte.

ISABELLE, *en le frappant de son éventail.* — Tenez, vous n'êtes qu'un maladroit.

Elle remonte.

GENEVIÈVE, *à Longecourt qui est en train d'embrasser les mains d'Andrée.* — Eh bien!... eh bien, Longecourt!

LONGECOURT. — Je lui lis les lignes de la main.

GENEVIÈVE. — Avec les lèvres?

LONGECOURT. — Eh bien! oui... C'est la lévromancie, c'est très connu! (*A Andrée.*) Cela ne vous était pas désagréable, n'est-ce pas?

ANDRÉE. — Oh! moi, ça m'est égal!

BELLENCONTRE. — Andrée!

ANDRÉE. — Plaît-il?

BELLENCONTRE. — Allons, au jeu!

LONGECOURT, *à Geneviève.* — Geneviève, donnez-moi votre main?

GENEVIÈVE. — Ah! non!

LONGECOURT. — Avec les yeux, sérieusement.

GENEVIÈVE. — Avec les yeux?

LONGECOURT, *il lui prend la main.* — Vous voyez ce petit point-là?

GENEVIÈVE. — Ce petit point-là?

LONGECOURT. — Oui, il n'a l'air de rien, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Je vous répondrais qu'il a l'air de quelque chose que vous ne le croiriez pas.

LONGECOURT. — Eh bien, c'est tout simplement une longue suite de bonheur!

GENEVIÈVE. — Que Dieu vous entende! Et dans celle de M. Gérard?... Allons, monsieur Gérard, donnez votre main.

MAURICE, *la lui tendant.* — La voici.

GENEVIÈVE. — Non, pas à moi... à Longecourt!

LONGECOURT. — Pardon... l'idée n'était pas mauvaise; mettez votre main dans celle de Gérard.

GENEVIÈVE. — Pourquoi faire?

LONGECOURT. — Vous allez voir... l'étude est assez curieuse... C'est ce que j'appelle le croisement des lignes.

GENEVIÈVE. — Le croisement des lignes?

LONGECOURT. — Cela ne vous dit rien?

GENEVIÈVE. — Rien du tout.

LONGECOURT. — Faites toujours.

GENEVIÈVE. — Allons, monsieur Gérard.

Elle lui tend la main.

LONGECOURT. — Là!... Très bien!... Restez quelques secondes ainsi...

Un silence.

GENEVIÈVE. — Si c'est une plaisanterie... gare Longecourt!

LONGECOURT. — Cela vous ennuierait beaucoup de fermer les yeux?

MAURICE. — Est-ce que vous vous moquez de nous?

LONGECOURT. — Je vous en prie, fermez-les... vous ne pouvez vous douter à quel point cela va vous intéresser.

MAURICE. — Nous fermons les yeux?

GENEVIÈVE, *en souriant.* — Fermons les yeux.

LONGECOURT. — C'est parfait!

Il s'éloigne sur la pointe des pieds, va au piano et joue.

TAVERNAY, *à la table de jeu.* — Trois valets.

GENEVIÈVE. — Nous devons avoir l'air stupides!... (*Un temps.*) Nous vous écoutons... Eh bien, Longecourt, parlez! (*Maurice ouvre les yeux et n'apercevant plus Longecourt il en profite pour embrasser vivement la main de Geneviève.*) Oh!

MAURICE. — Je vous ai fait peur?

GENEVIÈVE. — Peur! non!... Vous m'avez surprise, voilà tout.

MAURICE. — Je vois que je vous ai fâchée. Et cependant je vous jure que je ne m'étais pas entendu avec Longecourt.

GENEVIÈVE. — Vous voilà bien avancé, maintenant!

MAURICE. — C'est toujours un baiser.

GENEVIÈVE — Volé

MAURICE. — Je suis honnête.. je ne demande qu'à le rendre.

GENEVIÈVE. — Gardez-le.

MAURICE — Geneviève!

GENEVIÈVE — Monsieur Gérard?...

MAURICE. — Oh!.. monsieur Gérard!...



GENEVIÈVE. — NOUS DEVONS AVOIR L'AIR STUPIDES!..

MAURICE. — Vous m'en voulez?

GENEVIÈVE. — Non...

Elle va pour s'éloigner.

GENEVIÈVE. — Comment voulez-vous que je dise?

MAURICE. — Ce serait mal de m'appeler Maurice?

GENEVIÈVE. — Je crois que cela serait un peu familier.

MAURICE. — Je l'ai donc été en vous appelant Geneviève!

GENEVIÈVE. — Oui... non... Je n'y attache aucune importance. (*Annette entre avec une boîte de cigares à la main.*) Où vas-tu Annette?

ANNETTE. — J'apporte des cigares à M. Bellencontre.

GENEVIÈVE. — Donne les lui et va vite te coucher, voyons.... Jean suffira pour ce qui reste à faire.

ANNETTE. — Je ne suis pas fatiguée, madame.

GENEVIÈVE. — [illegible]!... (*A Maurice.*) Vous vous me le passerez?

[illegible]

MAURICE, *à Geneviève.* — Il y a [illegible]

GENEVIÈVE. — Annette?

MAURICE. — Oui.

GENEVIÈVE. — Quinze ans.

MAURICE. — Quinze ans!

GENEVIÈVE. — C'est [illegible].

MAURICE. — Elle a l'air d'une brave personne.

GENEVIÈVE. — C'est un vieux chien fidèle... et si bonne!

MAURICE. — Vous devez être très bonne, vous aussi?

GENEVIÈVE. — Je ne suis pas méchante.

MAURICE. — Pas très gaie!

GENEVIÈVE. — Pourquoi donc?

MAURICE. — C'est peut-être une idée.

GENEVIÈVE. — C'est une idée, sûrement... J'ai des amis que j'aime, qui m'aiment, et j'ai, comme on dit vulgairement « la santé ». Pour quelle raison serais-je triste?

MAURICE. — Je ne sais... mais lorsqu'on vous observe, lorsqu'on vous regarde un peu... on voit comme du chagrin dans vos yeux.

GENEVIÈVE, *en s'efforçant de sourire.* — Mais non.

MAURICE. — Des larmes, même.

GENEVIÈVE, *de même.* — Vous vous trompez, je vous jure, ou bien ce sont des larmes d'autrefois, les dernières, celles qui n'ont pas eu la force de tomber.

MAURICE. — Vous avez donc souffert?

GENEVIÈVE. — Beaucoup.

MAURICE. — Tant que cela?

GENEVIÈVE. — Follement!... Mais ne parlons pas de cela, voulez-vous? (*A Tavernay qui a quitté la table de jeu et qui s'est approché.*) Qui gagne, là-bas?

TAVERNAY. — Tout le monde!

GENEVIÈVE. — Comment tout le monde?

BELLENCONTRE. — Vous en avez du toupet!

Les joueurs rient.

TAVERNAY. — Bellencontre est le seul perdant, il est furieux!

GENEVIÈVE. — Je vais voir cela de près. (*A Maurice.*) Vous m'excusez!

MAURICE. — Je vous en prie.

BELLENCONTRE, *très gai.* — Ah! enfin!... J'ai trois dames!

ISABELLE. — Oui, mais moi j'ai trois rois!

ANDRÉE. — Et moi, trois as!

BELLENCONTRE, *se levant.* — Oh... eh bien, mes enfants, je demande à changer de place!

ISABELLE. — Non, non, nous restons comme nous sommes.

ANDRÉE. — Parfaitement! comme nous sommes!

BELLENCONTRE, *à Andrée.* — Je te ferai remarquer, ma petite amie, que je ne t'ai pas demandé ton avis.

ANDRÉE, *timidement.* — Je peux bien le donner tout de même.

BELLENCONTRE. — Non.

ANDRÉE. — Pourquoi?

ISABELLE. — Oh! écoutez, Bellencontre, asseyez-vous et taisez-vous!

COLETTE. — Chaque fois qu'on joue avec Bellencontre et qu'il perd, on est sûr d'entendre un peu de musique.

BELLENCONTRE. — Que dit Mme Tavernay?

COLETTE, *moqueuse.* — Rien, Wagner.

TAVERNAY, *à Maurice.* — Quel drôle d'homme vous faites!

MAURICE. — Parce que?

TAVERNAY. — Parce que vous serez toujours le même. Vous n'êtes pas un amant, Gérard, vous êtes un amoureux. Je vous crois capable d'adorer une femme à la folie tant que vous ne l'avez pas conquise, je vous crois incapable d'une grande passion. Mais si. Vous me faites l'effet de ces enfants qui pleurent à la vue d'un jouet nouveau qu'ils désirent... Dès qu'ils l'ont, ils le broient, le jettent aux quatre vents et ne s'en souviennent même plus après une nuit passée.

MAURICE. — Non, cette fois, Tavernay, ce n'est pas un amour banal.

TAVERNAY. — Vous n'avez pas trente

ans, mon cher Gérard. A votre âge on fait souffrir les femmes... Il n'y a qu'au mien qu'on fait tout au monde pour leur éviter un chagrin.

MAURICE. — J'en suis fou! Je n'ai qu'elle dans la tête.

TAVERNAY. — C'est dans le cœur qu'il faut l'avoir.

MAURICE. — Parlez-lui.

TAVERNAY. — Quelle influence voulez-vous que j'aie, mon pauvre ami! Geneviève m'est très chère, j'ai pour elle une

GENEVIÈVE. — Déjà, Bellencontre?

BELLENCONTRE. — Oui, ma chère amie, déjà.

ISABELLE, *se levant ainsi que Colette et Andrée.* — Quel mauvais joueur vous faites!

BELLENCONTRE. — Longecourt!

LONGECOURT. — Bellencontre.

BELLENCONTRE. — Nous qui sommes du même cercle, avez-vous entendu dire que j'étais mauvais joueur?

LONGECOURT. — Quelquefois, oui.



BELLENCONTRE — Vous trichotez plutôt.

amitié très ancienne et très profonde, elle le sait, mais elle sait aussi que j'ai été son confident, témoin surtout de ces douleurs passées. Non, voyez-vous, je n'ai pas le droit de la conseiller.

MAURICE. — Enfin, que faut-il que je fasse?

TAVERNAY. — Faites qu'elle vous croie.

BELLENCONTRE, *en se levant de la table de jeu.* — Cette partie a cessé de me plaire.

BELLENCONTRE. — Est-il bête, hein?

LONGECOURT. — Je ne suis pas bête : Vous me posez une question, je vous réponds.

BELLENCONTRE. — N'importe, j'ai horreur de cartonner avec des femmes. Quant à vous, ma chère Isabelle, vous avez grand tort de plaisanter... votre façon de jouer étant tout à fait spéciale.

ISABELLE. — Je triche peut-être

BELLENCONTRE. — Je ne dis pas que vous trichez...

ISABELLE. — C'est fort heureux.

BELLENCONTRE. — Vous trichotez plutôt...

ISABELLE. — Je trichote?

BELLENCONTRE. — Oui... vous... vous av[illegible] l'œil baladeur si j'ose m'exprimer ainsi.

ISABELLE. — Oh! c'est trop fort!

COLETTE. — Vous ne diriez pas cela si vous aviez gagné.

BELLENCONTRE. — Oh! ma chère Colette, vous...

COLETTE, *en se redressant.* — Qu'est-ce que j'ai fait?

GENEVIÈVE. — Vous allez vous faire écharper, Bellencontre!...

ANDRÉE. — Colette joue très honnêtement.

ISABELLE. — Eh bien! et moi?

ANDRÉE. — Mais vous aussi.

BELLENCONTRE, *rageur.* — Ah! tu t'en mêles, toi! Ça va bien. Je te dirai deux mots, tout à l'heure, en voiture.

GENEVIÈVE. — Pauvre petite!

ANDRÉE. — Oh! je n'ai pas peur!... Il fait le méchant, comme ça... parce qu'il y a du monde... Il joue au dompteur... mais, lorsque nous sommes seuls, il est doux comme un mouton.

BELLENCONTRE. — T'a-t-on demandé quelque chose?

ANDRÉE. — Non. Il a toujours fréquenté des filles, n'est-ce pas... Alors, ce n'est pas de sa faute.

Rire général.

BELLENCONTRE. — Est-ce que tu vas te taire?

ANDRÉE. — Il est comme les lions: quand il crie, il n'y a pas de danger... c'est lorsqu'il a l'air calme qu'il est à craindre. Mais au fond, je ne lui en veux pas. C'est un bon, gros... je l'aime comme [illegible] et lorsqu'il me fait des vilains yeux, [illegible] ce moment, cela ne m'intimide [illegible]... ça me fait sourire... et [illegible] je le regarde en souriant, sa colère [illegible], c'est plus fort que lui. Est-ce vrai, [illegible]

BELLENCONTRE. — Oh! toi... toi... tu... enfin!

ANDRÉE. — Vous voyez, il ne sait plus quoi dire. Généralement, cependant, il me dit que je suis bête.

BELLENCONTRE. — Oh! oui, tu l'es!

ANDRÉE. — Eh bien voilà, maintenant il est content.

BELLENCONTRE. — Je l'attends à la sortie.

GENEVIÈVE. — Il « l'attend à la sortie » est délicieux! A l'entendre on pourrait croire qu'il est féroce... C'est le meilleur cœur que je connaisse.

BELLENCONTRE. — C'est votre avis?

GENEVIÈVE. — C'est mon avis.

BELLENCONTRE. — Eh bien! je vais me coucher, voilà le mien.

GENEVIÈVE. — Alors bonsoir.

ANDRÉE, *à Bellencontre.* — Je gagne cent francs.

BELLENCONTRE. — Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse?

ANDRÉE. — Je croyais que cela vous ferait plaisir. (*A Geneviève.*) Au revoir.

Elle sort.

ISABELLE. — Tiens, mais Hélène, où est-elle passée?

GENEVIÈVE. — Hélène est partie depuis longtemps.

ISABELLE. — Toujours Armand?

GENEVIÈVE. — Toujours.

ISABELLE. — Elle doit avoir de l'agrément.

BELLENCONTRE. — Et votre ami, à vous, au fait, qu'est-ce qu'il devient?

ISABELLE. — Il est en voyage.

BELLENCONTRE. — Il voyage donc tout le temps?

ISABELLE. — Quand c'est nécessaire pour ses affaires.

BELLENCONTRE, *narquois.* — Pour ses affaires?... C'est un malin celui-là.

ISABELLE. — Pourquoi?

BELLENCONTRE. — Tous les bossus d'ailleurs sont malins.

ISABELLE. — Bossu! Ah! ça vous êtes fou! Qui vous a dit qu'il était bossu?

BELLENCONTRE. — Il n'est pas bossu?

ISABELLE. — Mais non, il n'est pas bossu.

BELLENCONTRE. — Il ne l'a jamais été?

ISABELLE. — Non, mais vous êtes stupide!

BELLENCONTRE. — Alors c'est que je confonds avec quelqu'un d'autre.

Il sort.

GENEVIÈVE. — Et tu lui réponds.

ISABELLE. — Oh! il a le don de me

porter sur les nerfs!... Bossu!! Qu'est-ce qui me dépose!

LONGECOURT. — Moi, si vous voulez.

ISABELLE. — Avec plaisir.

LONGECOURT. — Au revoir!

GENEVIÈVE. — Au revoir Isabelle, au revoir Longecourt.

TAVERNAY. — Nous descendons ensemble, Gérard?

MAURICE. — Si vous voulez.

GENEVIÈVE. — Tavernay, vous ne vous en irez que dans dix minutes seulement.

TAVERNAY. — Il est presque quatre heures, ma pauvre amie.

GENEVIÈVE. — Cela ne fait rien. J'ai horreur que tout le monde me quitte en même temps. Annette, apporte les vêtements de M. Tavernay. D'ailleurs Colette ne demande pas mieux, n'est-ce pas, Colette?

COLETTE. — Tout ce que vous voudrez.

SCÈNE VII

GENEVIEVE
MAURICE, TAVERNAY, COLETTE

GENEVIÈVE. — Savez-vous pourquoi je veux que vous restiez, Tavernay?

TAVERNAY. — Non.

GENEVIÈVE. — Et vous, Colette?

COLETTE. — Non plus.

GENEVIÈVE. — M. Gérard, lui, ne peut pas deviner. Voyons, que m'avez-vous montrée, Colette, avant le dîner?

COLETTE. — Cette jolie bague que Jacques m'a donnée.

GENEVIÈVE. — Oui. Et pourquoi vous a-t-il offert ce joli bijou?

COLETTE. — Parce qu'il y a juste un an aujourd'hui que nous nous sommes connus.

GENEVIÈVE. — Eh bien, voilà... Moi aussi, j'ai pensé à vous, ma chère petite Colette. C'est chez moi que vous êtes venue pour la première fois avec Tavernay, je m'en suis souvenue, et si je ne vous ai pas remis plus tôt l'insignifiant présent que voici...

COLETTE, *confuse*. — Oh!

GENEVIÈVE. — ... C'est que j'ai tenu à ne pas vous l'offrir devant tout le monde. Il n'a pas grande valeur. C'est un simple souvenir. Portez-le cependant et qu'il vous rappelle de temps en temps la bonne amitié que j'ai pour vous.

COLETTE, *émue*. — J'ignore ce que cette petite boîte contient. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis très touchée... très contente... très heureuse... Enfin, que cela me fait un gros plaisir.

GENEVIÈVE. — Alors, embrassez-moi.

COLETTE, *se jetant à son cou*. — Oh! de tout mon cœur!

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce que vous avez, Tavernay?

TAVERNAY, *ému*. — Rien... je suis une vieille bête... mais une vieille bête qui vous aime bien... Ce que vous faites-là est très gentil.

MAURICE. — Certes.

GENEVIÈVE. — Quelle affaire! Cela prouve que j'ai bonne mémoire, voilà tout.

COLETTE. — Oh! le joli médaillon!

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas un bijou très à la mode, mais à votre âge, et mignonne comme vous l'êtes....

COLETTE. — Il est ravissant! Regardez, Jacques, regardez, monsieur Gérard. (*Gentiment, après un temps.*) Je peux l'ouvrir?

GENEVIÈVE. — Mais oui, voyons.

COLETTE, *désappointée*. — Je croyais y trouver votre portrait.

GENEVIÈVE. — C'est pour y mettre ce que vous désirerez.

COLETTE. — Alors, vous me le promettez?

GENEVIÈVE. — Si vous voulez, mon petit.

COLETTE. — Je suis très contente, vous savez.

GENEVIÈVE, *en riant*. — Qu'est-ce qu'il y a encore, Tavernay?

TAVERNAY. — Il y a que je suis heureux, profondément heureux? Qu'on raille le vieil amoureux que je suis, peu m'importe! J'aime Colette, c'est vrai, je ne m'en cache pas... et je l'aime à ce point qu'il me semble, par moments, quand j'oublie mes cheveux gris, que c'est toute ma vie que je recommence.

GENEVIÈVE. — Mon bon Tavernay!

TAVERNAY. — Sa jeunesse en entrant chez moi a tout bouleversé. Et puis elle a, je vous jure, une petite âme charmante.

COLETTE, *baissant les yeux*. — Voyons... Jacques.

TAVERNAY. — Mais si. Que je fasse, moi, tout ce qu'il m'est humainement

possible de faire pour lui rendre l'existence agréable, c'est, vous l'avouerez, assez compréhensible... j'ai mon âge à me faire pardonner.

COLETTE. — Est-ce drôle de toujours parler de son âge!

GENEVIÈVE. — Le fait est que c'est ridicule, Tavernay.

TAVERNAY. — Que voulez-vous!... Je suis un peu comme ces chauves qui parlent sans cesse de leur calvitie, et cela

GENEVIÈVE. — Voulez-vous vous taire!

COLETTE. — Oh! comme il a l'air triste, M. Gérard!

MAURICE. — Triste! Pourquoi, grand Dieu? J'ai passé une excellente soirée.

GENEVIÈVE. — Vraiment?

MAURICE. — Vous en doutez?

GENEVIÈVE. — Non, mais enfin, vous ne m'avez pas paru très gai.



COLETTE. — OH! DE TOUT MON CŒUR!

jusqu'à ce que quelqu'un leur réponde : « Mais je vous jure que cela vous va très bien. »

COLETTE. — Eh bien, cela vous va très bien, mon ami.

TAVERNAY. — Est-elle gentille!

COLETTE. — Et maintenant, nous allons vous laisser vous coucher, n'est-ce pas?

TAVERNAY. — Le fait est qu'il en est temps.

COLETTE. — Au revoir, et encore merci.

TAVERNAY, *bas à Geneviève en souriant.* — Il a peut-être ses raisons. Allons, en route, Gérard!

GENEVIÈVE. — Par le jardin, Tavernay, c'est plus court pour vous.

TAVERNAY. — C'est vrai, nous tombons dans la rue de Prony, n'est-ce pas?

Et tout en causant, ils sortent.

La scène reste vide quelques secondes.

Puis Maurice rentre seul et cherche quelque chose. Geneviève rentre ensuite.

SCÈNE VIII

MAURICE, GENEVIEVE

Durant cette scène, le jour vient petit à petit.

MAURICE. — C'est stupide !... Où peut il être ?

GENEVIÈVE. — Eh bien, [illegible] trouvé ?

MAURICE. — Non, je ne le trouve pas.

GENEVIÈVE. — Mais où [illegible] avez-vous mis ?

MAURICE. — Ma foi je [illegible] pas [illegible] je vous demande pardon [illegible] ger.

GENEVIÈVE. — [illegible] ta[illegible] (*[illegible]* *la* [illegible]) [illegible] tu [illegible] tes de M. Gérard.

MAURICE. — Je [illegible] donnez pas la peine [illegible] si vous le permettez, pour revenir demain.

GENEVIÈVE. — [illegible] l'avoir [illegible] ici [illegible] ce soir

MAURICE, [illegible] n'ai pas [illegible] !

GENEVIÈVE. — [illegible]

MAURICE. — Ah

GENEVIÈVE. — [illegible] chez [illegible] dès la première heure [illegible] ira vous le porter chez vous. (*En lui tendant la main.*) Bonsoir.

MAURICE. — Bonsoir.

Il sort. Geneviève le rappelle.

GENEVIÈVE. — Ah ! le voilà monsieur Gérard... comme ça cherche les hommes, tenez !

MAURICE. — Merci... mais ça n'est pas le mien.

GENEVIÈVE. — Comment, ça n'est pas le vôtre !

MAURICE. — Non, non, il doit être à Longecourt !

GENEVIÈVE. — Alors, je le lui rendrai demain.

MAURICE. — Dire que si je restais un quart d'heure de plus, ça n'est pas beaucoup un quart d'heure, nous pourrions nous souhaiter le bonjour... ce serait bien plus gentil.

GENEVIÈVE. — Oui... mais pas raisonnable, je vous assure. Aussi sauvez-vous vite.

MAURICE. — Je n'ai pas sommeil.

GENEVIÈVE. — Je serai aussi francho que vous, je suis brisée de fatigue.

MAURICE. — Asseyons-nous.

GENEVIÈVE. — Sauvez-vous vite.

MAURICE. — Je suis mal élevé !

GENEVIÈVE. — Mais non.

MAURICE. — Alors, puis-je venir vous serrer la main demain... ou plutôt, vers trois heures.



GENEVIÈVE. — Vous n'avez pas soif ?

GENEVIÈVE. — A trois heures, j'ai rendez-vous chez ma modiste.

MAURICE. — Et à cinq heures ?

GENEVIÈVE. — A cinq heures, je ferai comme tous les jours une longue promenade à pied.

MAURICE. — De quel côté ?

GENEVIÈVE. — Droit devant moi.

MAURICE. — C'est un joli quartier.

GENEVIÈVE. — Vous n'avez plus rien à me demander ?

MAURICE. — C'est-à-dire que j'ai mille choses...

GENEVIÈVE. — Ce sera donc pour la prochaine fois.

MAURICE. — Et si je ne m'en souviens plus?

GENEVIÈVE. — Cela prouvera que ce n'était pas sérieux.

MAURICE. — C'est assez juste.

GENEVIÈVE. — A la bonne heure.

MAURICE. — Et maintenant je m'en vais.

GENEVIÈVE. — Bonsoir!

MAURICE, *se ravisant.* — Ah! puis-je vous prier de me faire donner un verre d'eau?

GENEVIÈVE. — Vous n'avez pas soif.

MAURICE. — Je n'ai pas soif?

GENEVIÈVE. — Non.

MAURICE. — Je n'ai pas soif?

GENEVIÈVE. — Ah! tenez... enfin!... (*Appelant.*) Annette... (*A Maurice.*) Ce n'est pas gentil, vous savez.

MAURICE. — Mais je vous jure...

GENEVIÈVE. — Annette...

ANNETTE, *à la cantonade.* — Madame?

GENEVIÈVE. — Ne cherche plus... et apporte vite un verre d'eau... un grand verre d'eau à M. Gérard. (*A Maurice.*) Et si vous ne le buvez pas, gare!

MAURICE, *en enlevant son pardessus.* — Vous êtes gentille.

GENEVIÈVE. — Voulez-vous garder votre pardessus!

MAURICE. — C'est pour ne pas avoir l'air d'être en visite.

GENEVIÈVE. — Quel grand enfant vous faites!

MAURICE. — Vous avez bien dit cela.

GENEVIÈVE. — Je suis furieuse.

MAURICE. — Comment êtes-vous quand vous ne l'êtes pas?

GENEVIÈVE. — Sortir de chez moi, seul, à cette heure-ci... Dans dix minutes il fera jour.

MAURICE. — Je ne puis cependant pas vous proposer de m'accompagner.

GENEVIÈVE. — Il ne manquerait plus que cela.

MAURICE. — D'ailleurs, vous n'avez pas de concierge.

GENEVIÈVE. — Oui... mais il y a des gens dans la rue.

MAURICE. — Oh! des gens... à quatre heures! le balayeur n'est même pas levé. (*S'approchant.*) Votre petite broche est défaite.

GENEVIÈVE, *reculant d'un pas.* — Merci... mais n'approchez pas si près.

MAURICE. — Je suis myope.

GENEVIÈVE. — Moi, je vous vois venir de loin.

MAURICE. — Vous avez un joli sourire...

GENEVIÈVE. — Ne vous y fiez pas. Ah! voilà le verre d'eau.

MAURICE. — Le verre d'eau?

GENEVIÈVE. — Cette soif que vous aviez.

ANNETTE. — Voici, monsieur.

MAURICE. — Merci, Annette! (*Un temps.*) Cette brave Annette!

GENEVIÈVE. — Ne vous attendrissez pas sur Annette et dépêchez-vous.

ANNETTE. — Si monsieur désire y ajouter quelques gouttes de cognac...

MAURICE. — Annette, vous m'êtes très sympathique.

ANNETTE, *confuse.* — Monsieur!

GENEVIÈVE. — Voulez-vous boire, maintenant?

MAURICE. — Voyons, je puis bien dire à Annette, tandis que le sucre fond, qu'elle m'est très sympathique.

GENEVIÈVE. — Annette a envie de dormir.

ANNETTE, *en souriant.* — Ma foi non.

MAURICE, *joyeux.* — Ah! Annette n'a pas envie de dormir.

GENEVIÈVE. — Annette, posez ce plateau et allez-vous-en.

ANNETTE, *sort en souriant.* — Bien, madame.

Un temps.

MAURICE. — Il y a longtemps qu'elle est chez vous, Annette?

GENEVIÈVE. — Vous me l'avez déjà demandé : quinze ans!

MAURICE. — Je n'ai pas de mémoire, décidément.

GENEVIÈVE. — Je vous l'écrirai.

MAURICE. — Je suis ennuyeux.

GENEVIÈVE. — Oui.

MAURICE. — Vous m'en voulez?

GENEVIÈVE. — Non.

MAURICE. — Alors, je vais boire.

GENEVIÈVE. — C'est cela.

Un silence.

MAURICE. — A quoi songez-vous?

GENEVIÈVE. — Je songe que nous eussions pu rester de très bons amis.

MAURICE. — Ah! cela devait arriver.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce qui devait arriver?

MAURICE. — Quand je suis revenu sur mes pas, tout à l'heure, vous vous êtes certainement dit et vous vous dites encore : « Voilà un bon jeune homme qui va me jouer la grande scène d'amour si je ne le congédie à temps! »

GENEVIÈVE. — Du tout.

MAURICE. — Pardon, pardon, votre : « Que nous eussions pu rester de très bons amis » était net, précis, et exprimait clairement le fond de votre pensée. Eh bien! ma chère amie, permettez-moi de vous répondre ceci : « Je ne suis pas du tout, oh! mais, pas du tout, le personnage que vous croyez. J'ai horreur de jouer les amoureux. C'est une idée qui ne m'est jamais venue, et qui ne me viendra probablement jamais. Que j'aie flirté avec vous, mon Dieu, quoi de plus naturel? Je suis galant, je l'espère du moins, et vous, vous êtes une femme charmante dans toute l'acception du mot.

GENEVIÈVE. — Merci.

MAURICE. — Oui. Je vous dis les choses comme elles sont, afin que vous ne vous mépreniez pas sur mon compte. Si j'ai quitté brusquement Tavernay, pour rebrousser chemin, si je vous ai priée de me faire donner un verre d'eau, c'était en effet pour rester seul avec vous...

GENEVIÈVE. — Ah!

MAURICE. — ... Pour vous bien prouver que vous vous trompiez quant à mes sentiments à votre égard. Je ne veux — retenez bien ceci, je vous en supplie — je ne veux être que votre ami, votre ami seulement. J'insiste sur ce dernier mot. Donc, je vous en supplie, ne me fuyez plus, ne m'appelez plus : « Monsieur Gérard », gros comme le bras, et lorsque vous me tendez la main, tendez-la moi franchement. Suis-je exigeant?

GENEVIÈVE. — Vous voulez que je vous réponde?

MAURICE. — En toute sincérité.

GENEVIÈVE. — Je suis ravie de ce que vous venez de me dire.

MAURICE. — Alors, ai-je eu raison de revenir?

GENEVIÈVE. — Vous avez eu mille fois raison.

MAURICE. — Plus d'arrière-pensée?

GENEVIÈVE. — Plus d'arrière-pensée.

MAURICE. — Votre parole?

GENEVIÈVE. — Ma parole.

MAURICE. — D'honnête homme?

GENEVIÈVE. — D'honnête homme.

MAURICE. — Amis... amis!

GENEVIÈVE. — Amis... amis.

MAURICE. — Votre main.

GENEVIÈVE. — La voici.

MAURICE. — Eh bien, maintenant, je vais me coucher content.

Il remet son pardessus.

GENEVIÈVE. — Et votre porte-cigarettes?

MAURICE. — Je l'ai dans ma poche.

GENEVIÈVE, *en riant.* — Ah! bon.

MAURICE. — Fallait bien, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Décidément, on s'accorde toujours avec les gens intelligents.

MAURICE. — Je ne suis pas intelligent... je suis sincère, c'est tout différent. Bonsoir.

GENEVIÈVE. — Vous êtes fatigué?

MAURICE. — Je serai franc. Je suis brisé de fatigue.

GENEVIÈVE. — Et moi, je n'ai plus sommeil du tout.

MAURICE. — Bah! une fois la tête sur l'oreiller...

GENEVIÈVE. — Ne croyez pas cela, je m'endors très difficilement.

MAURICE. — Alors, qu'est-ce que vous allez faire?

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas... Je vais lire... je vais... à moins que vous ne consentiez à rester encore quelques minutes avec moi.

MAURICE. — C'est que le jour vient, et, si on me voyait sortir de chez vous, en habit noir et en cravate blanche...

GENEVIÈVE. — Je n'ai pas de concierge... et le balayeur n'est même pas levé!

MAURICE. — Et puis, d'ailleurs, le balayeur, nous nous en moquons.

GENEVIÈVE. — Il y a encore ça.

MAURICE. — Alors, je reste.

GENEVIÈVE. — Vous êtes tout à fait gentil. Avez-vous soif?

MAURICE. — Ah! non.

GENEVIÈVE. — Avez-vous faim?

MAURICE. — Pas davantage.

GENEVIÈVE. — Alors, que vais-je vous offrir?

MAURICE. — Rien du tout.

GENEVIÈVE. — C'est fait.

MAURICE. — Voyez comme c'est agréable. Nous allons pouvoir causer librement, sans contrainte, sans sous-en-

tendus... cela va être charmant!... Je retire mon pardessus.

GENEVIÈVE. — C'est cela.

MAURICE. — Ah! que je suis heureux de m'être expliqué avec vous.

GENEVIÈVE. — Et moi donc! car, je puis vous l'avouer en toute franchise maintenant... j'ai bien cru que vous alliez me demander... un peu plus que mon amitié.

MAURICE. — Qu'est-ce que je disais!

GENEVIÈVE. — Mettez vous à ma place



MAURICE. — AH! QUE JE SUIS HEUREUX DE M'ÊTRE EXPLIQUÉ AVEC VOUS.

mon ami. Depuis bientôt deux mois, je vous vois presque tous les jours.

MAURICE. — Le hasard.

GENEVIÈVE. — Je sais bien... mais enfin, il n'y a pas qu'un théâtre, à Paris, il n'y a pas qu'une allée dans le bois, et je ne pouvais faire un pas sans vous rencontrer. Est-ce vrai?

MAURICE. — C'est vrai.

GENEVIÈVE. — Et ces fleurs? Est-ce raisonnable d'envoyer à une amie des fleurs pareilles! Avant-hier c'étaient des lilas! hier, des œillets, aujourd'hui, cette superbe corbeille! Or, il est bien rare qu'un homme envoie à une femme une telle quantité de fleurs... sans avoir — je le supposais du moins — une petite... une toute petite idée de derrière la tête.

MAURICE. — C'est certain, cependant je pourrais vous répondre que si mon intention était de devenir l'amant de toutes les femmes auxquelles j'envoie des fleurs, ce serait pour moi un métier déplorable.

GENEVIÈVE. — Fatigant, surtout.

MAURICE. — Qu'est-ce que je ferais le premier janvier?

GENEVIÈVE. — Ce serait terrible!

MAURICE. — Non, franchement, je n'y ai jamais songé.

GENEVIÈVE. — Et vous avez eu raison. Une aventure nouvelle? Que Dieu m'en préserve! je n'en ai qu'une dans ma vie, et j'en garde un triste souvenir.

MAURICE. — Si triste?

GENEVIÈVE. — Ah! mon ami, durant des mois, je peux dire que j'ai pleuré jour et nuit, durant des mois, j'ai subi toutes les tortures, toutes les humiliations! j'ai souffert à ce point que je ne me souviens même plus si j'ai eu une minute de joie.

MAURICE. — Vraiment?

GENEVIÈVE. — Rien que d'y penser,

il me semble que toutes mes blessures vont se rouvrir.

MAURICE. — Pourquoi regarder en arrière ?

GENEVIÈVE. — Les douleurs passées doivent servir de leçon pour l'avenir.

MAURICE. — Je croyais la plaie bien guérie.

GENEVIÈVE. — La cicatrice me le rappelle. Et puis enfin, je renais, je sens que je suis redevenue un être en chair et en os! Je suis libre! Libre d'aller, de venir, de penser! Ah! pouvoir [illegible] d'être fixe, d'inquiet [illegible] Ne plus avoir sur les lèvres les questions éternelles, les mêmes : Où est-il? Que fait-il? et [illegible] c'est fini, c'est fini!...

MAURICE. — Qui sait!

GENEVIÈVE. — C'est [illegible] je les [illegible] vous tous [illegible] la lassitude, l'indifférence et quelquefois, la haine...

MAURICE. — Oh!

GENEVIÈVE. — Ah! les promesses, les serments, mon ami, on m'en a fait autant qu'il y avait ce soir d'étoiles au firmament. On a gâché ma vie, on a tué en moi tout ce qu'il y avait de bon! tout ce qu'il y avait de beau! Aussi, je ne crois plus à rien. Non, non, je ne crois plus à rien, et s'il me fallait, cela j'en fais le serment, revivre les heures que j'ai vécues, je préférerais de ces deux mains m'arracher le cœur!

MAURICE. — Ma pauvre amie!

GENEVIÈVE. — Vous me plaignez?

MAURICE. — Je ne vous plains pas... mais je vous plaindrais de toute mon âme si vous étiez femme à tenir votre serment. Vous criez très haut : « Je n'aimerai plus jamais... » pour ne pas entendre une autre voix qui dit : Tu aimeras encore, car tu as aimé. » L'amour que vous voudriez aujourd'hui exterminer du monde est un mal délicieux dont on ne guérit pas, Geneviève... et vous êtes atteinte de ce joli mal-là ; oui, vous aimerez encore, malgré vos résolutions, malgré vos douleurs passées, malgré tout... et cela me rappelle d'ailleurs une aimable chanson qui dit :

Vous aimerez demain, vous qui n'aimez encore
Et vous qui n'aimez plus, vous aimerez demain.

GENEVIÈVE. — Comme vous me connaissez peu!

MAURICE. — Si peu que je pourrais vous dire, si vous m'y poussiez...

GENEVIÈVE. — Quoi donc?

MAURICE. — La femme que vous êtes.

GENEVIÈVE. — Vraiment.

MAURICE. — Vos yeux vous trahissent.

GENEVIÈVE. — Les yeux trompent souvent.

MAURICE. — Pas les vôtres. Il y a des yeux [illegible], des yeux [illegible], des yeux menteurs [illegible]... Il y a des yeux sincères... et les vôtres le sont [illegible]

GENEVIÈVE. — [illegible], mon cher ami.

MAURICE. — Si, ma chère Geneviève, [illegible]

GENEVIÈVE. — Moi!

MAURICE. — Oui, vous. Vous parliez [illegible] passées. Un jour viendra où vous les oublierez tous.

GENEVIÈVE. — Ce jour-là, je saurai m'éloigner.

MAURICE. — [illegible], c'est [illegible] premier aveu... C'est souvent se rapprocher [illegible]

GENEVIÈVE. — [illegible] je ne suis [illegible] jeune, mon ami!

MAURICE. — La femme qui se donne parce qu'elle aime a toujours vingt ans!

GENEVIÈVE. — Ce sont de jolies phrases.

MAURICE. — Ce sont des vérités. Penser, aimer et souffrir, mais c'est toute la vie!

GENEVIÈVE. — Voyez-vous cela.

MAURICE. — Ne riez pas. Vous vous imaginez avoir une volonté de fer, je suis persuadé que vous n'en avez aucune.

GENEVIÈVE. — Ah!

MAURICE, *se rapprochant de plus en plus.* — Aucune. Vous devez être d'une sensibilité exquise, j'en suis sûr, et je ne crois pas me tromper en vous affirmant qu'il doit falloir bien peu de chose pour vous faire plaisir, et bien peu de chose aussi pour vous faire pleurer.

GENEVIÈVE. — C'est vrai.

MAURICE. — Chez vous ce ne sont pas les sens qui jouent le premier rôle... C'est votre cœur qui tient la grande vedette...

GENEVIÈVE. — C'est vrai.

MAURICE. — Telle femme qui a donné

sa bouche n'a rien donné encore.. Quand vous l'avez donnée, vous, Geneviève, c'est un traité d'amour que vous avez signé.

GENEVIÈVE, *troublée*. — C'est vrai !... C'est vrai que vous me connaissez bien.

MAURICE. — Oui, je vous connais... je vous connais... comme si je vous aimais depuis longtemps déjà. Croyez-moi, Geneviève, dites : « j'espère ne plus aimer », ne dites pas : « je n'aimerai plus ». Car, un jour viendra où, sans que vous le vouliez, votre cœur malade se trouvera subitement guéri.



GENEVIÈVE — OH ! QUE C'EST MAL !

GENEVIÈVE. — J'en doute.

MAURICE, *tendrement et ému*. — Il se trouvera guéri... mettons peut-être...

parce qu'un homme, qui ne vous déplaira pas trop — il le faudra du moins, sans cela vous ne l'écouteriez pas — parce qu'un homme vous dira ces trois mots : « Je vous aime... » et qu'il les prononcera avec tant d'émotion dans la voix... tant de crainte... qu'il vous semblera que c'est la dernière fois qu'il vous les dit.

GENEVIÈVE, *à mi-voix.* — Taisez-vous.

MAURICE. — Il vous dira encore que ce qu'il y aura d'admirable dans son amour, c'est que quand vous l'aimerez... il ne vous en aimera pas moins.

GENEVIÈVE. — Je lui répondrai que je ne veux plus souffrir.

MAURICE. — Ecoutez-moi, Geneviève...

GENEVIÈVE. — Allez-vous-en, allez vous-en, je vous en prie...

MAURICE. — J'ai pour vous une telle tendresse...

GENEVIÈVE. — Je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre... Allez-vous-en...

MAURICE. — Je vous aime à la folie!

GENEVIÈVE, *en le regardant bien dans les yeux.* — Je vous supplie de partir.

MAURICE. — Je vous supplie de m'aimer.

GENEVIÈVE, *comme attirée malgré elle.* — C'est mal, je vous jure! C'est mal!

MAURICE. — Voyez, j'ai mes lèvres à la portée de vos lèvres... et je n'ose les effleurer, de peur de vous offenser.

GENEVIÈVE, *vaincue, en laissant tomber sa tête sur l'épaule de Maurice.* — Oh! que c'est mal!

Maurice l'embrasse longuement.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANNETTE

ANNETTE, *à la cantonade.* — Madame... (*En entrant.*) Madame...

GENEVIÈVE. — Quoi?... Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a... Annette?

ANNETTE. — Madame a l'air toute bouleversée!

GENEVIÈVE. — Mais non... parle... dis... qu'est-ce qu'il y a?

ANNETTE. — Il y a qu'il est quatre heures et que madme devrait pourtant songer à se coucher.

MAURICE. — C'est vrai!... cette brave Annette a raison... Aussi vais-je vous laisser vous reposer. (*Il met son pardessus, puis, très ému, en s'avançant vers Geneviève.*) Au revoir.

GENEVIÈVE, *de même.* — Au revoir.

Maurice sort par le jardin. Annette sort. Geneviève, sans bouger, suit Maurice des yeux. Puis, prenant un miroir, qui se trouve à la portée de sa main, elle se regarde longuement, tristement. « Suis-je assez jeune encore? » semble-t-elle dire. Elle repose le miroir et, d'un large geste, elle semble ajouter : « A la grâce de Dieu, nous verrons bien. » Et, tandis qu'elle sort, la pendule sonne quatre heures et la toile tombe.





CHEZ MAURICE GÉRARD

Salon, cabinet de travail, bibliothèque. Sur la table, des livres, des journaux. Au lever du rideau, Louis, vieux domestique à cheveux blancs, met un peu d'ordre; au bout d'un instant, Maurice entre.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, LOUIS

MAURICE. — Qu'est-ce que tu fais là?

LOUIS. — Monsieur voit... Je range un peu.

MAURICE. — Oh! mais dis-moi? On gèle ici.

LOUIS. — Mais non, monsieur.

MAURICE. — Mais si. Ajoute deux bûches vivement.

LOUIS. — Il fait pourtant assez chaud!

MAURICE. — C'est ton avis?

LOUIS. — Oui, monsieur.

MAURICE. — Eh bien, ça n'est pas le mien.

LOUIS. — Je comprends bien.

Un temps.

MAURICE. — Quel temps fait-il?

LOUIS. — Monsieur doit le savoir, puisque monsieur est rentré à dix heures du matin.

MAURICE. — Ça, c'est mon affaire.

LOUIS. — Je n'ai jamais dit à monsieur que c'était la mienne.

MAURICE. — Enfin, quel temps fait-il?

LOUIS. — Moi je trouve qu'il fait plutôt doux... mais comme monsieur et moi nous n'avons pas les mêmes idées sur la température.

MAURICE. — Oh! mais, dis-moi, sur quel pied t'es-tu levé ce matin?

LOUIS. — Si monsieur s'imagine que je remarque sur quel pied je me lève.

MAURICE. — Tu fais la tête.

LOUIS. — Ce n'est plus de mon âge, monsieur.

MAURICE. — Ah! les vieux domestiques!

LOUIS. — Que monsieur en prenne un jeune, et nous rirons.

MAURICE. — Quoi « nous rirons », qu'est-ce que cela veut dire? Tu prends une autorité maintenant! Tu parles... tu juges... tu critiques... Tu n'étais pas comme cela lorsque tu servais chez mon père.

LOUIS. — Pardon, monsieur, j'ai la prétention de n'avoir pas changé, mais comme monsieur Maurice à cette époque était haut comme ma botte, il ne peut se souvenir.

MAURICE. — Eh bien, parle, qu'est-ce que tu as aujourd'hui?

LOUIS. — J'ai... que monsieur s'abîme la santé.

MAURICE. — Pourquoi?

LOUIS. — Parce que monsieur mène depuis huit mois une existence qui n'en est pas une.

MAURICE. — Je ne me suis jamais aussi bien porté.

LOUIS. — Je veux bien.

MAURICE. — J'ai mauvaise mine?

LOUIS. — Non.

MAURICE. — L'œil est pâle?

LOUIS. — Je ne sais pas d'abord ce que monsieur entend par l'œil pâle.

MAURICE. — Alors?

LOUIS. — Alors... alors il se passe ceci : c'est que depuis huit mois aussi monsieur n'a jamais couché chez lui. Or avant, cela n'arrivait pas.

MAURICE. — Avant, je n'étais pas amoureux.

LOUIS. — Monsieur, amoureux!

MAURICE. — Mais naturellement que je le suis.

LOUIS. — Eh bien, c'est regrettable, voilà tout. Jadis tout se passait fort gentiment ; c'étaient des allées et des venues, c'est vrai, et je trouvais souvent le matin des mouchoirs avec des initiales différentes... mais enfin c'était plus propre, monsieur ne découchait pas.

MAURICE. — Plains-toi donc, la chambre est plus vite faite.

LOUIS. — Oui, mais il faut que j'aille tous les soirs porter un veston chez Mme Clarens afin que monsieur n'en sorte pas en habit noir et cravate blanche le lendemain matin.

MAURICE. — Ah! c'est cela, cela te dérange?

LOUIS. — Un peu.

MAURICE. — Vraiment! Tu prends ma maison pour tes invalides.

Coup de sonnette.

LOUIS. — Tenez, monsieur, je préfère aller ouvrir... car je m'aperçois que nous ne raisonnons pas du tout de la même façon aujourd'hui.

MAURICE. — C'est cela, va ouvrir.

SCENE II

MAURICE, LONGECOURT

MAURICE. — Tiens, Longecourt, comment va?

LONGECOURT. — On ne peut mieux, merci. On vous dérange?

MAURICE. — Du tout.

LONGECOURT. — Je viens vous faire mes adieux.

MAURICE. — Vous partez?

LONGECOURT. — Ce soir même.

MAURICE. — Où cela?

LONGECOURT. — Dans le Midi. J'éprouve le besoin de voir un peu de ciel bleu et d'aller me réchauffer au soleil.

MAURICE. — Mais il n'y a pas de soleil dans le Midi, mon ami.

LONGECOURT. — Comment, pas de soleil?

MAURICE. — C'est un bruit que l'on fait courir. Et de quel côté allez-vous?

LONGECOURT. — A Nice d'abord, en Italie ensuite.

MAURICE. — Seul?

LONGECOURT. — Seul. Non, non, sérieusement.

MAURICE. — Je croyais que vous aviez une petite liaison?

LONGECOURT. — Rompue.

MAURICE. — Déjà!

LONGECOURT. — Oui, j'ai constaté qu'il m'était décidément plus facile d'aimer plusieurs femmes que d'en aimer une seule.

MAURICE. — Comment cela?

LONGECOURT. — Que voulez-vous? Lorsque je suis avec une femme, je désire immédiatement celle que je n'ai pas... Dès que je suis libre, je ne tiens plus à celle que je désirais et regrette sur-le-champ celle que j'avais. Dans ces conditions, la vie n'est plus possible.

MAURICE. — Quel type vous faites!

LONGECOURT. — Non, j'ai un caractère malheureux.

MAURICE. — Vous voulez vous marier, mariez-vous.

LONGECOURT. — Je sais bien. Je voulais, mais je ne veux plus, car j'ai réfléchi aussi que je n'étais pas né pour le mariage. Vivre avec la même femme pendant des années, des années et des années !... Non, je ne m'en sens pas le courage ! Je me croirais obligé de la tromper au bout de huit jours, ce qui ne serait, le sachant d'avance, ni très galant, ni très propre, ni très honnête de ma part... Au fond, voyez-vous, je devrais aller vivre dans ces pays lointains, dans ces pays qui fourmillent de filles sans dot, qu'on achète moyennant 25 louis au plus, qui sont condamnées de par la loi à rester fidèles à leur mari pendant trois ans au moins — ce qui est déjà beaucoup — et qu'on rend à la famille lorsqu'elles ont cessé de vous plaire.

MAURICE. — Mais, c'est chez les nègres que cela se passe ainsi !

LONGECOURT. — Chez les jaunes aussi. Mais parlons blancs .. Geneviève va bien ?

MAURICE. — Très bien, merci.

LONGECOURT. — Toujours amoureux ?

MAURICE. — De plus en plus.

LONGECOURT. — A la bonne heure !

MAURICE. — C'est un être exquis ! avec cela si bon, si juste et si affectueux.

LONGECOURT. — C'est une femme comme elle qu'il m'aurait fallu !

MAURICE. — Voilà huit mois que nous nous aimons, il me semble qu'il y a huit jours.

LONGECOURT. — Tant mieux. Elle mérite d'être heureuse.

MAURICE. — Certes. Aussi suis-je bien décidé à lui éviter la moindre peine.

LONGECOURT. — Et vous avez raison, car elle vous aime profondément.

MAURICE. — Je le crois.

LONGECOURT. — Dites que vous en êtes sûr. Ainsi l'autre soir, alors que nous dînions chez elle, tandis que vous causiez avec Tavernay, je l'entraînai dans un coin et pour la taquiner un peu : « Bah ! votre Maurice, lui dis-je, il vous trompera comme les autres !... » Ah ! mon ami, je me suis bien juré de ne plus recommencer cette mauvaise plaisanterie ! Son visage prit une telle expression qu'il me sembla pendant une seconde que c'était la douleur elle-même qui me regardait dans les yeux.

MAURICE. — Pauvre chérie !

LONGECOURT. — Aussi, un conseil, conseil d'un vieux camarade qui vous aime bien, trompez-la... adroitement

MAURICE. — La tromper, moi ? Vous voulez rire !

LONGECOURT. — Du tout, je n'ai jamais été aussi sérieux. Si vous étiez un indifférent, je me garderais bien de me mêler de vos affaires, mais j'ai une grande amitié pour vous, et j'ai une grande amitié pour elle. Aussi, je vous le répète : soyez prudent.

MAURICE. — Je l'adore, voyons, je la quitte à peine deux heures par jour !

LONGECOURT. — C'est entendu, vous l'adorez, j'en suis persuadé. Vous êtes, elle me l'a dit elle-même, on ne peut plus gentil, on ne peut plus prévenant... Malgré cela, vous n'êtes pas fait autrement que les autres, et lorsque vous êtes infidèle... ou lorsque vous le serez, vous vous direz, pour vous excuser : le cœur n'étant pas en jeu, ça ne compte pas. Eh ! bien, gare... car pour certaines femmes cela compte.

MAURICE. — Mais, ma parole, vous me parlez comme si j'avais quelque chose à me reprocher.

LONGECOURT. — Je n'ai pas dit cela.

MAURICE. — Vous avez l'air de le dire tout au moins.

LONGECOURT. — Mais non. Je vous préviens simplement. Vous êtes jeune, par conséquent léger et...

MAURICE. — Et ?

LONGECOURT. — Rien, voilà.

MAURICE. — Oui. (*Un temps.*) Longecourt ?

LONGECOURT. — Mon ami ?

MAURICE. — On vous a dit quelque chose.

LONGECOURT. — Du tout.

MAURICE. — Aucun potin ?

LONGECOURT. — Aucun.

MAURICE. — Je cherche dans ma tête ce que j'ai pu faire !

LONGECOURT. — Ne cherchez pas... car si vous cherchez... vous me ferez croire que vous êtes capable de trouver.

MAURICE. — Eh bien, mon ami, j'y suis.

LONGECOURT. — Comment, vous y êtes ?

MAURICE. — Je sais ce que c'est.

LONGECOURT. — Ah !

MAURICE. — Le mannequin ?

LONGECOURT. — Comment le mannequin ?

MAURICE. — Le mannequin de la rue de la Paix. Une petite femme qui passe son temps à s'habiller et à se déshabiller devant les clientes et qui est venue...

LONGECOURT. — En faire autant chez vous pour ne pas en perdre l'habitude.

MAURICE. — Mais non, mon cher, c'est idiot, c'est imbécile! Je la connaissais bien avant d'avoir rencontré Geneviève. Elle m'a fait une visite, en effet, pour me demander un service... ou une recommandation... je ne me rappelle plus bien... vous voyez que cela ne m'a pas frappé.

LONGECOURT. — Mais, c'est bien fini avec elle?

MAURICE. — Oh! mon ami, voyons!

LONGECOURT. — J'ignorais cette histoire de mannequin.

MAURICE. — Vraiment?

LONGECOURT. — Je vous en donne ma parole.

MAURICE. — Alors, je regrette de vous l'avoir contée.

LONGECOURT. — Pourquoi? J'espère que vous avez confiance en moi?

MAURICE. — Quelle plaisanterie!

Un temps.

LONGECOURT. — A propos, je vous ai rencontré hier.

MAURICE. — Tiens, où cela?



LONGECOURT — TROMPEZ-LA... ALLÈGREMENT

LONGECOURT. — A quelques pas du Musée du Louvre.

MAURICE. — Oh! non.

LONGECOURT. — Si, si.

MAURICE. — Oh! non, non, je vous assure.

LONGECOURT. — Voyons! il était quatre heures et demie très exactement. Je passais en voiture.

MAURICE. — C'est vrai, vous avez raison. Je confondais le Musée avec... oui, oui, vous avez raison.

LONGECOURT. — Quelques instants après vous avoir croisé, j'ai aperçu Colette qui trottait, qui trottait...

MAURICE. — Elle marche vite, n'est-ce pas?

LONGECOURT, *ironique*. — Elle m'en a l'air.

MAURICE. — Eh bien, regardez comme c'est drôle... Un autre que vous m'aurait vu, il se serait dit que nous avions rendez-vous. Le monde est méchant.

LONGECOURT. — C'est pour cela qu'il faut faire très attention.

MAURICE. — Soyez sans crainte.

MAURICE. — Elle n'aurait rien dit.

LONGECOURT. — Naturellement... mais enfin ça ne lui aurait pas fait plaisir.

MAURICE. — C'est certain!

LONGECOURT. — Et maintenant, dites-moi? j'aurais bien voulu lui serrer la main, à Geneviève, avant mon départ. A quelle heure la voyez-vous?

MAURICE. — A cinq heures.

LONGECOURT. — Il est?

MAURICE. — Quatre heures et quart.



LOUIS. — C'EST Mlle JEANNE

LONGECOURT. — Et ne pas être trop aimable avec elle.

MAURICE. — Moi?

LONGECOURT. — Mais oui... Ainsi, l'autre jour vous plaisantiez, vous la preniez par la taille.

MAURICE. — Pour rire.

LONGECOURT. — Je sais bien, je n'y attache moi non plus aucune importance... Cependant Geneviève eût été là...

LONGECOURT. — Oh! bien, je vais l'attendre si cela ne vous dérange pas.

MAURICE. — Pas chez moi, chez elle.

LONGECOURT. — Ah! elle ne vient pas ici?

MAURICE. — Elle n'y est même jamais venue.

LONGECOURT. — Ce n'est pas possible! Depuis huit mois?

MAURICE. — Depuis huit mois.

LONGECOURT. — C'est assez curieux. Et pourquoi?

MAURICE. — Elle n'a jamais voulu céder. J'ai eu beau prier, insister, non, elle n'a pas voulu.

LONGECOURT. — Quelles raisons donne-t-elle?

MAURICE. — Elle craint d'y trouver des souvenirs... elle dit que d'autres sont venues avant elle... en un mot des enfantillages.

LONGECOURT. — C'est bien là, ma Geneviève.

MAURICE. — Or, vous pouvez juger qu'il n'y a rien ici qui puisse la choquer.

LONGECOURT. — Certes. Et cette brave Isabelle, qu'est-ce qu'elle devient?

MAURICE. — [illegible] il y a trois ou quatre jours. Elle a l'air de ne pas [illegible] beaucoup décidément.

LONGECOURT. — Je le crois.

MAURICE. — Je ne lui ai rien fait cependant.

LONGECOURT. — Vous êtes bien [illegible] c'est [illegible] et elle est tenue à [illegible].

MAURICE. — Si vous voulez mon opinion, ce n'est pas un bon petit cœur.

LONGECOURT. — Ce n'est pas cela, mais il lui est arrivé, étant toute gamine, un accident.

MAURICE. — Allons donc!

LONGECOURT. — Oui, elle a, paraît-il, été mordue par une vipère.

MAURICE. — Eh bien?

LONGECOURT. — Eh bien! il a dû lui en rester quelque chose.

MAURICE, *riant.* — C'est donc ça! (*A Louis qui entre.*) Qu'est-ce que c'est?

LOUIS. — Monsieur?

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a?... (*Et comme Louis parle très bas.*) Quoi? approche! Quoi?

LOUIS. — Monsieur tient à ce que je le dise plus haut?

MAURICE. — Naturellement, puisque je n'entends pas.

LOUIS, *haut.* — C'est Mlle Jeanne.

MAURICE. — Comment, Mlle Jeanne?

LOUIS. — Oui, monsieur, Mlle Jeanne.

MAURICE. — Qu'est-ce qu'elle veut?

LOUIS. — Ce n'est pas moi qu'elle vient voir, monsieur.

MAURICE. — Sans doute. Enfin, tu ne sais pas ce qu'elle veut?

LOUIS. — Pas jusqu'à maintenant, monsieur.

MAURICE. — Tu lui as dit que j'étais là?

LOUIS. — Oui, monsieur.

MAURICE. — Pourquoi?

LOUIS. — Parce que monsieur ne m'a pas dit de lui dire qu'il n'y était pas.

MAURICE. — Eh bien, tu es idiot, là!

LOUIS. — Comme monsieur voudra.

MAURICE. — C'est assommant. (*A Longecourt.*) Vous permettez, mon cher?

LONGECOURT. — Si je vous dérange...

MAURICE. — Du tout voyons! Eh! bien, faites-la entrer. (*A Longecourt.*) C'est le mannequin justement.

LONGECOURT. — Ah! C'est le mannequin.

MAURICE. — Oui.. eh! bien, vous allez voir si je sais leur parler aux mannequins.

SCÈNE III

Les Mêmes, JEANNE

JEANNE, *en entrant* [illegible]. — Bonjour. (*Apercevant Longecourt.*) Oh! pardon!

MAURICE, [illegible]. — Mademoiselle [illegible].

LONGECOURT. — Mademoiselle.

JEANNE. — Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de rencontrer monsieur.

LONGECOURT. — Ah!

JEANNE. — Monsieur Letilleul, n'est-ce pas?

LONGECOURT. — Non, je ne suis pas M. Letilleul.

JEANNE. — Vous n'êtes pas monsieur Letilleul?

LONGECOURT. — Je le regrette.

JEANNE, *à Maurice.* — Oh! c'est trop fort! Bonjour!

MAURICE. — Qu'est-ce que c'est, monsieur Letilleul?

JEANNE. — Eh bien, c'est M. Letilleul.

MAURICE. — D'où sort-il?

JEANNE. — Comment, d'où il sort?

MAURICE. — Enfin qui est-ce?

JEANNE. — C'est M. Letilleul.

MAURICE. — Eh bien, il fallait le di[re] tout de suite! M. Letilleul, c'est M. Letilleul, comme cela au moins nous serions été fixés. C'est extraordinaire!

JEANNE. — Vous n'êtes pas de bonne humeur aujourd'hui.

MAURICE. — Ce n'est pas cela, ma chère enfant... mais comme je vous l'ai dit, il ne faut plus revenir ici.

JEANNE. — C'était sérieux?

MAURICE. — Très sérieux.

JEANNE. — Pourquoi?

MAURICE. — Pourquoi? Les femmes ont de ces questions qui vous démontent!... Pourquoi?

JEANNE. — Oui, pourquoi?

MAURICE. — Tenez, demandez-le à mon ami.

LONGECOURT. — Mais je ne sais pas, moi, vous êtes bon!



JEANNE. — EH BIEN, JE VOUS ÉCOUTE, LA!

MAURICE. — Ah! vous voyez à quel point c'est délicat.

JEANNE. — Non.

LONGECOURT. — La vérité, madame, c'est qu'il n'est pas libre.

MAURICE. — Voilà.

JEANNE. — Oh! C'est pour rire. Vous avez une maîtresse?

MAURICE. — J'en ai une.

JEANNE. — Vous auriez pu me prévenir.

MAURICE. — Il me semble cependant...

JEANNE. — Il vous semble mal, car j'ai très bonne mémoire. Vous m'avez dit mot à mot ceci : « Je suis marié... donc je suis libre » ; or, aujourd'hui vous n'êtes plus libre et vous n'êtes pas marié... donc vous m'avez menti.

MAURICE. — Ecoutez, ma chère petite, ce jour-là, j'étais peut-être préoccupé...

JEANNE, *s'énervant.* — Oh! C'est trop fort!

MAURICE. — Voyons, voyons, ne nous emportons pas.

JEANNE. — Je ne m'emporte, mais je dis : c'est trop fort.

MAURICE. — Eh bien, dites : C'est trop fort... mais écoutez-moi.

JEANNE. — Si c'est parce que je ne suis qu'un mannequin.

MAURICE. — Mais le mannequin n'a rien à voir là-dedans, ma petite amie.

JEANNE. — Je vous demande pardon, c'est moi.

MAURICE. — Je le sais que c'est vous. Nous n'en sortirons jamais, mon enfant, puisque vous ne voulez pas m'écouter.

JEANNE, *en s'asseyant.* — Eh bien, je vous écoute, là!

MAURICE. — Qu'est-ce que vous voulez?

JEANNE. — Comment, ce que je veux?

MAURICE. — Oui, qu'est-ce que vous voulez? La question est nette, précise... qu'est-ce que vous voulez?

JEANNE. — Mais je ne veux rien.

MAURICE. — A la bonne heure. Je vois que nous allons finir par nous entendre. Cependant, comme je tiens essentiellement à ce que vous ne vous en alliez pas d'ici avec un mauvais souvenir, je vous prie de réfléchir encore.

JEANNE. — A quoi?

MAURICE. — Si je puis faire quelque chose pour vous être agréable, soyez persuadée que je n'hésiterai pas une seconde. Le temps d'envoyer mon domestique à la poste, de donner de mon côté un coup de téléphone, et je suis à vous. Pendant ces quelques minutes, mon ami sera assez aimable pour vous tenir compagnie. Ça va?

JEANNE. — Mais...

MAURICE. — Je vous supplie de ne pas me répondre encore. Pensez à ce que je viens de vous dire et à tout de suite. (*Bas à Longecourt.*) Débarrassez-m'en.

LONGECOURT, *bas*. — Elle est gentille.

MAURICE. — Oui, mais l'heure avance, et j'ai un rendez-vous à cinq heures.

LONGECOURT. — J'en fais mon affaire.

MAURICE, *à Jeanne*. — Je reviens.

JEANNE. — Oui! Oui!

SCÈNE IV

LONGECOURT, JEANNE

JEANNE. — Quel drôle d'homme?

LONGECOURT. — C'est une tête sans cervelle, il faut l'excuser.

JEANNE. — Pourquoi m'a-t-il raconté des histoires? Je ne lui en demandais pas. Chaque fois que je le voyais, que je le questionnais — rarement d'ailleurs — il me répondait toujours : Ça va, ça va!

LONGECOURT. — Qu'est-ce qui allait?

JEANNE. — Mais je ne sais pas. Il ne cessait de me répéter : ça va... Alors, je disais aussi : ça va... pour ne pas le contrarier.

LONGECOURT. — Vous l'aimez, naturellement?

JEANNE. — Oh! non

LONGECOURT. — Ah!

JEANNE. — Il ne m'était pas désagréable, voilà tout. Il m'aurait dit : « J'ai une maîtresse », je ne lui en aurais pas voulu, c'est son droit. Mais pourquoi ne pas avoir été franc? Moi je suis pour la franchise.

LONGECOURT. — Vous avez raison.

JEANNE. — Et j'ai horreur qu'on se moque de moi.

LONGECOURT. — Et vous avez encore raison.

JEANNE. — Enfin, est-ce vrai?

LONGECOURT. — Absolument.

JEANNE. — Depuis cinq mois, je l'ai peut-être vu deux fois, ce n'est pas un motif suffisant pour me traiter comme une rien du tout.

LONGECOURT. — Le fait est...

JEANNE. — On a son petit point d'honneur, n'est-ce pas?

LONGECOURT. — C'est évident.

JEANNE. — Je suis très susceptible.

LONGECOURT. — Ce n'est pas un défaut.

JEANNE. — Il faut savoir me prendre.

LONGECOURT. — Voilà. (*Un silence.*) Asseyez-vous donc.

JEANNE. — Vous êtes son ami, monsieur?

LONGECOURT. — Oui, mademoiselle.

JEANNE. — J'espère pour vous que vous êtes plus sérieux que lui.

LONGECOURT. — Moi, je suis libre.

JEANNE, *vivement*. — Vous êtes marié?

LONGECOURT. — Non, non, ni marié, ni... rien du tout. Et vous, mademoiselle, vous êtes mannequin, je crois?

JEANNE. — Oui, monsieur.

LONGECOURT. — Rue de la Paix?

JEANNE. — Oui, rue de la Paix, chez Ernest.

LONGECOURT. — C'est une bonne maison, paraît-il?

JEANNE. — Oui, on voit du monde.

LONGECOURT. — En somme, vous vous déshabillez toute la journée?

JEANNE. — Toute la journée, non... mais bien vingt fois par jour... et quand ça n'est pas pour son plaisir, vous savez.

LONGECOURT. — C'est dur?

JEANNE. — Surtout qu'on a quelquefois affaire à des femmes...

LONGECOURT. — Pas toujours commodes?

JEANNE. — Ainsi, tenez, hier, par exemple, il y en a une qui m'a fait essayer dix toilettes différentes, et tout cela pour ne rien acheter.

LONGECOURT. — C'est effrayant.

JEANNE. — Elle était grosse comme ça! 80 de tour de taille!

LONGECOURT. — Bigre!

JEANNE. — Eh! bien, à chaque robe nouvelle, elle s'écriait, en zézayant, avec une petite voix d'enfant malade. (*L'imitant.*) Oh! non, non, je désirerais un corsage qui vous allonge plus!... Ce que j'avais envie de lui allonger autre chose!

LONGECOURT, *en riant*. — Je comprends cela.

JEANNE. — Elle avait une poitrine! une poitrine bien à elle, je vous le jure. C'était indécent!

LONGECOURT. — Pas comme la vôtre alors?

JEANNE, *fière*. — Oh! moi, je suis bien faite.

LONGECOURT. — Vous êtes mannequin.

JEANNE. — Ça, ça ne prouve rien... on peut être mannequin et être mal fichue... Y a des mannequins truqués.

LONGECOURT. — Allons donc.

JEANNE. — Oh! oui! Mais chez moi, tout m'appartient.

LONGECOURT. — Cela vaut mieux.

JEANNE. — Certes... Il est préférable d'avoir des meubles bien à soi que de les avoir pour ainsi dire en location.

LONGECOURT. — La comparaison est que je suis. Plus je vais, plus je m'aperçois qu'il faut être un peu mûre pour plaire aux jeunes gens. Aussi, à dater d'aujourd'hui, c'est bien décidé, je ne me laisserai plus faire la cour que par des hommes d'un certain âge.

LONGECOURT. — C'est plus sûr.



JEANNE. — CE QUE VOUS DEVEZ AVOIR DU CŒUR, VOUS !...

très heureuse... et jolie comme vous l'êtes...

JEANNE. — Jolie? non. Je suis jeune et je suis fraîche, voilà tout.

LONGECOURT. — Eh bien! mais ça compte, ça.

JEANNE. — Et je le regrette.

LONGECOURT. — Pourquoi?

JEANNE. — Parce que si j'avais quinze ans de plus, je serais peut-être autre chose

JEANNE. — Certainement.

LONGECOURT. — Ainsi, moi, je n'en ai pas l'air, eh! bien, je suis très vieux, mademoiselle Jeanne.

JEANNE. — Vous, vous devez être rigolo.

LONGECOURT. — Justement, je suis un vieux rigolo.

JEANNE. — Et très farceur, je parie?

LONGECOURT. — Très farceur.

JEANNE. — Cela se voit à vos yeux.

LONGECOURT. — Ah!

JEANNE. — On ne vous l'a jamais dit?

LONGECOURT. — Si, quelquefois.

JEANNE. — Et vous devez être un homme à femmes.

LONGECOURT. — Et vous... êtes-vous une femme à hommes?

JEANNE, *en riant*. — En voilà une question.

LONGECOURT. — Pourquoi?

JEANNE. — Parce que ça dépend.

LONGECOURT. — De quoi?

JEANNE. — De l'homme naturellement.

LONGECOURT. — Et moi de la femme.

JEANNE. — Ça prouve qu'on a les mêmes idées.

LONGECOURT. — Identiques.

JEANNE. — C'est amusant.

LONGECOURT, [illegible] — [illegible] chez Ernest!

JEANNE. — C'est cinquante francs nourrie.

LONGECOURT. — Ce n'est pas lourd.

JEANNE. — Oh! faut avoir un amant, [illegible]

[illegible]

[illegible] le dis.

JEANNE. — Deux fois seulement!

LONGECOURT. — Deux fois seulement... Certains jours pas du tout.

JEANNE. — Et vous pourrez m'y faire entrer?

LONGECOURT. — Demain, si vous le voulez.

JEANNE. — C'est la maison comment?

LONGECOURT. — C'est la maison Longecourt.

JEANNE. — La maison Longecourt?

LONGECOURT. — Oui.

JEANNE. — Je ne connais pas.

LONGECOURT. — Oui... mais moi je la connais... et vous savez c'est tout ce qu'il y a de bon.

JEANNE. — Où perche-t-elle?

LONGECOURT. — Elle perche à Nice.

JEANNE, *ravie*. — A Nice!

LONGECOURT. — Et c'est joli par là.

JEANNE. — Il paraît que c'est merveilleux!

LONGECOURT. — J'y pars ce soir, si vous voulez que je vous y accompagne?

JEANNE. — Vous feriez cela!

LONGECOURT. — Sans hésiter.

JEANNE. — Eh! bien, si ce n'est pas pour vous moquer de moi, vous êtes rudement chic.

LONGECOURT. — Je suis chic et je ne me moque pas de vous. Rendez-vous à neuf heures, gare de Lyon, le train part à vingt, cela vous va-t-il?

JEANNE, *émue*. — Ecoutez, je n'en reviens pas... Ce que vous faites là est vraiment gentil... Ce que vous devez avoir du cœur, vous!...

LONGECOURT. [illegible] beaucoup de cœur!

JEANNE. — Sûr.

LONGECOURT. — Et bien d'autres qualités [illegible] ignorez.

[illegible]

[illegible] chez Ernest.

[illegible] bête.

[illegible]

LONGECOURT. — Parbleu.

[illegible]

JEANNE. — [illegible]

LONGECOURT. — On [illegible] ne lui dites pas au revoir?

JEANNE. — Pour quoi faire?

LONGECOURT. — Après tout, c'est inutile... mais je vais toujours lui laisser deux lignes, ce sera plus poli.

JEANNE. — Si vous voulez, mais moi cela m'est égal.

Elle va à la glace.

LONGECOURT, *cherchant sur la table*. — Voyons du papier... il n'y a pas une feuille de papier, ici?... ni d'enveloppe!... Sapristi, va! Ah! ce bloc-notes!

Il déchire une feuille.

JEANNE. — Dépêchez-vous, dites?

LONGECOURT. — Une minute... (*Il écrit.*) « *Cher ami* »...

JEANNE, *joyeuse.* — A Nice! Oh! (*Un silence.*) C'est fini?

LONGECOURT. Une seconde... Là!

JEANNE. — Il va faire une tête!

LONGECOURT, *en riant.* — Plutôt.

JEANNE. — On part?

LONGECOURT. — On part. Vous n'oubliez rien?

JEANNE. — Non. Ah! si, mon manchon.

LONGECOURT. — Le voici. Vous y êtes?

JEANNE. — J'y suis.

LONGECOURT. — Alors, filons.

Ils sortent.

La scène reste vide une seconde.

SCÈNE V

MAURICE, LOUIS

MAURICE, *à la cantonade.* — Longecourt, vous seriez tout à fait gentil si vous vouliez bien sonner Louis. La sonnerie doit être détraquée dans ma chambre. (*Un silence.*) C'est fait? (*Un silence.*) Longecourt?... (*En rentrant en scène.*) Ah çà! mais!... personne!... (*Il sonne. Louis entre.*) Où étais-tu?

LOUIS. — A la poste, monsieur.

MAURICE. — Tu passes ta vie à la poste, maintenant!

LOUIS. — Si monsieur ne m'y envoyait pas à tout bout de champ, on m'y verrait peut-être moins souvent!

MAURICE. — Et M. Longecourt et Mlle Jeanne?

LOUIS. — Je les ai aperçus de loin monter dans une voiture.

MAURICE. — Elle est bonne! (*Coup de timbre.*) Tu sais, je suis sorti.

LOUIS. — Bien, monsieur.

Louis sort, puis revient.

MAURICE. — C'est?

LOUIS. — Quelqu'un que monsieur recevra probablement.

MAURICE. — Je t'ai dit que non.

LOUIS. — C'est Mme Clarens.

MAURICE. — Imbécile, va! tu ne pouvais pas le dire tout de suite. (*Il sort vivement, puis revient avec Geneviève.*) J'avoue que je ne m'y attendais guère. (*A Louis.*) Laisse-nous.

Louis sort.

SCENE VI

MAURICE, GENEVIEVE

MAURICE. — Toi ici!

GENEVIÈVE. — Tu vois!

MAURICE. — Ah! la bonne, l'exquise surprise!

GENEVIÈVE. — C'est vrai?

MAURICE. — Mon chéri! Tu ne pouvais me faire un plus gros plaisir.

GENEVIÈVE. — Je me suis dit : Après tout, c'est trop bête! Il serait souffrant, je serais bien forcée d'y aller! Alors, je suis venue. Et puis, malgré tout, j'étais curieuse de voir « ton chez toi! » De voir tes bibelots...

MAURICE. — Oh! mes bibelots!...

GENEVIÈVE. — Si, si, tu as beaucoup de goût!... C'est très gentil! Maintenant, je suis toute contente de m'être décidée. Et je craignais d'arriver en retard! J'avais un cocher... je l'aurais tué!... (*Un temps.*) Il fait bon!...

MAURICE. — Qu'est-ce que tu regardes?

GENEVIÈVE. — Tout et rien... ou plutôt si, je cherche un coin. Je ne sais si tu es comme moi, mais lorsque je vais chez une amie, même chez un indifférent, je me dis immédiatement : Si j'habitais cet appartement, voilà l'endroit où je me tiendrais de préférence... Alors je regarde et je cherche.

MAURICE. — Mon cher amour, je suis si content, si content de t'avoir là!

GENEVIÈVE. — Alors, viens m'embrasser. (*Il l'embrasse.*) Pas comme ça... embrasse-moi comme je t'aime.

MAURICE. — Ma femme chérie.

GENEVIÈVE. — Ta femme chérie a son chapeau tout de travers.

MAURICE. — Alors, enlève-le.

GENEVIÈVE. — Tu crois que cela le remettra droit?

MAURICE. — Baisse un peu la tête, veux-tu?

GENEVIÈVE. — Il y a trois épingles, fais attention.

MAURICE. — Une, deux et trois! Ça y est.

GENEVIÈVE. — Tu es très adroit ! Tiens, voilà ma voilette, je retire mon manteau.

MAURICE, *dépose le chapeau sur la table, couvrant ainsi sans s'en douter la let-*



MAURICE. — AH ! LA BONNE, L'EXQUISE SURPRISE !

tre de Longecourt. — Là ! Qu'as-tu fait de beau aujourd'hui ? Assieds-toi.

GENEVIÈVE. — Il faut que je m'asseye ?

MAURICE. — Oui.

GENEVIÈVE. — Bon. Eh bien, mon cher chéri, j'ai eu une journée folle ! J'ai d'abord été essayer.

MAURICE. — Ça, c'est grave.

GENEVIÈVE. — Ensuite, j'ai été vivement à Saint-Antoine-de-Padoue.

MAURICE. — A l'église ? Pourquoi faire ?

GENEVIÈVE. — Mais tu n'as donc jamais rien égaré !

MAURICE. — Si.

GENEVIÈVE. — Eh ! bien, si tu avais été à Saint-Antoine-de-Padoue, tu aurais certainement retrouvé ce que tu avais perdu. Ne ris pas. Ainsi, moi, aujourd'hui, en descendant de chez ma couturière, je veux donner deux sous à un pauvre, je me fouille, plus de bourse ! Je remonte croyant l'avoir laissée tomber, rien ! Je file, j'arrive, je demande à saint Antoine de me dire où elle est...

MAURICE. — Il te le dit...

GENEVIÈVE — Il ne me le dit pas naturellement... ne te moque pas, c'est très sérieux... mais dix minutes après, je l'avais retrouvée.

MAURICE. — Elle était ?

GENEVIÈVE. — Dans ma poche.

MAURICE. — Tiens, tu es adorable !

GENEVIÈVE. — Tu ne comprends pas... elle n'était pas dans ma poche... dans ma poche... elle était entre ma poche et le sol.

MAURICE. — Oh ! ça m'a l'air très compliqué.

GENEVIÈVE. — Que c'est drôle de ne pas vouloir comprendre. Ma poche était trouée sais-tu ? Eh bien, ma bourse en or était restée accrochée à un fil de la doublure... ce qui fait qu'elle était suspendue entre le sol et ma poche, c'est bien ce que je disais tout à l'heure.

MAURICE. — Tiens, il faut que je t'embrasse encore une fois.

GENEVIÈVE — Tu m'agaces !... Dis-moi ? Cette porte où donne-t-elle ?

MAURICE. — Dans ma chambre. Veux-tu la voir ?

GENEVIÈVE, *avec un mouvement de recul.* — Non.

MAURICE. — Pourquoi ?

GENEVIÈVE *pour changer la conversation.* — Tu as de jolies gravures.

MAURICE. — Elles sont gentilles.

GENEVIÈVE. — Tout est coquet chez toi, et meublé avec un goût !... D'ailleurs, j'en étais sûr ! Ah ! mon chéri, mon chéri !

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

GENEVIÈVE — Il y a que je suis profondément heureuse.

MAURICE. — C'est bien vrai, au moins ?

GENEVIÈVE. — Si c'est vrai ! Je ne me reconnais plus moi-même ! Je vais, je viens, si contente, si joyeuse, qu'il me semble que tout est nouveau pour moi ! Tantôt encore, en montant les Champs-Elysées, — c'est enfantin, ce que je vais te dire et tu vas te moquer, sans doute, — je regardais cette belle avenue, une vieille amie pourtant, et m'extasiais comme si vraiment je la voyais pour la première fois ! Le bonheur, vois-tu, mon chéri, donne aux choses que l'on connaît le plus un aspect tout différent.

MAURICE. — C'est juste.

GENEVIÈVE. — On se sent meilleur, plus indulgent, on se sent vivre surtout ! Tu occupes à ce point ma pensée que lorsque je ne t'ai pas près de moi, je te cherche comme si je t'avais perdu ! Sans toi, je suis toute désorientée ! Enfin, je t'aime à ce point que, même lorsque je t'ai là, tu me manques.

MAURICE. — Ma chérie !

GENEVIÈVE. — Dis-moi : je t'aime.

MAURICE. — Je t'adore.

GENEVIÈVE. — Ma femme ?

MAURICE. — Ma femme.

GENEVIÈVE. — Oh ! tu l'as bien dit !... Tiens, tu es un amour.

MAURICE. — Oui, je suis un amour.

GENEVIÈVE. — Coquin, va ! Et comme tu as su me prendre ! « Je ne veux être que votre ami... » Tu te souviens ?

MAURICE. — Il eût été ridicule de te dire : « Je ne veux être que votre amant ! »

GENEVIÈVE. — Le fait est que je t'aurais chassé.

MAURICE. — Tandis que tu m'as retenu !

GENEVIÈVE. — Et si je ne t'avais pas cédé ?

MAURICE. — Oh ! alors j'aurais employé les grands moyens.

GENEVIÈVE. — Quels grands moyens ?

MAURICE. — J'aurais fait enrager ton indifférence, et après bien du temps, comblé de fidélité et de tendresses... tu aurais été obligée de m'aimer par lassitude.

GENEVIÈVE. — Tiens, veux-tu que je te dise ?

MAURICE. — Non.

GENEVIÈVE. — Je te le dirai tout de même.

MAURICE. — J'en étais sûr.

GENEVIÈVE. — J'ai comme une vague idée que tu m'aimeras longtemps.

MAURICE. — Je t'aimerai toujours.

GENEVIÈVE. — Non... parle français, veux-tu ? Ne dis jamais : toujours... ne dis jamais : jamais.

MAURICE. — Jamais, jamais !

GENEVIÈVE. — Jamais, jamais.

MAURICE. — Toi, toi, tu feras de moi... tout ce que je voudrai...

GENEVIÈVE. — J'en prends le chemin, mais je ne veux pas te gronder, car j'ai confiance en toi.

MAURICE. — Et tu as raison.

GENEVIÈVE. — Je croyais avoir perdu



MAURICE. — Tiens, je t'adore !

toutes mes illusions, grâce à toi je les ai toutes retrouvées...

MAURICE. — J'ai été ton petit saint Antoine de Padoue.

GENEVIÈVE. — Tâchons d'être heureux.

MAURICE. — Nous le serons, ma grande chérie.

GENEVIÈVE. — Oui, soyons de braves amants. Tu es, je te l'ai répété souvent, mon dernier amour. Fais-moi donc une belle vie.

MAURICE. — Elle sera celle que tu voudras.

GENEVIÈVE. — Il faut, vois-tu, que notre liaison soit tendre, solide et intime. Lorsque je t'ai rencontré, je n'existais pour rien, tu m'as fait revivre pour ainsi dire, eh bien..

MAURICE, *en la prenant dans ses bras.* — Eh bien, tu ne mourras que de mes baisers.

GENEVIÈVE. — Oh ! tes baisers, tes caresses, c'est comme du printemps qui pénètre dans mon âme. Ah ! quel bonheur que d'aimer ! Oui, Maurice, j'ai confiance en toi. Ton visage exprime la douceur et la bonté ; je ne dois pas être trop méchante... Tout me dit que je dois avoir foi dans l'avenir.

MAURICE. — Tu as des larmes dans les yeux.

GENEVIÈVE. — Oh ! ces larmes-là, mon chéri, je ne te les reprocherai jamais.

MAURICE, *lui prenant la tête entre ses mains.* — Tiens, je t'adore !

GENEVIÈVE. — Ah !...

MAURICE. — Qu'est-ce qui arrive?

GENEVIÈVE. — Toi, tu me ferais tout oublier! Nous dînons ce soir avec Tavernay et Colette.

MAURICE. — Chez eux?

GENEVIÈVE. — Oui. Donc, inutile de te mettre en habit.

MAURICE. — Bon.

GENEVIÈVE. — Cela ne t'ennuie pas?

MAURICE. — Du tout, voyons. J'aime beaucoup Tavernay.

GENEVIÈVE. — Et cette petite Colette est si gentille! Elle avait un chapeau aujourd'hui... un bijou! Elle est si jolie! Tu ne trouves pas?

MAURICE, *indifférent*. — Oui.



GENEVIÈVE. — QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE?

GENEVIÈVE. — Tu sais, mon chéri, que je te permets de trouver une autre femme jolie! Ne te crois pas obligé de me dire que toutes les femmes sont laides pour m'être agréable.

MAURICE. — Non, je te dis ça...

GENEVIÈVE. — Dis-moi toujours ce que tu penses, ne me mens jamais!... Tu me mentirais d'ailleurs que je ne t'en dirais rien, afin que tu ne mentes pas davantage.

MAURICE, *souriant*. — C'est bon à savoir.

GENEVIÈVE. — Oui, mais n'en abuse pas, tu sais.

MAURICE. — Je n'en abuserai pas.

GENEVIÈVE. — A la bonne heure.

MAURICE. — Tu veux bien que j'aille passer une jaquette?

GENEVIÈVE. — Je le veux.

MAURICE. — J'en ai pour une minute

Il sort, sonne en sortant.

GENEVIÈVE. — Prends ton temps mon chéri. (*Il rentre dans sa chambre en laissant toutefois la porte entr'ouverte. Un silence. Louis rentre.*) C'est monsieur qui vous a sonné.

LOUIS. — Merci, madame.

Il sort.

GENEVIÈVE, *en cherchant autour d'elle.* — Mon chapeau?... (*L'apercevant.*) Ah!... (*Elle va vers la table, mais en prenant son chapeau, elle aperçoit le billet laissé par Longecourt. Après avoir hésité, elle lit, sans toutefois toucher à la lettre.*) « Cher ami. Vous enlève Jeanne, vous en voilà débarrassé!... » (*Elle regarde du côté de la porte, puis répète.*) Comment, vous en voilà débarrassé?

MAURICE, *à la cantonade.* — Ne t'impatiente pas.

GENEVIÈVE, *très émue.* — Non! non! (*Lisant.*) « N'oubliez pas mes conseils, ne faites pas de chagrin à Geneviève. Rappelez-vous ce que je vous ai dit à propos de Colette... — Longecourt... » (*Parlé.*) Qu'est-ce que ça veut dire?

MAURICE, *à la cantonade.* — Je suis prêt, chérie.

GENEVIÈVE, *d'une voix éteinte.* — Bien... bien!... (*En s'éloignant de la table.*) Ça n'est pas possible!

MAURICE, *entrant.* — Et me voilà. Comment, tu n'es pas prête? Qu'est-ce que tu regardes?

GENEVIÈVE, *qui est accoudée à la cheminée, en faisant un grand effort pour cacher son émotion.* — Je regarde... je regarde cette miniature.

MAURICE. — Elle est très fine, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Très fine.

MAURICE, *en lui mettant son manteau.* — Tiens, chérie, ton manteau.

GENEVIÈVE. — Mon chapeau, d'abord.

MAURICE. — Ton chapeau! (*L'apercevant.*) Ah!... le voilà. (*Il va à la tabie, aperçoit la lettre a son tour. Mouvement brusque. Mais Geneviève lui tournant le dos il la glisse vivement dans sa poche.*) Tiens, ton chapeau

GENEVIÈVE. — Merci, chéri.

MAURICE. — Tu me parlais du chapeau de Colette tout à l'heure... le tien est délicieux.

GENEVIÈVE, *s'efforçant de sourire.* — Tu trouves?

MAURICE. — Il te coiffe divinement bien. Ah! à propos... Longecourt est venu me voir aujourd'hui.

GENEVIÈVE, *jouant l'étonnement.* — Tu ne me l'as pas dit.

MAURICE. — Tu me fais tout oublier, toi aussi.

GENEVIÈVE. — Et que raconte-t-il de neuf?

MAURICE. — Rien .. ou plutôt si, il part à Nice, ce soir.

GENEVIÈVE. — A Nice!... Là, j'y suis. Tu as mes gants?

MAURICE, *et tout en sortant.* — Oui, à Nice... et il m'a même chargé de te dire...

Et tandis qu'ils sorfent en causant la toile tombe.





Un coin du parc.

Un coin du parc. Au fond, balcon de pierre formant terrasse et donnant sur la Loire. A gauche, baie vitrée d'une salle à manger. Fin du mois d'août. Lorsque la toile se lève, le père François est en train d'arroser. Il fredonne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PERE FRANÇOIS, ANNETTE

FRANÇOIS

Te souviens-tu des dimanches
Où le cœur joyeux
Nous nous promenions sous les branches
[illegible]
Ce temps reviendra peut-être,
Il n'est pas bien loin de nous.
Tu sauras tout ce que j'vais faire
Quand je serai ton époux (bis).

ANNETTE. — Bravo, père François!

FRANÇOIS. — Ah! c'est vous, m'ame Annette. Comme vous voyez, je suis en train de donner l'apéritif à mes rosiers.

ANNETTE. — Par la chaleur qu'il fait cette après-midi, ils doivent en avoir besoin.

FRANÇOIS. — Je crois bien! Il y a eu ce tantôt près de vingt degrés à l'ombre.

ANNETTE. — Quel été!

FRANÇOIS. — Ah! Pour un été, c'en est un! (*Un temps.*) Savez-vous l'heure, m'ame Annette?

ANNETTE. — Six heures et demie viennent de sonner.

FRANÇOIS. — Merci.

Un silence

ANNETTE. — Les belles roses! Ce sont les « Gloires de Dijon » celles-ci, n'est-ce pas, père François?

FRANÇOIS. — Faites excuse, m'ame Annette, les v'là les « Gloires », les préférences de m'ame Clarens. V'là les « Maréchal Niel » celles-là, les « Jacqueminot » et celles-ci les « Souvenir de la Malmaison ».

ANNETTE. — Souvenir de la Malmaison, pourquoi?

FRANÇOIS. — Ça, j'en sais trop rien. Nous autres, voyez-vous, m'ame Annette, nous connaissons à peu près tous les noms

des fleurs et des plantes... et il y en a autant qu'il y a de cailloux sur la route, mais pour savoir pourquoi qu'on leur a donné ces noms là... ça!

ANNETTE. — Et celle-ci, père François?

FRANÇOIS. — Ah! ça, c'est des « Fleurs d'amour ».

ANNETTE. — Oh! le nom est gentil.

FRANÇOIS. — Oui... mais elles ne durent guère.

Un silence.

ANNETTE, *en se retournant du côté de la Loire.* — Le joli pays!

FRANÇOIS. — Il vous plaît, pas vrai? Vous n'étiez jamais venue en Touraine, m'ame Annette?

ANNETTE. — Non, jamais.

FRANÇOIS. — Ah! c'est pas pour rien qu'on l'a appelée le « jardin de la France ». Y a-t-il plus beau, voyons?

ANNETTE. — Le fait est...

FRANÇOIS. — Je me souviens encore de fin mai dernier quand m'ame Clarens est venue ici pour la première fois avec m'sieu Gérard. Quelle fête, mon Dieu! C'était des « Oh! » et des « Ah! » des « regarde par ici » et des « regarde par là! » Seigneur, c'était un plaisir de les entendre. Ah! ben, ils voulurent même point visiter la maison! La campagne, disait m'ame Clarens, c'est pour le dehors, c'est point pour le dedans. Combien qu'on en veut de c'te propriété, qu'elle fit? Faudrait que m'sieu et m'ame aillent voir pour ça Mᵉ Velin, à Tours, que j'fis. Ah! ben qu'elle fit, v'là vingt francs pour vous, mon brave, et dites à Mᵉ Velin que m'sieu Gérard la loue. V'là son adresse à Paris. Là-dessus, elle me serra la main comme si j'étais de sa famille...

ANNETTE. — Elle est si gentille!

FRANÇOIS. — ... Et ils s'en retournèrent en disant encore : « Et regarde par-ci et regarde par-là ». Sûr que je m'dis, après leur départ : « Ça, c'est des millionnaires ou c'est des amoureux. Je m'étais pas trompé : c'étaient des amoureux.

ANNETTE. — Oui.

Tavernay entre, traverse le parc, l'air préoccupé, puis disparaît.

FRANÇOIS. — Ah! v'là m'sieu Tavernay! Bonjour m'sieu Tavernay.

TAVERNAY. — Bonjour, père François.

FRANÇOIS. — C'est drôle, mais il me semble qu'il est tout chose, m'sieu Tavernay, depuis quelques jours! Ah! c'est pas comme m'sieu Bellencontre. En v'là un qui s'en fait du bon sang! Et c'est un fin pêcheur, vous savez! Sa petite dame aussi est bien mignonne.

Il s'en va, chantant sa chanson.

SCÈNE II

ANNETTE, GENEVIEVE

GENEVIÈVE. — Annette!

ANNETTE. — Madame?

GENEVIÈVE. — Monsieur n'est pas de retour?

ANNETTE. — Non, madame, pas encore.

GENEVIÈVE. — C'est bien. J'ai laissé un livre dans ma chambre sur la table, va me le chercher, je te prie?

Geneviève se dirige vers la terrasse et, pendant quelques secondes, elle regarde au loin. Puis, elle redescend, cueille une rose nerveusement, la brise entre ses doigts et la jette ensuite aux quatre vents. Annette rentre.

ANNETTE. — Voici le livre, madame.

GENEVIÈVE. — Merci, Annette.

ANNETTE. — Madame n'a plus besoin de rien?

GENEVIÈVE. — Non, Annette.

Annette sort.

Geneviève s'assied et lit. A peine a-t-elle lu une page qu'elle ferme son livre et retourne vers la terrasse. Andrée entre.

SCÈNE III

GENEVIEVE, ANDREE

ANDRÉE. — Oh! vous êtes toute seule!

GENEVIÈVE. — Tavernay me quitte à l'instant. Et vous, ma petite Andrée, où allez-vous avec ce beau filet?

ANDRÉE. — Je vais retrouver Gustave, tout là-bas, près du moulin.

GENEVIÈVE. — Il pêche encore?

ANDRÉE. — Oui, croyez-vous, depuis une heure et demie de l'après-midi!

GENEVIÈVE. — A-t-il pris quelque chose au moins aujourd'hui?

ANDRÉE. — Il ne me l'a pas dit. Il est d'une humeur massacrante.

GENEVIÈVE. — Pourquoi?

ANDRÉE. — Parce qu'il a attrapé un coup de soleil sur le nez.

GENEVIÈVE. — Pauvre Bellencontre!

ANDRÉE. — Le fait est qu'il a un nez!... Mais enfin ce n'est pas de ma faute! Voilà quinze jours que je lui dis tous les matins de ne pas se mettre en plein soleil. Mais vous savez comme il est entêté! De plus, il a fait connaissance avec un grand monsieur imberbe qui pêche à côté de lui, depuis la semaine dernière ; alors ce sont des bavardages sur la façon d'amorcer, qui n'en finissent pas.

GENEVIÈVE. — Qui est-ce, ce grand monsieur imberbe?

ANDRÉE. — Je l'ignore... mais d'après Gustave, c'est le meilleur pêcheur de l'endroit.

GENEVIÈVE. — Oh! oh!

ANDRÉE. — Mais je ne lui ai encore rien vu prendre, alors c'est drôle n'est-ce pas? Il est vrai que Gustave m'a dit que le poisson de la Loire est très malin.

GENEVIÈVE. — Tiens!

ANDRÉE. — Alors, je lui ai répondu que le père François, le jardinier, en avait pris un gros l'autre jour, devant moi, avec une simple ficelle qu'il tenait à la main. Il m'a aussitôt affirmé que je n'étais qu'une oie, que François n'était qu'un menteur, qu'il ferait bien mieux de s'occuper de son jardin, et il a ajouté en faisant un geste à tout casser : va me chercher mon grand filet et mon épuisette. C'est ça qu'il appelle l'épuisette. Alors, je suis revenue et je m'en vais de ce pas la lui apporter.

GENEVIÈVE. — Avouez, que vous l'aimez quand même?

ANDRÉE. — Oui, je l'aime bien. Il a cette mauvaise habitude de crier à propos de tout et à propos de rien... mais je le préfère ainsi... car, lorsqu'il ne crie pas, c'est qu'il a de la peine.

GENEVIÈVE. — Vous êtes un brave petit cœur.

ANDRÉE. — Non, mais je suis heureuse... Alors, quand on est heureux on n'a pas le droit de ne pas être bonne. Et puis, vous êtes tous si gentils pour moi! Vous la première, qui m'avez invitée à venir passer un mois chez vous.

GENEVIÈVE. — J'ai beaucoup d'amitié pour vous.

ANDRÉE. — C'est vrai ?

GENEVIÈVE. — Mais oui.

ANDRÉE. — Oh ! ça me fait plaisir.

GENEVIÈVE. — Et maintenant, allez vite retrouver Bellencontre.

ANDRÉE. — C'est curieux, tout le monde est gai ici.

GENEVIÈVE. — Mais il faut que tout le monde soit gai.

ANDRÉE. — Je sais bien... pourtant, et je me trompe peut-être, mais il me semble qu'il y a quelqu'un qui ne l'est pas.

GENEVIÈVE. — Qui donc ?

ANDRÉE. — Cherchez bien.

GENEVIÈVE. — Isabelle ?

ANDRÉE. — Non, pas Isabelle... mais vous.

GENEVIÈVE. — Moi ?

ANDRÉE. — Oui !

GENEVIÈVE. — Quelle idée !

ANDRÉE. — A force de m'entendre dire que je suis bête... j'ai fini par croire que je l'étais un peu... mais il y a quelque chose que je ne croirai jamais : c'est que je vois mal... j'ai de très bons yeux et j'ai vu souvent dans les vôtres, lorsque je suis seule avec vous, comme en ce moment, beaucoup moins de joie que l'an dernier.

GENEVIÈVE, *émue, après l'avoir embrassée tendrement et s'efforçant de sourire.* — Regardez-moi. Ai-je l'air triste, voyons?

ANDRÉE. — Comme ça, non.

GENEVIÈVE. — Eh bien, alors ?

ANDRÉE. — On peut rire et avoir envie de pleurer.

GENEVIÈVE, *les larmes aux yeux et d'une voix étranglée.* — Taisez-vous, ma petite Andrée.

ANDRÉE. — Oh ! Geneviève !

GENEVIÈVE, *se reprenant.* — C'est fini... c'était nerveux... c'est votre voix... votre petite voix qui en est cause ! Elle est si douce qu'elle donne par instants comme l'impression d'une plainte !... Alors, cela m'a remuée... ça m'a... enfin, c'est fini ! Ah ! que c'est bête ! que c'est bête ! cela vous prend là, à la gorge... cela fait mal, mais après, lorsque c'est passé, c'est comme un soulagement. C'est fini. Et maintenant, allez vite. (*La retenant.*) Pourtant, encore un mot. Vous ne direz à personne... mais à personne — vous m'entendez bien, Andrée? — que vous m'avez trouvée un peu... comment



Geneviève. — J'ai beaucoup d'amitié pour vous.

dirais-je ?... un peu surexcitée... enfin, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

ANDRÉE. — Oui, Geneviève, je vous comprends.

GENEVIÈVE. — A tout à l'heure...

ANDRÉE. — A tout à l'heure.

Andrée sort par la droite.

Dès qu'Andrée est sortie, elle éclate en sanglots comme quelqu'un qui s'est longtemps contenu ; puis, faisant un grand effort, elle s'essuie vivement les yeux et va s'accouder à la terrasse. A Andrée, qu'elle aperçoit s'éloignant sur la route.

GENEVIÈVE. — Dites à Bellencontre qu'il est bientôt sept heures.

ANDRÉE, *à la cantonade*. — Je vais vite le chercher.

Geneviève reste accoudée quelques secondes, silencieuse. Isabelle entre.

SCENE IV

GENEVIEVE, ISABELLE

ISABELLE. — Nous allons, je crois, avoir un beau coucher de soleil.

GENEVIÈVE, *en se retournant*. Oui. Tu vois, j'admirais justement ce paysage dont je ne me lasse jamais. Je regardais ce ciel sans nuage, cet immense voile bleu, si bleu, si pâle et si transparent ce soir !

ISABELLE. — C'est une belle journée.

GENEVIÈVE. — Merveilleuse ! Et quel calme ! Ecoute. On n'entend rien. Pas le plus petit bruit. Il semble que toute la nature s'endort. De temps à autre, un oiseau passe, rapide, comme pressé d'arriver au logis. Et c'est tout.

ISABELLE. — Oui, mais moi, j'aime mieux la mer.

GENEVIÈVE, *en riant*. — Ça n'a aucun rapport.

ISABELLE. — Non... Mais cette Loire qui coule, qui coule...

GENEVIÈVE. — Mon Dieu, que tu es amusante ! Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse, la Loire ?

ISABELLE. — Je sais bien qu'elle ne peut pas faire autre chose... mais enfin, elle me fatigue, à la longue.

GENEVIÈVE. — Tu n'aimes pas la campagne, Isabelle, voilà la vérité.

ISABELLE. — Si... mais je n'éprouve pas le besoin de m'extasier devant un champ de coquelicots, devant un arbre, devant une mare, devant une maisonnette plus ou moins bien située... J'aime la campagne, en gros, pas en détail, voilà ! Et puis, vous avez tous une façon de vivre, ici !...

GENEVIÈVE. — Parce que tout le monde est libre ? Il faut que cela soit ainsi. Souviens-toi, l'an dernier, alors que nous étions les hôtes de Tavernay, tout s'est fort bien passé à cause de cela Cette année vous êtes mes invités, aussi ai-je exigé que chacun agisse à sa guise. C'est le seul moyen de s'entendre, sois-en bien persuadée.

ISABELLE. — Eh bien, moi, je préfèrerais qu'on soit plus souvent ensemble, quitte à se quereller de temps à autre.

GENEVIÈVE. — Tu aimes la pêche, pourquoi ne vas-tu pas pêcher avec Bellencontre ?

ISABELLE. — Merci bien. Quand, par hasard, il prend une pauvre petite ablette, il vous raille ; par contre lorsqu'on prend quelque chose et que lui ne prend rien, il vous insulte ! Alors, tu comprends, ce n'est plus un plaisir. (*Un temps.*) Non, je regrette de ne pas savoir monter à cheval... comme Colette.

GENEVIÈVE. — C'est Maurice qui lui a donné ses premières leçons, il ferait certainement pour toi ce qu'il a fait pour elle.

ISABELLE, *en souriant et l'air narquois*. — Crois-tu ?

GENEVIÈVE. — J'en suis certaine.

Un silence.

ISABELLE. — Ils sont partis depuis deux heures de l'après-midi, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE. — Oui, à peu près... je n'ai pas fait attention.

ISABELLE. — Elle monte très gentiment.

GENEVIÈVE. — En effet, elle est très courageuse et très solide en selle.

ISABELLE. — Gracieuse avec cela !

GENEVIÈVE. — Très gracieuse.

ISABELLE. — L'amazone lui va bien.

GENEVIÈVE. — Elle est si mince !

Un silence.

ISABELLE. — Dis donc ?

GENEVIÈVE. — Quoi ?



GENEVIEVE. — CE FUT ALORS QUE TU VINS NOUS REJOINDRE.

ISABELLE. — Heureusement que tu es sûre de Maurice.

GENEVIÈVE. — J'ai une confiance absolue en lui.

ISABELLE. — Il t'aime beaucoup?

GENEVIÈVE. — Beaucoup. Celui ou celle qui essaierait de me faire croire le contraire n'y parviendrait pas.

ISABELLE. — Qui oserait?

GENEVIÈVE. — On ne sait pas.

Un silence.

ISABELLE. — Tu crois à la fidélité des hommes, toi?

GENEVIÈVE. — Je ne crois pas à la fidélité des hommes... je crois à la fidélité d'un homme, c'est tout différent. Pourquoi souris-tu?

ISABELLE. — Pour rien.

GENEVIÈVE. — Tu m'étonnes.

ISABELLE. — La vérité est que je souris... parce que je te trouve encore très jeune de caractère.

GENEVIÈVE. — De caractère n'est pas gentil.

ISABELLE. — Tu me comprends mal.

GENEVIÈVE. — Je te comprends si bien au contraire que je comprends même ce que tu ne me dis pas.

ISABELLE. — Comment cela?

GENEVIÈVE. — Oui... car tu es une bonne amie, Isabelle... et tu m'aimes à ce point que tu serais presque heureuse de m'apprendre la première une mauvaise nouvelle... pour avoir la joie d'être la première aussi à me consoler.

ISABELLE. — Mais... enfin, je te jure...

GENEVIÈVE. — Non, ne te défends pas. Nous avons tous nos défauts, nos qualités et nos petites manies. Tu en as une plus développée que les autres, voilà tout, et cette manie consiste le plus souvent à vouloir faire parler ceux qui ne veulent rien dire et à ouvrir les yeux de ceux qui ne veulent rien voir.

ISABELLE. — Mais comment?

GENEVIÈVE. — Si tu étais méchante, on pourrait t'en garder rancune, car tu serais inexcusable, mais tu es la meilleure des femmes. Ceux qui ne te connaissent pas pourraient s'imaginer que tu es un peu jalouse...

ISABELLE. — Moi?

GENEVIÈVE. — ... Ceux qui te connaissent comme moi savent parfaitement qu'il n'en est rien. Tu es belle, tu es jeune, sûre de toi.

ISABELLE. — Je t'en prie...

GENEVIÈVE. — Remarque que ce ne sont pas des compliments que je te fais. Nous avons toujours eu, Dieu merci, la bonne habitude de nous dire nos vérités. En veux-tu d'autres?

ISABELLE. — Mais...

GENEVIÈVE. — L'an dernier, chez Tavernay, à pareille époque, Maurice me laissait souvent seule pour aller à Paris. Des affaires embrouillées l'y appelaient, paraît-il. Un beau matin cependant, il m'annonça sans même que je l'interroge qu'il ne me quitterait plus. Ce fut alors que tu vins nous rejoindre. Tu t'en souviens, n'est-ce pas?

ISABELLE. — Oui, mais je ne saisis pas.

GENEVIÈVE. — Tu vas saisir. A peine arrivée, mais à peine, tu m'entends? tu me pris à part et tu me posas la même question que celle que tu m'as posée il y a deux minutes : « T'aime-t-il beaucoup? »

ISABELLE. — Oui, eh bien?

GENEVIÈVE. — Je te répondis, oui... et ce « oui » fit passer sur tes lèvres un sourire indéfinissable.

ISABELLE. — Comment, un sourire?

GENEVIÈVE. — Indéfinissable, je te le jure. J'ajoute que je ne t'en ai pas voulu et que je ne t'en veux pas. Cependant, je puis te l'avouer maintenant, sans toi je n'aurais peut-être jamais rien su.

ISABELLE, *sèchement*. — Mais je ne t'ai rien dit.

GENEVIÈVE, *s'échauffant*. — C'est bien ce que je te reproche. En te taisant, tu m'en disais bien davantage.

ISABELLE. — Ecoute, ma chère amie, c'est admirable! Non, non, je t'en prie, ne jouons plus sur les mots! Que tu sois nerveuse, inquiète, je le comprends... tu as de bonnes raisons pour cela... mais en arriver à me reprocher mes sourires d'autrefois... laisse-moi rire! J'ai souri? et mes sourires te disaient clairement que tu avais été indignement trompée! C'est exquis! vraiment, tu me fais regretter de ne pas t'avoir parlé franchement.

GENEVIÈVE. — C'eût été moins cruel.

ISABELLE. — Mais je ne t'ai rien dit.

GENEVIÈVE. — Certes, tu ne me disais rien de précis, mais...

ISABELLE. — Ah! Tu en conviens!...

GENEVIÈVE. — Oui, mais tu jonglais avec les mots, les lançant, les rattrapant. Si bien que mon cerveau allait, allait.

et que je m'imaginais déjà que tout était fini pour moi.

ISABELLE. — Eh bien! ma chère amie, je n'en entendrai pas davantage.

GENEVIÈVE. — Je te demande pardon. Ce feu couvait depuis longtemps, tu en as secoué les cendres, tu m'écouteras jusqu'au bout, tu m'écouteras parce que cette explication est devenue nécessaire, tu m'écouteras parce que je le veux et que je veux aussi que tu fasses ton profit de ce que je vais te dire... J'aime Maurice depuis deux ans, je l'aime immensément, de toute mon âme! Quoi que tu penses, quoi que tu fasses, quoi que tu me dises, je ne m'en détacherai jamais. Il m'a trompée? la belle affaire! Je suis née pour souffrir et mon amour pour lui est assez profond pour que j'aie la force de souffrir encore. Il m'a trompée? Mais je le savais avant toi, avec cette différence que j'ai eu, moi, le courage de me taire alors que toi, tu as eu le courage de me prévenir...

ISABELLE. — Moi?

GENEVIÈVE. — ... Dès ta première visite Je n'ai ni ta beauté ni ta jeunesse pour me défendre certes! En revanche, j'ai quelque chose qui te fait complètement défaut, et ce quelque chose s'appelle : la bonté. Donc, rassure-toi, j'ai beau avoir quarante ans passés — tu t'es d'ailleurs empressée de le lui dire jadis, alors qu'il ne te le demandait pas.

ISABELLE. — Moi!

GENEVIÈVE. — Oui, oui, toi... Je saurai le retenir près de moi! Car il m'aime malgré tout, j'en suis sûre. A force d'affection et de tendresse, il a su rajeunir mon cœur! Aussi, tout ce qu'une amante peut faire, ou imaginer pour garder son amant, je le ferai! Je serai lâche, s'il faut être lâche! Mais je me sens capable aussi, je l'avoue, de devenir féroce si quelqu'un s'avisait de vouloir toucher à mon dernier amour. Voilà ce que je voulais te dire, j'espère que tu ne l'oublieras pas

ISABELLE. — Je crois, ma pauvre amie, que tu as perdu la tête.

GENEVIÈVE. — Du tout.

ISABELLE. — Parce que ton amant t'a trompée et qu'il est sur le point de te tromper encore, tu voudrais m'en rendre responsable!

GENEVIÈVE. — Continue, continue, va!

ISABELLE. — Je ne me suis jamais occupée de tes amours, tout ça est vraiment nouveau pour moi. C'est insensé!

GENEVIÈVE. — Ce qui est insensé, c'est que tu t'en vas, clamant partout que tu es ma meilleure amie

ISABELLE. — Je l'étais, en effet.

GENEVIÈVE. — A quelle heure?

ISABELLE. — C'est délicieux. Vraiment, ma chère... Je ne te reconnais pas Décidément, nous ne parlons plus la même langue.

GENEVIÈVE. — Je te crois, en effet.

ISABELLE. — Et comme je ne veux pas que tu me chasses d'ici... car du train où tu vas cela ne saurait tarder, tu trouveras bon que je ne reste pas sous ton toit une minute de plus. (*On entend au loin la voix de Colette ainsi que celle de Maurice.*) J'entends Mauricc. Je vais lui serrer la main, lui dire adieu, lui raconter la cause de mon départ et...

GENEVIÈVE, *affolée.* — Allons... allons... Isabelle! Maurice n'a rien à voir là-dedans... (*Jetant un regard derrière elle.*) Ce n'est pas une amitié aussi ancienne que la nôtre... j'ai été folle... injuste, et je t'ai dit des mots qui t'ont blessée...

ISABELLE, *avec un mauvais sourire.* — Mais non...

GENEVIÈVE. — Mais si... mais si... j'avais mal quand tu es venue, la douleur m'a fait crier... (*Faisant un grand effort.*) Je le regrette... je te prie de tout oublier... et te tends la main... (*Et comme Isabelle ne la prend pas.*) Tu ne vas pas me la refuser, n'est-ce pas?

ISABELLE, *en lui donnant la main.* — Je n'ai pas de rancune.

GENEVIÈVE. — Tu ne m'en veux plus?

ISABELLE. — Mais non, voyons.

GENEVIÈVE. — Bien vrai?

ISABELLE. — Bien vrai.

GENEVIÈVE, *avec un soupir de soulagement* — Ah! j'aime mieux cela. (*Et comme Isabelle s'éloigne.*) Où vas-tu?

ISABELLE. — Me changer un peu, on va dîner bientôt.

—

SCÈNE V

—

GENEVIÈVE, COLETTE, MAURICE, puis TAVERNAY

On entend des éclats de rire, puis Colette et Maurice entrent. Colette est en amazone. Maurice en costume de cheval.

MAURICE. — Tu nous as vu arriver ?

GENEVIÈVE. — Non.

MAURICE. — Nous avons piqué un de ces galops !

COLETTE. — Cent mètres de plus, par exemple, et je vous semais loin derrière moi !

MAURICE. — La belle malice ! Platon est deux fois plus vite que Zézette.

GENEVIÈVE. — Vous avez dû aller loin ?

MAURICE. — Très loin.

COLETTE. — A un moment donné nous nous sommes presque perdus !

GENEVIÈVE. — Dans quel état tu te mets, mon pauvre chéri ! Tu es en nage !

Elle prend son mouchoir et le lui passe sur le front.

MAURICE. — Bah ! c'est bon pour la santé !... (A *Tavernay qui entre.*) Bonjour, Tavernay.

TAVERNAY, *inquiet.* — J'ai cru qu'il vous était arrivé quelque chose.

COLETTE. — Avec Maurice, il n'y a rien à craindre ! c'est un cavalier !... vous savez que j'ai sauté pour la première fois un fossé.

TAVERNAY, *l'esprit ailleurs.* — Ah !

COLETTE. — Qu'est-ce que vous avez ! Qu'est-ce qu'il a ?

TAVERNAY. — Je vous demande pardon... je pensais à autre chose.

COLETTE. — Je vous disais que j'ai sauté un fossé pour la première fois.

TAVERNAY, *indifférent.* — Ah ! bien, je suis très content.

COLETTE. — Vous dites cela comme si cela vous était égal.

TAVERNAY, *en s'efforçant de sourire.* — Du tout... mais je ne puis pourtant pas me mettre à danser de joie.

COLETTE. — Oh ! vous êtes de mauvaise humeur, aujourd'hui.

TAVERNAY. — De mauvaise humeur ? mais je n'ai aucune raison pour cela. Vous vous êtes reposés en route ?

MAURICE. — Oui... non... pourquoi ?

TAVERNAY, *en lui passant la main sur l'épaule.* — Vous avez encore de la mousse.

COLETTE. — Mais oui, vous vous souvenez bien !

MAURICE. — Que je suis bête ! Tavernay me disant de la mousse, je croyais... je pense bien, parbleu ! Nous nous sommes étendus pendant une demi-heure au moins, tant le soleil était ardent.

GENEVIÈVE. — Vous avez bien fait, car, franchement, entre trois et quatre, la chaleur était accablante.

TAVERNAY. — Vous êtes toute décoiffée.

COLETTE. — Voilà qui m'est bien égal, par exemple ! Je suis laide ?

TAVERNAY. — Vous ne pouvez pas être laide... mais vous êtes tout ébouriffée... alors, naturellement...

COLETTE. — Naturellement quoi ?

TAVERNAY. — Naturellement... rien.

COLETTE. — Tenez, vous êtes stupide, Jacques ! vous commencez des phrases sans en jamais trouver la fin !

TAVERNAY. — Le fait est que je vous aime tant, que je deviens, je crois, complètement imbécile.

COLETTE. — Eh bien ! tâchez de m'aimer un peu moins, afin de redevenir complètement intelligent.

TAVERNAY. — Ce sera difficile. Allez vite vous habiller. Vous serez en retard pour le dîner.

Elle sort.

SCÈNE VI

GENEVIEVE, MAURICE

GENEVIÈVE. — Non, mais, j'ai été inquiète, je te jure. Songe donc, vous êtes partis depuis deux heures de l'après-midi.

TAVERNAY. — Il est huit heures moins le quart.

Il va vers la terrasse. Puis sort.

MAURICE. — C'est vrai, nous sommes restés un peu trop longtemps.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas un reproche que je te fais, mon chéri. Ça t'amuse, donc cela me fait plaisir, et comme tu me le disais justement tout à l'heure, ce ne peut être que bon pour toi. Néanmoins, j'attendais ton retour avec impatience.

MAURICE. — Bellencontre n'est pas là ?

GENEVIÈVE. — Il est à la pêche.

MAURICE. — Encore ! Et Isabelle ?

GENEVIÈVE. — Elle vient de monter s'habiller.



MAURICE. — Nous avons piqué un de ces galops !

MAURICE. — Regarde-moi un peu.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce que j'ai?

MAURICE. — Tu t'es ennuyée sans moi?

GENEVIÈVE. — Si je te disais non, tu ne le croirais pas.

MAURICE. — Alors, fais-moi de bons yeux.

GENEVIÈVE. — Ils ont l'air méchant?

MAURICE. — Et embrasse-moi... remarque que c'est toujours toi qui me le demandes la première... aujourd'hui je t'ai devancée. (*Elle l'embrasse.*) Tu as les lèvres brûlantes.

GENEVIÈVE. — Non, mon chéri, c'est toi qui as chaud, alors, tu t'imagines...

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui?...

GENEVIÈVE. — J'ai bavardé avec Isabelle, j'ai lu et j'ai répondu à Hélène.

MAURICE. — Elle t'a écrit? Qu'est-ce qu'elle raconte?

GENEVIÈVE. — Des choses pas gaies.

MAURICE. — Mais encore?

GENEVIÈVE. — Armand continue à la tromper, elle continue à souffrir : comme tu le vois, sa vie n'a pas changé.

MAURICE. — Pourquoi ne le quitte-t-elle pas une bonne fois?

GENEVIÈVE. — Tu en parles à ton aise.

MAURICE. — Pourquoi?

GENEVIÈVE. — Elle ne peut pas.

MAURICE. — La raison?

GENEVIÈVE. — Elle l'aime, mon chéri.

MAURICE. — A ce point?

GENEVIÈVE. — Oui, à ce point! Cela t'étonne, hein?

MAURICE. — Oui... et non. Alors, si je te trompais, moi, tu me quitterais?

GENEVIÈVE. — Tout de suite.

MAURICE. — Donc, tu m'aimes moins?

GENEVIÈVE. — Je t'aime peut-être davantage, mais pas de la même façon... (*En s'efforçant de rire.*) D'ailleurs, qu'est-ce que je risque de te répondre cela? Tu es mon amant à moi, tu m'aimes, je t'adore, je suis sûre que tu ne m'as jamais trompée et je suis encore assez folle pour m'imaginer que tu ne me tromperas pas.

MAURICE. — Tu n'es pas folle du tout, tu sais très bien ce que tu dis!

GENEVIÈVE, *avec un bon sourire.* — Alors, écoute mon chéri?

MAURICE. — Oh! ce sourire-là m'indique clairement que tu vas me demander quelque chose.

GENEVIÈVE, *de même.* — Oui.

MAURICE. — Eh bien! Parle.

GENEVIÈVE. — Septembre approche...

MAURICE. — Je te vois venir...

GENEVIÈVE. — Ces deux mois passés avec nos amis m'ont paru tout à fait charmants... néanmoins, je voudrais un peu t'avoir à moi seule... et si tu voulais, nous ferions un petit voyage de quinze jours seulement.

MAURICE. — Pour aller où, grand Dieu?

GENEVIÈVE. — En Suisse, par exemple! Je n'y ai jamais été!

MAURICE. — Tu n'as jamais été en Suisse?

GENEVIÈVE. — Jamais!

MAURICE. — Oh! c'était merveilleux!

GENEVIÈVE. — Pourquoi, c'était?...

MAURICE. — La Suisse n'existe plus, mon chéri.

GENEVIÈVE. — Comment, elle n'existe plus?

MAURICE. — Mais non... avant, il y avait des montagnes, des montagnes et encore des montagnes! Aujourd'hui...

GENEVIÈVE. — Aujourd'hui, il n'y en a plus?

MAURICE. — Non... c'est simplement pour te faire comprendre qu'il y a tant d'hôtels, tant de pensions, tant de gargotes, tant de touristes, tant de guides...

GENEVIÈVE. — Allons ailleurs... pourvu que nous soyons tous les deux, le pays m'est égal.

MAURICE. — On est si bien ici.

GENEVIÈVE, *gentiment.* — Ce sera comme tu voudras.

MAURICE. — Cela ne te fâche pas?

GENEVIÈVE, *de même.* — Mais non... reste un peu plus souvent avec moi, c'est tout ce que je te demande.

MAURICE. — Pour commencer : demain pas de cheval. Et nous irons nous promener tous les deux.

GENEVIÈVE. — Tu es gentil. (*Apercevant, sortant de la poche de Maurice, un petit bout de chaîne en or.*) Qu'est-ce qui dépasse de ta poche?

MAURICE. — Où donc?

GENEVIÈVE. — Là.

MAURICE. — Tiens! j'ai oublié de la lui rendre. C'est la petite chaîne de Colette et le médaillon que tu lui as donnés. Elle s'est brisée... Alors elle m'a prié...

GENEVIÈVE — Comment a-t-elle fait son compte? elle était à cheval.

MAURICE — Ma foi, je ne sais pas. J'ai même le petit anneau dans mon



MAURICE — C'EST LA PETITE CHAINE DE COLETTE.

portefeuille. (*Il le tire de sa poche.*) Tiens, tu vois. (*Il le lui montre.*) Et ça, sais-tu ce que c'est?

GENEVIÈVE. — Non.

MAURICE. — C'est la première lettre que tu m'as écrite... Je l'ai toujours sur moi.

GENEVIÈVE. — Montre-la. (*Elle lit.*) « Mon cher amour ; Aujourd'hui tu m'écris qu'il y a un mois déjà que nous nous sommes aimés... pour la première fois, et tu m'envoies des fleurs... Ta lettre suffisait. »

Un long silence. Au fur et à mesure qu'elle la parcourt, sa physionomie change. On devine qu'elle se retient de toutes ses forces pour ne pas pleurer. Maurice, tout près d'elle, penché sur son épaule, lit en même temps, le sourire sur les lèvres.

MAURICE. — Elle est exquise, mon chéri. (*On entend au loin la voix de Bellencontre. En lui reprenant la lettre et*

sans s'être aperçu de rien.) Ah! voilà Bellencontre.

Il remonte.

SCÈNE VII

Les Mêmes, ANDREE, BELLENCONTRE

BELLENCONTRE, *à la cantonade.* — Mais non, laisse-moi donc tranquille!

ANDRÉE, *en entrant.* — C'est un peu fort tout de même.

BELLENCONTRE, *chargé de lignes, un sac en bandoulière, un large filet à la*



BELLENCONTRE. — C'EST UN COUP DE SOLEIL.

main, deux ablettes dedans. Il rentre derrière Andrée. Il a un fort coup de soleil sur le nez. — Je te dis que je l'avais, je l'ai vu comme je te vois.

MAURICE. — Qu'est-ce que vous avez vu?... Oh! mon ami, qu'est-ce que vous avez sur le nez!

BELLENCONTRE. — C'est un coup de soleil, parbleu!... Qu'est-ce que vous voulez que cela soit. Vous ne pensez pas que je me sois pochardé?

MAURICE. — Et depuis que vous êtes parti, vous n'avez pris que ces deux petits poissons-là!

BELLENCONTRE. — Taisez-vous donc... sans cette petite malheureuse, j'en avais un de cette taille-là!

ANDRÉE. — Mon Dieu, qu'il est menteur!

BELLENCONTRE. — Je mens, moi? Inutile de lever les yeux au ciel! Je te répète que sans toi j'en avais un de cette taille-là.

ANDRÉE. — Il a déjà grandi depuis quelques secondes.

BELLENCONTRE. — Tu sais...

GENEVIÈVE. — Voyons, Bellencontre...

BELLENCONTRE. — Non, mais c'est vrai, elle me ferait sortir de mon caractère.

ANDRÉE. — Ce serait dommage... parce qu'il est bon.

BELLENCONTRE. — Tu veux avoir le dernier mot?... Tu l'as... ma petite amie! (*A Geneviève.*) Vous comprenez que ce n'est pas pour une brême de cinq ou six livres... (*A Andrée.*) De cinq ou six livres parfaitement... que je me mettrais dans un état pareil!... Mais c'est plus fort qu'elle... il faut qu'elle parle... Mon voisin avait beau lui faire des signes désespérés... Ah! bien ouitch... elle en racontait!... elle en racontait!... Et moi j'étais là, le bras tendu, regardant mon bouchon qui allait, qui venait... qui se promenait, qui filait... Tout d'un coup, crac! il disparaît. Je ferre et je crie : l'épuisette!... Que croyez-vous qu'elle fit?

MAURICE. — Elle vous la passa.

BELLENCONTRE. — C'eût été de sa part un trait de génie. Elle me la jeta, mon ami... et si adroitement que l'épuisette tomba à l'eau, que le poisson, effrayé, brisa ma ligne d'un seul coup, et j'eus la joie de voir mon bouchon s'éloigner rapidement suivi de l'épuisette que le courant entraînait derrière lui.

MAURICE. — Pauvre Bellencontre!...

BELLENCONTRE. — Ça n'a aucune espèce d'importance... N'empêche que c'est vexant. La bête était superbe.

ANDRÉE, *entre les dents.* — C'était une branche!

BELLENCONTRE, *à Maurice.* — Pourquoi souriez-vous.

MAURICE. — C'est votre nez.

BELLENCONTRE. — Vous êtes bien extraordinaire, vous aussi. On dirait que vous n'avez jamais vu un nez avec un coup de soleil dessus.

GENEVIÈVE. — Vous savez que l'heure du dîner approche... et toi, mon chéri, va vite te changer, voyons.

MAURICE. — J'y vais.

Il sort.

BELLENCONTRE. — Moi aussi. (*Fausse sortie.*) A propos, Tavernay va être content.

GENEVIÈVE. — Ah! pourquoi?

BELLENCONTRE. — Je sais le nom de mon camarade de pêche.

ANDRÉE. — Depuis un mois que vous pêchez ensemble, vous auriez pu vous présenter l'un à l'autre.

BELLENCONTRE. — Ma foi, nous n'y avions jamais songé.

ANDRÉE. — Je trouve qu'il a quelque chose de Napoléon Ier.

BELLENCONTRE. — Napoléon Ier !... Il ressemble à Louis-Philippe. Il s'appelle : Isidore Fourney.

GENEVIÈVE. — Il me semble que je connais ce nom-là.

BELLENCONTRE. — Non, vous ne le connaissez pas.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce qu'il fait ?

BELLENCONTRE. — Il me l'a dit subitement en jetant sa ligne : « Monsieur Bellencontre, je suis un ancien domestique, et vous? » — Je fus tellement stupéfait que je lui répondis : « Je suis un ancien maître, monsieur Fourney. » — Il me regarda un instant, avec compassion, et, le soir en le quittant, je m'aperçus qu'il me serrait la main un peu plus affectueusement que de coutume.

GENEVIÈVE. — Voulez-vous aller vous habiller, voyons!

BELLENCONTRE. — J'y vais. (*A Andrée.*) Quoi?

ANDRÉE, *ironique.* — Faut-il faire cuire votre friture pour le dîner?

BELLENCONTRE. — Tu as trouvé cela toute seule, toi?

ANDRÉE. — Oui.

BELLENCONTRE. — En attendant, viens m'aider.

Ils sortent.

A partir de ce moment, la nuit vient lentement. Au loin, le soleil se couche. Ça et là, quelques étoiles brillent. — Geneviève va pour s'éloigner lorsque Tavernay entre.

SCÈNE VIII

GENEVIEVE, TAVERNAY

TAVERNAY, *très nerveux, très ému.* — Geneviève?

GENEVIÈVE. — Mon ami?

TAVERNAY. — Ils sont tous montés?

GENEVIÈVE. — Oui.

TAVERNAY. — Alors, je vais pouvoir vous parler.

GENEVIÈVE. — Que se passe-t-il?

TAVERNAY. — Ah! Geneviève... ma chère Geneviève!...

GENEVIÈVE. — Vous avez l'air tout ému, mon ami.

TAVERNAY. — Oui, votre ami, votre vieil ami. Moi qui depuis vingt ans suis votre confident, l'associé de vos joies, de vos chagrins et de vos larmes... me pardonnerez-vous jamais tout le mal que je vais vous faire?

GENEVIÈVE. — Que me dites-vous là?

TAVERNAY. — Oui, c'est inouï, n'est-ce pas? Vous faire pleurer, moi! Mais autrefois vous m'avez reproché mon silence dans une circonstance semblable; aujourd'hui, j'ai lutté tant que j'ai pu! Jusqu'à la dernière minute, j'espérais encore et malgré tout, que cela ne serait pas, que cela ne pouvait pas être!... Et je n'osais vous parler, tant je craignais de vous alarmer à tort. Mais hélas! je n'ai plus le droit de douter, je suis sûr, je n'ai plus la force de cacher ma douleur, car j'ai vu... Je viens de voir des baisers échangés. Geneviève, je ne viens pas vous dire : Partagez mes souffrances... je viens vous dire : Sauvez-vous, sauvez-moi!... peut-être en est-il temps encore!... Colette me trahit et Maurice.

GENEVIÈVE, *très simplement.* — Je le savais, mon ami.

TAVERNAY. — Voyons, Geneviève, m'avez-vous bien compris?

GENEVIÈVE. — Oui, Tavernay, je vous ai bien compris : Maurice me trompe et Colette vous trahit.

TAVERNAY. — Voyons, voyons, je ne rêve pas, je ne suis pas fou! C'est bien Geneviève qui m'écoute, qui m'entend et qui me répond : « Je le savais. »

GENEVIÈVE. — Oui.

TAVERNAY. — Et vous avez eu le courage de vous taire?

GENEVIÈVE. — Oui.

TAVERNAY. — Et où avez-vous pris la force?

GENEVIÈVE. — Dans mon amour!

TAVERNAY. — J'avoue que je ne comprends pas ou que je ne comprends plus. Nous n'avons, je le vois, ni les mêmes idées...

GENEVIÈVE. — Certes...

TAVERNAY. — ... ni les mêmes douleurs !

GENEVIÈVE. — Croyez-vous ?

TAVERNAY. — Je ne suis pas un héros, je ne suis qu'un homme et me sens incapable de sourire ou de faire mentir mon cœur ! Non, non, qu'on ne me demande pas de tels mensonges ! Chaque âme a sa manière ! J'ai mal, il faut que je crie... et se plaindre après tout, c'est déjà moins souffrir.

GENEVIÈVE. — Tavernay...

TAVERNAY. — Que m'importe qu'on voie mes larmes, si une seule suffit à attendrir Colette ! Car elle est nécessaire à ma vie... et j'y tiens d'autant plus qu'elle me la fait aimer ! Elle m'a donné jadis son corps de vingt ans alors que je ne songeais qu'à vieillir... elle est mon bien et toute ma jeunesse retrouvée et, si je la perdais, je redeviendrais si vieux, mais si vieux, que je n'aurais même plus la force de souffrir.

GENEVIÈVE. — Vous parlez comme quelqu'un qui n'a jamais souffert.

TAVERNAY. — Elle est toute ma vie.

GENEVIÈVE. — Il est toute la mienne ! Me croyez-vous donc moins frappée que vous ne l'êtes ! Vous avez vu, dites-vous, des baisers échangés et vous venez me crier leur infidélité !... Voilà un an, bientôt que notre amour se meurt !... Voilà un an bientôt que je le veille en pleurant. Vous parlez de douleurs, je les ai connues toutes ! Les vôtres sont d'hier, les miennes datent de loin ! Quand Maurice m'a prise, mes plaies étaient guéries ! Je suis criblée maintenant de blessures nouvelles !

TAVERNAY. — Geneviève...

GENEVIÈVE. — On oublie trop vite les maux qu'on a soufferts ! On oublie trop vite les erreurs passées ! Et j'ai cru, oui, j'ai cru, aux serments qu'il faisait. Ah ! fous ! fous que nous sommes ! moi aussi, cent fois j'ai failli éclater de colère, cent fois j'ai failli sangloter devant lui et, tandis qu'il dormait, cent fois j'ai de mes lèvres arrêté sur ses lèvres des mots qu'il murmurait. Oui, c'est horrible à dire, il me trompe, je le sais et reste malgré tout ! Mes sens se révoltent et je me donne quand même ! Mon amour est si fort qu'il tue ma volonté. Voyez-vous, mon ami, j'ai eu le temps de penser en regardant ces étoiles. Nous avons aimé, sans souci de l'avenir. J'avais quarante ans, lui n'en avait pas trente !

TAVERNAY. — L'âge importe peu !

GENEVIÈVE. — Oui... quand les bouches s'unissent ! Mais après, Tavernay ! Non, les nuits sont trop courtes et les jours trop clairs. Nous payons, Tavernay, les fautes d'autrefois. Nous payons ! Leur jeunesse nous terrasse ! Croyez-moi, nous sommes les moins forts !

TAVERNAY. — Mais alors ?...

GENEVIÈVE. — Partez vite, Tavernay, et emmenez Colette. Mais au nom du ciel, gardez-vous de parler ! Leur dire : « Nous savons tout » demanderait une réponse et j'ai peur, oui j'ai peur des mots qu'ils répondront. S'ils s'avouent coupables, nous nous avouons vaincus et nous perdons le peu d'espérance qu'il nous reste ! Tavernay, partez vite et emmenez Colette.

Et comme la salle à manger s'éclaire.

TAVERNAY, *à mi-voix*. — Taisez-vous !...

GENEVIÈVE, *à mi-voix*. — Tavernay, partez vite et... emmenez Colette !

TAVERNAY. — Les voilà qui descendent.

GENEVIÈVE. — Alors, allez... il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... Allez Tavernay !

Tavernay s'éloigne.

Colette et Andrée viennent s'accouder à la baie de la salle à manger, qui est grande ouverte. Geneviève est dans l'ombre, au côté opposé.

SCÈNE IX

GENEVIEVE, COLETTE, ANDREE et MAURICE

ANDRÉE. — Oh ! le ciel est superbe, ce soir.

COLETTE. — Et on respire...

ANDRÉE. — Oui, il fait bon ! Il a fait si chaud.

On entend jouer du piano, « *Sous la Feuillée* » de Thomé, mais à peine.

COLETTE. — Qui joue ?

ANDRÉE. — Isabelle, sans doute.

BELLENCONTRE, *à la cantonade*. — Andrée !

Andrée disparaît. Un silence.

Maurice arrive par le fond ; il est en smoking. Apercevant Colette en pleine lumière, il s'approche de la baie, se hausse sur la pointe des pieds, prend dans ses mains les deux mains de Colette et les embrasse longuement. Geneviève, dans l'ombre, porte son mouchoir à sa bouche pour ne pas crier. Maurice disparaît.

Voix bruyantes dans la salle à manger.

PLUSIEURS VOIX. — Geneviève!... Geneviève!... C'est servi!... Geneviève!...

GENEVIÈVE, *après un effort surhumain, se dirige vers la salle à manger, et, d'une voix qu'elle s'efforce de rendre assurée.* — Me voilà!... Me voilà!...

Cependant elle titube en marchant





Chez Geneviève Clarens.

Cabinet de toilette-boudoir. Deux malles sont ouvertes. Compartiments sur des chaises et sur le tapis. Cartons à chapeaux, ombrelles, etc. Tout indique le retour de la campagne. Au mur, un appareil téléphonique. Au lever du rideau, Annette est seule en scène.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNETTE, JEAN

ANNETTE. — Jean!... Jean!...

JEAN. — Qu'est-ce qu'il y a?

ANNETTE. — Tenez, aidez-moi donc à passer cette malle à côté. Doucement... là!

Ils sortent, puis reviennent.

JEAN. — Vous n'avez plus besoin de moi?

ANNETTE. — Si! si! attendez!... Les malles vides sont montées?

JEAN. — Oui, oui, tout est rangé.

ANNETTE. — Tenez, prenez donc ce carton... et puis celui-ci. Mettez-les à la lingerie, vous serez bien gentil.

JEAN. — Bon.

ANNETTE. — Voyons, pendant que j'y pense... Non, cela va bien. Je vous remercie, Jean.

JEAN. — Est-ce que monsieur et madame dînent ce soir?

ANNETTE. — Ma foi, je n'en sais rien.

Il sort. Annette continue à ranger. Geneviève entre.

SCÈNE II

ANNETTE, GENEVIEVE

GENEVIÈVE. — Ça va, Annette?

ANNETTE. — Mais oui, madame.

GENEVIÈVE. — Tu es certaine de n'avoir rien oublié là-bas?

ANNETTE. — Certaine, madame. J'ai regardé dans toutes les armoires, dans tous les tiroirs, en un mot, j'ai fouillé partout avant de remettre les clefs au père François. J'ai juste laissé un livre,

un livre à moitié déchiré auquel il manquait des pages, d'ailleurs.

GENEVIÈVE. — Quel livre? Le titre, tu te souviens?

ANNETTE. — *Venez, venez, poissons! ou l'Art d'amorcer.*

GENEVIÈVE. — C'était à M. Bellencontre.

ANNETTE. — Oui, madame.

GENEVIÈVE. — J'avais emporté tant de choses que cela?

ANNETTE. — C'est ce que madame me dit généralement à la fin de chaque saison... Or, cette année, madame avait deux malles de plus que l'an dernier.

GENEVIÈVE. — Gronde-moi, Annette, je le mérite.

ANNETTE. — Je gronderais plutôt madame d'être partie trois jours avant moi! Madame aurait bien pu rester encore une quinzaine par ce beau temps. Tiens! des mouchoirs à monsieur!

GENEVIÈVE. — Mets-les de côté.

ANNETTE. — Et puis il m'a semblé que madame n'était pas fâchée de demeurer seule avec monsieur, ces trois dernières semaines. Madame a même chanté un jour... ce qui n'était pas arrivé à madame depuis longtemps!

GENEVIÈVE. — J'ai chanté, Annette?

ANNETTE. — Aussi sûr que je suis là... J'écoutais!

Elle fredonne un air.

GENEVIÈVE. — Eh! mais tu as de la mémoire. J'en conviens, le grand calme m'a fait du bien. Et puis, vois-tu, Annette, pour voir de beaux paysages, il ne faut pas être trop nombreux!

ANNETTE. — Oh! il n'y a pas que pour les paysages qu'il ne faut pas être trop nombreux!

GENEVIÈVE. — Pourquoi dis-tu cela, Annette?

ANNETTE. — Pour rien, madame.

SCÈNE III

Les Mêmes, MAURICE

MAURICE, *entrant*. — Mon chéri, je sors.

GENEVIÈVE. — Tu sors?

MAURICE. — Oui, mon chéri, je sors Quel désordre!

GENEVIÈVE. — Où vas-tu?

MAURICE. — Curieuse!

GENEVIÈVE. — Non, je ne suis pas curieuse.

MAURICE. — Qu'est-ce que tu es, alors?

GENEVIÈVE. — Je suis tout simplement une femme qui veut savoir où va son amant!

MAURICE. — Oh! alors, c'est tout différent.

GENEVIÈVE. — N'est-ce pas?

MAURICE. — Tout différent! Annette, ne riez pas.

ANNETTE. — Mais je ne ris pas, monsieur.

GENEVIÈVE. — Où vas-tu?

MAURICE. — Tu ne le diras à personne.

GENEVIÈVE. — A personne.

MAURICE. — Annette, sortez!

ANNETTE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

MAURICE, *tout bas*. — Je vais chez mon tailleur.

GENEVIÈVE, *l'imitant*. — Ce n'est pas possible!

MAURICE, *de même*. — C'est comme je te le dis.

GENEVIÈVE. — Mais tu reviendras tout de suite?

MAURICE. — Tout de suite, ma chérie, je te le promets.

GENEVIÈVE. — Et ce soir, tu m'emmènes dîner au cabaret?

MAURICE. — Et, ce soir, je t'emmène dîner au cabaret!

GENEVIÈVE. — Et au théâtre après?

MAURICE. — Et au théâtre après. Vous n'avez plus rien à me demander

GENEVIÈVE. — Non.

MAURICE. — Alors, un baiser, vite!

GENEVIÈVE. — Oh! attends, mon amour, tu es plein de poussière.

MAURICE. — Bah! ça ne fait rien... pour aller où je vais.

GENEVIÈVE. — Pardon, on se demanderait d'où tu sors...

MAURICE. — Eh bien, je répondrais: Je sors de chez ma femme tout couvert de poussière.

GENEVIÈVE, *en prenant une brosse*. — Comme c'est gentil! Je sors de chez ma femme tout couvert de poussière! Lève les bras, mon chéri.

MAURICE. — Tu brosses admirablement. Dépêche-toi, mon chéri. Pourquoi souris-tu?

GENEVIÈVE. — Je souris parce que je suis contente!

MAURICE. — Contente de quoi?

GENEVIÈVE. — De tout... Tourne-toi... Contente d'avoir passé ce dernier mois en ger ta cravate. Bref, je te trouve beaucoup plus gentil quand nous ne sommes que tous les deux.

MAURICE. — Quelle idée! Je t'ai fait du chagrin?



MAURICE — Tu brosses admirablement.

tête-à-tête à la campagne... contente de t'avoir eu à moi toute seule.

MAURICE. — Egoïste, va!

GENEVIÈVE. — C'est un reproche?

MAURICE. — Non.

GENEVIÈVE. — Alors, laisse-moi arran-

GENEVIÈVE. — Mais non, mon chéri, tu ne m'as pas fait du chagrin... Mais enfin, quand nous ne sommes que tous les deux... il me semble que tu m'aimes davantage.

MAURICE. — Geneviève, vous êtes stupide!

GENEVIÈVE. — Maurice, allez-vous en !
MAURICE. — Au revoir, mon chéri !
GENEVIÈVE. — Et tu sais..
MAURICE. — Quoi ?
GENEVIÈVE. — Pense à moi.
MAURICE. — C'est bien simple, tout le long du chemin je dirai : Geneviève, Geneviève, Geneviève, Genev...

Il sort.

SCÈNE IV

ANNETTE, GENEVIEVE

GENEVIÈVE, *rayonnante.* — Annette !
ANNETTE. — Madame ?
GENEVIÈVE. — Enlève vite tout cela... et presse-toi !
ANNETTE. — Oui, madame... Oh ! voici une blouse que madame n'a jamais mise...
GENEVIÈVE. — C'est un meurtre ! Je te la donne.
ANNETTE. — Je ne peux pas mettre cela, madame, voyons !
GENEVIÈVE. — Si tu ajoutes un mot, je te donne un chapeau.
ANNETTE. — Mon Dieu que madame est gâcheuse !
GENEVIÈVE. — Je tenais un volume tout à l'heure !
ANNETTE. — Un volume ? le voici, madame.
GENEVIÈVE. — Merci. Allons, dépêche toi, Annette. Je vais me reposer un peu. (*Sonnerie au téléphone.*) Vois donc ce que c'est.
ANNETTE. — Allô, j'écoute... Bonjour monsieur Tavernay. — Oui, monsieur, Tavernay. — Oui, monsieur, madame est là... Madame, c'est M. Tavernay.
GENEVIÈVE. — Allô ! Bonjour Tavernay !

Le dialogue qui suit s'échange au téléphone.

TAVERNAY. — Quand êtes-vous revenus ?
GENEVIÈVE. — Nous arrivons.
TAVERNAY. — Tout le monde est parti aussitôt après nous ?
GENEVIÈVE. — Deux jours après votre départ, Bellencontre est parti avec Andrée et Isabelle et nous sommes restés seuls trois bonnes semaines, tous les deux seuls.
TAVERNAY. — Comment a-t-il été avec vous ?
GENEVIÈVE. — Très gentil... oui, comme autrefois.
TAVERNAY. — Je suis pourtant certain qu'il n'a cessé de voir Colette.
GENEVIÈVE. — Vous vous trompez, mon ami, il ne m'a pas quittée une heure.
TAVERNAY. — Vous savez ce qui avait été convenu ?
GENEVIÈVE. — Oui, oui, je sais, vous deviez quitter Paris la veille même de notre retour. Eh bien ?
TAVERNAY. — Colette n'a pas voulu.
GENEVIÈVE. — Comment, Colette n'a pas voulu, pourquoi ?
TAVERNAY. — Des robes à commander.
GENEVIÈVE. — Oh ! mon ami, des robes. Ce ne sont pas des raisons, cela.
TAVERNAY. — C'est ce que j'ai dit, elle a persisté... J'ai insisté et après une scène violente...
GENEVIÈVE. — Oh ! une scène !... Oh ! mon ami, on ne fait pas de scènes, pourquoi une scène ?... (*Parlé.*) Tais-toi donc, Annette... tu fais du bruit, je n'entends pas. Allô ! Pardon, mon ami ! on faisait du bruit autour de moi... Parlez, je vous écoute.
TAVERNAY. — Elle a persisté, j'ai insisté et après une scène violente...
GENEVIÈVE. — J'entends bien... après une scène violente.
TAVERNAY. — Colette est partie.
GENEVIÈVE. — Partie... Comment partie, avec qui ?
TAVERNAY. — Maurice n'est pas là ?
GENEVIÈVE. — Non, il n'est pas là, il vient de sortir pour aller chez son tailleur.
TAVERNAY. — Ma pauvre amie, il est allé retrouver Colette, elle me quitte et ils partent ensemble !...
GENEVIÈVE. — Comment ensemble. Vous êtes fou, mon ami !
TAVERNAY. — Je ne suis pas fou... je suis sûr, venez !
GENEVIÈVE. — Oh !... oh ! mon Dieu. Oui, oui, attendez-moi, je viens... Annette, donne-moi un chapeau.
ANNETTE. — Madame ?
GENEVIÈVE. — Donne-moi un chapeau.
ANNETTE. — Lequel, madame ?
GENEVIÈVE. — N'importe... celui qui te tombera sous la main, le gris, le noir, celui que tu voudras. Dépêche-toi, Annette, dépêche-toi !...
ANNETTE. — Voici, madame...
GENEVIÈVE. — Et mes épingles... Tu

me donnes un chapeau et pas d'épingles... donne-moi des épingles.

ANNETTE. — Qu'est-ce qui arrive encore à madame?

GENEVIÈVE. — Est-ce que je sais ce qui m'arrive. Est-ce que je sais, du chagrin!... Donne-moi mon manteau. Qu'est-ce que je voulais dire?... Si monsieur rentrait avant moi... j'en doute... tu lui diras que je suis chez mon amie Hélène... qu'elle m'a fait demander... qu'elle a une grosse peine.

ANNETTE. — Madame ne peut pas sortir seule.

GENEVIÈVE. — Si, si... Mon sac pour prendre une voiture... de l'argent, mon sac.

ANNETTE. — Qu'est-ce que madame va faire?

GENEVIÈVE. — Est-ce que je sais?... Je vais lutter, ma pauvre Annette... je vais lutter encore, toujours si j'en ai la force. Cependant je n'en puis plus!

Elle sort.

Annette l'accompagne, puis revient. Elle [illegible]

SCENE V

ANNETTE, BELLENCONTRE, ANDREE

On entend au dehors la voix de Bellencontre.

BELLENCONTRE. — Bonjour, Annette.

ANNETTE. — Bonjour, monsieur. Bonjour, madame.

ANDRÉE. — Bonjour, Annette.

BELLENCONTRE. — Jean me dit que madame est sortie?

ANNETTE. — A la minute, monsieur.

ANDRÉE. — Ah! ça n'est pas de chance.

ANNETTE. — Ça m'étonne même que monsieur ne l'ait pas croisée! Mais madame va revenir très vite.

BELLENCONTRE. — Alors, nous allons attendre un moment.

ANNETTE. — Mais oui, madame sera si contente de revoir monsieur et madame. Monsieur et madame ont fait bon voyage?

BELLENCONTRE. — Excellent! Cependant je ne suis pas fâché de revoir mon vieux Paris.

ANNETTE. — N'est-ce pas, monsieur.

BELLENCONTRE. — Vous débarquez aussi?

ANNETTE. — Monsieur et madame sont rentrés depuis trois jours.

BELLENCONTRE, *à Andrée.* — Eh! ne casse rien, toi, là-bas!

ANDRÉE. — Laissez-moi tranquille, voyons, je regarde.

BELLENCONTRE. — Oui... mais regarde avec les yeux.

ANDRÉE. — Je n'ai pas l'habitude de regarder avec mes mains.

BELLENCONTRE. — Vous voyez, Annette... toujours son mauvais petit caractère.

ANNETTE, *en souriant.* — Oh! monsieur.

BELLENCONTRE. — Enfin, c'est comme ça... c'est comme ça, n'est-ce pas? A part cela, j'ai bonne mine, hein?

ANNETTE. — Monsieur a très bon teint. Monsieur et madame n'ont besoin de rien?

ANDRÉE. — Merci, Annette.

ANNETTE. — Monsieur excusera madame si tout est en désordre et si on a fait entrer ici... mais tous les meubles sont couverts.

BELLENCONTRE. — Ça va bien, Annette.

ANNETTE. — Merci, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VI

BELLENCONTRE, ANDREE

Un silence.

BELLENCONTRE. — Andrée?

ANDRÉE. — Plaît-il.

BELLENCONTRE. — Ecoute un peu.

ANDRÉE. — J'écoute.

BELLENCONTRE. — Approche.

ANDRÉE, *très gentiment.* — Qu'est-ce qu'il y a?

BELLENCONTRE. — Voudrais-tu m'expliquer pourquoi tu es sans cesse de mauvaise humeur?

ANDRÉE. — Comment?

BELLENCONTRE. — Je voudrais que tu me dises pourquoi tu prends ce petit air hargneux pour me répondre.

ANDRÉE. — C'est sérieux?

BELLENCONTRE. — Très sérieux. Depuis quelques jours, tu me chagrines beaucoup.

ANDRÉE. — Je vous chagrine, moi?

BELLENCONTRE. — Beaucoup.

ANDRÉE. — Vous voulez encore vous moquer

repartie! Ton petit ton autoritaire! C'est plus fort que toi.

ANDRÉE. — Oh! Gustave, vous m'ennuyez!



ANDRÉE. — ALORS, C'EST VRAI QUE VOUS M'AIMEZ BEAUCOUP?

BELLENCONTRE. — Du tout.

ANDRÉE, *très gentille*. — Je vous préviens que vous perdez votre temps.

BELLENCONTRE. — Ça y est! Te voilà

BELLENCONTRE. — Je vous ennuie?

ANDRÉE. — Oui, tu m'ennuies.

BELLENCONTRE. — Ça va bien, ça va même très bien.

ANDRÉE. — Qu'est-ce qui va bien ?

BELLENCONTRE. — Rien.

ANDRÉE. — Vous savez, il faut en avoir de la patience avec vous.

BELLENCONTRE. — C'est entendu. Je suis égoïste, insupportable, violent, maussade et méchant.

ANDRÉE, *gentiment*. — Ça non... vous êtes très bon.

BELLENCONTRE. — Dis-moi tout de suite que je suis bête.

ANDRÉE. — Cela, jamais... car vous n'ignorez pas, mon chéri, qu'il n'y a que vous qui ayez le droit de me le dire.

BELLENCONTRE. — Après un mois délicieux passé en Touraine chez Geneviève, je te fais faire un voyage merveilleux ! Je te montre les bords du Rhin... que tu ne soupçonnais même pas !... Et pour me récompenser, tu me parles comme à un chien !... Alors, que veux-tu que je te dise : ça ne me fait pas plaisir.

ANDRÉE. — Qu'est-ce que vous avez, voyons ?

BELLENCONTRE. — Tu ne te rends plus compte de rien, c'est désespérant. Jadis, tu étais gentille au possible. Tu ne prononçais jamais un mot plus haut que l'autre ! Tu étais timide, réservée, d'humeur égale... aujourd'hui, tu te révoltes, et tu veux tout casser... Alors, tu m'avoueras que j'ai le droit d'être un peu surpris. Non, non, ne te défends pas...

ANDRÉE. — Je ne me défends pas... Je suis stupéfaite !

BELLENCONTRE. — Naturellement ! Ah ! mon Dieu ! Mon Dieu !

ANDRÉE, *les larmes aux yeux*. — Oh ! Ecoutez, mon chéri, vous m'énervez, vous savez.

BELLENCONTRE. — C'est cela, tu vas pleurer... C'est ta dernière ressource ! Je préférerais de beaucoup que tu me dises, une fois pour toutes, ce qui se passe dans cette petite caboche.

ANDRÉE. — Quoi ?

BELLENCONTRE. — Ce... qui... se passe... dans... cette... petite... caboche.

ANDRÉE. — Mais il ne se passe rien, mon chéri.

BELLENCONTRE. — Enfin, m'aimes-tu ?

ANDRÉE. — Mais oui, je vous aime.

BELLENCONTRE. — Alors, sapristi, dis-le moi !

ANDRÉE. — Eh bien ! je vous le dis.

BELLENCONTRE. — La vérité est que tu lis beaucoup trop de romans depuis quelque temps.

ANDRÉE. — C'est vous qui m'avez dit que la lecture me ferait du bien... moi je n'y songeais pas.

BELLENCONTRE. — Je t'ai dit cela un jour que je n'avais pas envie de parler. Ce n'est pas une raison pour te bourrer la tête du matin au soir. Quand je pense que tu m'as raconté avant-hier que tu aurais voulu vivre avec un mousquetaire.

ANDRÉE. — C'est vrai.

BELLENCONTRE. — Je ne puis pourtant pas me coiffer d'un chapeau à plumes pour t'être agréable.

ANDRÉE. — Je ne vous l'ai jamais demandé.

BELLENCONTRE. — C'est fort heureux. Si je t'écoutais, ma parole d'honneur, je ne sais pas où j'irais et ce que je deviendrais. Non, pour parler franc, je sens très bien que tu te détaches de moi... Si, si, je suis très intelligent, tu as pu t'en rendre compte depuis que tu me connais, et j'ai des yeux qui voient clair... Eh bien ! que veux-tu, ça me fait de la peine.

ANDRÉE. — Mais mon petit loup.

BELLENCONTRE. — Il est certain que je m'emporte souvent, que je te bouscule à tout bout de champ et que j'ai tort neuf fois sur dix... mais enfin, tout cela ne m'empêche pas de t'aimer beaucoup... car je t'aime beaucoup !... Je ne te le dis jamais en public, ayant horreur de cela, et je ne te le dis jamais quand nous sommes seuls... parce que... néanmoins, je te suis très attaché... Je me croyais incapable d'un amour suivi et je m'aperçois que la petite poupée que tu es, a transformé le gros bonhomme que je suis en un tout petit garçon. Et je t'aime ! Cela ne s'explique pas et pourtant cela est. Je t'aime voilà !

ANDRÉE. — Vous ne m'avez jamais parlé ainsi et jamais vous ne m'avez dit d'aussi jolies phrases, vous savez.

BELLENCONTRE. — Je pourrais t'en dire bien d'autres, va, si je voulais !... Quand je veux m'en donner la peine.

Un silence.

ANDRÉE. — Gustave !

BELLENCONTRE, *boudeur*. — Quoi ?

ANDRÉE. — Alors c'est vrai que vous m'aimez beaucoup ?

BELLENCONTRE, *de même*. — Il me semble.

ANDRÉE. — Alors... embrassez-moi.

BELLENCONTRE. — Bah ! Pourquoi faire ?

ANDRÉE. — Pour me faire plaisir.

BELLENCONTRE. — Est-ce bien sincère, au moins ?

ANDRÉE. — Mais oui, c'est sincère.

BELLENCONTRE. — Alors... (*Et après l'avoir embrassée.*) C'est vrai que je l'aime, ce petit oiseau-là ! Mousquetaire !...

ANDRÉE. — Vous êtes jaloux ?

La porte s'ouvre et Longecourt entre.

SCÈNE VII

Les Mêmes, LONGECOURT

LONGECOURT. — Continuez ! continuez ! Ne vous dérangez pas.

BELLENCONTRE. — Tiens ! Longecourt !

LONGECOURT. — Bonjour, cher ami ! bonjour petite Andrée !... Heureux de vous retrouver. (*Serrement de mains.*) Définitivement rentrés ?

BELLENCONTRE. — Définitivement. Et vous ?

LONGECOURT. — Moi aussi. Contents de se revoir, hein ?

BELLENCONTRE. — Oui... mais vous êtes un beau lâcheur !

LONGECOURT. — Parce que ?

BELLENCONTRE. — Parce que vous aviez promis de venir passer une quinzaine avec nous, cet été, chez Geneviève.

LONGECOURT. — Mon cher, je n'ai pas eu une minute à moi.

BELLENCONTRE. — Qu'est-ce que vous avez donc fait ?

LONGECOURT. — J'ai fait Etretat, Yport, Le Tréport, Honfleur, Harfleur, Trouville, Deauville, Dieppe, Cabourg... Roscoff... Dinard, Saint-Lunaire, Paramé, Saint-Malo... et deux ou trois autres petites plages sans importance.

ANDRÉE. — C'est tout ?

LONGECOURT. — A peu près, oui.

BELLENCONTRE. — Et vous vous êtes amusé ?

LONGECOURT. — Follement ! J'ai suivi la même femme dans tous ces endroits, et je suis rentré en même temps qu'elle à Paris.

BELLENCONTRE. — Jolie ?

LONGECOURT. — Idéale !

BELLENCONTRE. — Je la connais ?

LONGECOURT. — Du tout.

BELLENCONTRE. — Son nom ?

LONGECOURT. — Je n'en sais rien.

BELLENCONTRE. — Comment, vous n'en savez rien ?

LONGECOURT. — Ce ne fut qu'à la Préfecture, où elle s'est rendue en débarquant, qu'on voulut bien me renseigner sur son compte.

BELLENCONTRE. — A la Préfecture ?

LONGECOURT. — Oui, mon cher. Elle était chargée par la police de filer un personnage important, ce qui fait que, durant tout l'été, j'ai suivi, sans m'en douter, un agent de la sûreté.

BELLENCONTRE. — C'est charmant.

LONGECOURT. — Inutile de vous dire que j'en ai été immédiatement dégoûté.

BELLENCONTRE. — Je comprends cela.

LONGECOURT. — Et vous, qu'avez-vous fait ?

BELLENCONTRE. — Moi, j'ai filé, aussi... Mais le parfait amour avec la citoyenne Bouquet.

LONGECOURT. — Citoyenne ! Et Geneviève va bien ?

BELLENCONTRE. — Très bien, j'espère. Nous l'attendons.

LONGECOURT. — J'ai hâte de la revoir. Alors, tout s'est bien passé cet été ?

BELLENCONTRE. — Charmante saison ! Tout le monde a été gai ! et pas l'ombre d'une querelle !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MAURICE

MAURICE. — La bonne surprise ! Bonjour Bellencontre ! Bonjour Longecourt. Bonjour ma petite Andrée... On s'embrasse...

BELLENCONTRE, *à part.* — Mousquetaire !

MAURICE. — Comment ?

BELLENCONTRE. — Rien, rien, embrassez.

MAURICE. — Rentrés depuis quand ?

BELLENCONTRE. — D'hier soir.

MAURICE. — Et, ce voyage ?

BELLENCONTRE. — Merveilleux ! Et j'ai pêché, vous savez !

MAURICE. — Avez-vous eu un peu

p[illegible] de chance qu'à la campagne, au moins?

BELLENCONTRE. — J'ai pris des bêtes superbes, n'est-ce pas Andrée?

ANDRÉE. — Oui. Vous me l'avez dit.

BELLENCONTRE. — Comment, je te l'ai [illegible] Tu ne les as pas vues? Il est vrai qu'elle m'accompagnait rarement et que je les offrais, généralement, à ceux qui me regardaient.

MAURICE. — Ah!

BELLENCONTRE. — Oui... Nous étions [illegible]. Ah! mon ami, vous ne pouvez vous imaginer combien le poisson allemand est malin.

MAURICE. — J'ignorais ce détail.

BELLENCONTRE. — C'est très curieux... il fuit, il devine l'hameçon. C'est in[illegible].

LONGECOURT. — Avez-vous montré à [illegible] la chute du Rhin, au moins?

BELLENCONTRE. — Si je la lui ai montrée! Elle m'a même demandé à [illegible] heure on la fermait!

ANDRÉE. — Est-il menteur.

BELLENCONTRE. — Eh! mais! cinq heures et quart, et Geneviève n'est pas là.

MAURICE. — Annette m'a dit qu'elle [illegible] aller jusque chez Hélène ; vous avez bien une minute! voyons!

BELLENCONTRE. — Non, non. Je préfère revenir. J'ai un rendez-vous important avec mon notaire.

LONGECOURT. — Bigre! vous avez un [illegible]

BELLENCONTRE. — Naturellement que j'ai un notaire. Tu viens toi?

MAURICE. — Vous revenez, sûrement?

BELLENCONTRE. — Mai oui, mais oui.

MAURICE. — Alors, à tout à l'heure.

BELLENCONTRE. — A tout à l'heure.

Ils sortent.
Maurice les accompagne et revient.

SCENE IX

MAURICE, LONGECOURT

MAURICE. — Ah! je suis enchanté de vous revoir, mon bon Longecourt.

LONGECOURT. — Mais moi aussi. Et quoi de neuf?

MAURICE. — Pas grand'chose. Nous avons passé, comme vous le savez, tout notre été en Touraine.

LONGECOURT. — Vous vous y êtes plu?

MAURICE. — Beaucoup.

LONGECOURT. — Et Tavernay et Colette?

MAURICE. — Ils sont restés un mois avec nous. Ils sont revenus il y a trois semaines à peu près. Je ne les ai d'ailleurs pas revus depuis notre retour.

LONGECOURT. — Et Geneviève? Voyons, racontez-moi quelque chose? Toujours heureux?

MAURICE. — Toujours, Dieu merci.

LONGECOURT. — Vous eussiez pu m'écrire, paresseux.

MAURICE. — Pour cela, il m'eût fallu du temps. De votre côté, d'ailleurs, vous n'avez pas donné signe de vie.

LONGECOURT. — J'en conviens. Seule Geneviève a eu le courage de m'envoyer quelques mots.

MAURICE, *inquiet*. — A quelle époque?

LONGECOURT. — Huit jours après votre arrivée là-bas, si j'ai bonne mémoire. Vous n'étiez encore que vous deux.

MAURICE, *joyeux*. — Que disait-elle?

LONGECOURT. — Tout ce qu'une amoureuse peut écrire à un camarade qu'elle aime bien. Elle ne me demandait pas de mes nouvelles, naturellement... mais m'en donnait des vôtres et ne parlait que de son Maurice. Elle m'affirmait même avoir découvert en vous des qualités que vous n'avez certainement pas.

MAURICE. — Eh bien! Mais vous êtes aimable.

LONGECOURT. — Non, je plaisante. La vérité est que sa lettre respirait le bonheur et la joie de vivre. Et comme elle est notre grande amie à tous, je vous avoue que cela m'a fait plaisir.

MAURICE. — Vous êtes tout à fait gentil. Mais dites-moi? Et vous? et les femmes?

LONGECOURT. — Oh! mon ami, il ne faut plus m'en parler.

MAURICE. — Il me semble que vous m'avez déjà répondu cela quelquefois.

LONGECOURT. — Aujourd'hui, c'est sérieux... non, non, ne croyez pas que je plaisante.

MAURICE. — Taisez-vous donc! Au fond, la vie que vous menez est très amusante, pleine d'imprévus...

LONGECOURT. — D'imprévus est exquis.

MAURICE. — ... Et vous ne vous ennuyez pas.

LONGECOURT. — Vous me dites cela comme quelqu'un qui envie mon sort. Je vous jure bien cependant que j'en ai, oh! que j'en ai par dessus la tête. Cet été, pour moi, a été déplorable!

MAURICE. — Quel type vous êtes!

LONGECOURT. — Aussi, j'en suis arrivé à me dire ceci : c'est que je ferais bien de suivre, à mon tour, les conseils que je vous ai donnés. Et sur ce, je me sauve.

MAURICE. — Vous n'attendez pas Geneviève?

LONGECOURT. — Je dîne avec vous, si vous voulez... mais vous ne m'empêcherez jamais d'aller avant six heures...

MAURICE. — Chez votre notaire, probablement?

LONGECOURT. — Moi, je n'ai pas de notaire... Je vais tout simplement chez Mlle Jeanne.

MAURICE. — Le mannequin! Vous le voyez toujours.

LONGECOURT. — Non, mais ce matin, en rangeant des papiers, j'ai retrouvé une de ses photographies... Alors, vous comprenez.. cet été pour moi ayant été déplorable!

Il sort.

SCÈNE X

MAURICE, puis ANNETTE

MAURICE *prend un journal, lit, et après quelques secondes tout en regardant sa montre.* — Voyons, voyons...

Il sonne.

ANNETTE. — Monsieur?

MAURICE. — Voyons, Annette, madame ne vous a pas dit qu'elle allait ailleurs que chez Mme Hélène?

ANNETTE. — Mais non, monsieur.

MAURICE. — Qui a un gros chagrin, m'avez-vous dit?

ANNETTE. — Oui, monsieur.

MAURICE. — Si elle ne rentre pas d'ici quelques minutes, j'irai la rejoindre. Je vous remercie, Annette.

Annette sort.

SCÈNE XI

MAURICE, GENEVIÈVE

MAURICE. — Ah! enfin!

GENEVIÈVE. — Ah! tu es là!

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as, ma chérie? Tu as l'air bouleversé? Parle, je t'en prie!

GENEVIÈVE. — Je reviens de...

MAURICE. — De chez Hélène?

GENEVIÈVE. — Oui... de chez Hélène.

MAURICE. — Annette m'a dit, en effet, que tu y étais allée... Eh bien?

GENEVIÈVE. — Eh bien... elle est désemparée.

MAURICE. — Il y a trois jours, je l'ai rencontrée... elle était gaie, souriante... Que lui arrive-t-il?

GENEVIÈVE. — Il y a trois jours, elle espérait encore... aujourd'hui tout s'écroule et c'est l'effondrement.

MAURICE. — A cause de son amant?

GENEVIÈVE. — Oui, à cause de son amant! Crois-tu! Un homme a fait cela! Il a fait de cet être qui ne demandait qu'à vivre, qu'à aimer et qu'à pardonner, une pauvre chose lamentable.

MAURICE. — Oh!

GENEVIÈVE. — Aussi lorsque je l'ai vue, lorsque j'ai entendu ses cris de douleur, il m'a semblé que je ressentais tout ce qu'elle ressentait.

MAURICE. — Geneviève, voyons! C'est ton amie, je comprends que cela te peine, mais enfin...

GENEVIÈVE. — Comprends donc! Avoir donné son cœur et sa chair et sa vie. Avoir donné tout ce qu'il y a de bon en soi, pour devenir plus tard l'amie qu'on garde par pitié... Ah! non! tout mais pas cela!

MAURICE. — Mais enfin, que lui a-t-il fait encore? Des misères, sans doute.

GENEVIÈVE, *s'échauffant de plus en plus.* — Des misères! Ah! le joli mot, et comme on devine que ce n'est pas ta maîtresse qui souffre! Des misères! Il l'a martyrisée, torturée, déchirée, et tu appelles cela des misères! Depuis des mois et des mois elle ne fait que languir, il n'y a plus dans son âme la place pour une souffrance nouvelle... elle en meurt... Et tu appelles cela des misères.

MAURICE. — Elle en meurt?

GENEVIÈVE. — Oui. C'est insensé, n'est-ce pas? et ce n'est pas croyable.

Mourir d'amour! lentement, bêtement, stupidement... et cela à cause d'un homme! Vraiment, il y en a-t-il un qui en vaille la peine!

GENEVIÈVE. — Tu répondrais ce que vous répondez tous : « C'est la vie! »

MAURICE. — Mais non!

GENEVIÈVE. — Mais si... Et quand



MAURICE — QU'EST-CE QUE TU AS?

MAURICE. — Elle se consolera, elle est jeune encore.

GENEVIÈVE. — Et si elle ne l'était pas, que dirais-tu alors?

MAURICE. — Je dirais... je dirais.

vous avez dit : « C'est la vie », la femme n'a qu'à se taire et qu'à sécher ses larmes. Vous venez, on vous fuit, on se defend, on vous craint, se souvenant du passé déjà gros de douleurs, mais vous

criez très fort : « Je suis un honnête homme, et tu peux croire en moi! » Ce n'est que le début, et vous mentez déjà. C'est la vie! Ah! bien, elle

MAURICE. — Que tu prennes sa défense, que tu la plaignes, soit, mais que tu pleures!... pourquoi?

GENEVIÈVE. — Tu as raison de me de-



GENEVIÈVE. — COMPRENDS-TU MAINTENANT?

est propre la vie! Elle est belle! On vous prend, on vous laisse! bonsoir ma petite amie, je m'en vais aimer ailleurs, et tant pis si tu m'aimes : c'est la vie!

mander pourquoi? C'est Hélène qui souffre et j'ai l'air, à m'entendre, d'être frappée comme elle! car son amant l'a trompée au bout de huit mois à peine! Elle l'a su et s'est tue.

MAURICE. — Pourquoi n'a-t-elle rien dit ?

GENEVIÈVE. — Parce qu'elle était lâche et parce qu'elle l'adorait ! Parce que ces amours-là, ces amours d'un jour, ne comptaient pas pour elle ! Mais aujourd'hui, ce n'est plus un caprice... une femme est entrée dans sa vie, et cette femme-là, il l'aime ! Il ne peut s'en défendre, elle quitte tout pour lui et tout à l'heure encore, ils se sont rencontrés. C'est fini ! Ne pouvant plus lutter, Hélène a tout avoué : et ses nuits sans sommeil et tout ce qu'elle a souffert et tous ses déchirements ! car elle était l'amie de cette petite ! Voilà ce qu'ils ont fait, entends-tu ? voilà ce qu'ils ont fait ! Et lui, qui jadis devinait tout en elle, n'a jamais soupçonné les maux qui la minaient. Quand l'amant ne lit plus dans les yeux de sa maîtresse, l'amour est mort en lui, et c'est la fin des fins ! Comprends-tu maintenant ? Comprends-tu ?

MAURICE. — Geneviève ! Geneviève !

GENEVIÈVE. — Oui, tu as compris, j'ai déchiré le voile ! Tu as compris tout ce que j'ai souffert et tout ce que j'ai pleuré... tu as compris, enfin, les heures que j'ai vécues ! J'ai hurlé ma douleur ! Je n'en puis plus ! c'est fini.

MAURICE. — Geneviève, je t'en prie, écoute-moi.

GENEVIÈVE. — Non, laisse-moi, laisse-moi...

MAURICE. — Geneviève, voyons...

GENEVIÈVE. — Ne me dis plus rien... ne te défends pas, c'est fini, fini.

MAURICE. — Je t'en supplie, Geneviève, écoute-moi.

GENEVIÈVE. — Non, laisse-moi... c'est fini... c'est fini...

MAURICE. — Ma chérie...

GENEVIÈVE. — Toutes mes blessures viennent de se rouvrir, et c'est toi... c'est toi... qui les as fait saigner.

MAURICE. — Oui, je t'ai trompée... je t'ai trompée... et cependant, je t'adore !

GENEVIÈVE. — Non, non, va-t'en, va-t'en... ne me dis plus rien.

MAURICE. — Je veux que tu m'entendes... ne pleure pas.

GENEVIÈVE. — C'est sur moi que je pleure... je me suis jugée, je n'ai prononcé que contre moi... je me croyais assez forte pour taire toutes mes douleurs...

MAURICE. — Ecoute, écoute... si je suis retourné chez Colette...

GENEVIÈVE. — Va-t'en... va-t'en... je me sens capable de toutes les lâchetés.

MAURICE. — J'y suis retourné, c'est vrai... mais je te jure qu'il n'existe plus rien entre nous. Si je ne t'aimais pas, je te le dirais... si je voulais te quitter, je te le dirais... j'ai eu avec Colette une explication sincère, loyale, définitive, et tout est fini entre nous, je te le jure. Je t'aime, tu m'entends, je t'aime. Rien ne pourra me séparer de toi.

GENEVIÈVE. — Je te supplie de partir !

MAURICE. — Je te supplie de m'aimer !... je te supplie surtout de me croire, car je ne suis plus le même. En une minute ta pauvre figure meurtrie a fait de moi un autre homme ; je t'aime, je te le jure, pardonne-moi... garde-moi... tout nous rapproche... puisque nous pleurons tous les deux.

Un silence.

GENEVIÈVE. — Reste donc... puisque j'ai encore assez de larmes pour pleurer ! Et tu me feras souffrir encore... et je reprendrai courage... tu seras bon... tu seras cruel... Tu te rapprocheras de moi comme en ce moment pour me faire croire... puis tu me rendras à mes peines... qu'est-ce que tu veux... C'est la vie !



MODERN-BIBLIOTHÈQUE

VOLUMES PARUS :

Barbey d'AUREVILLY .. Les Diaboliques.

Colonel BARATIER ... Epopées Africaines. — Au Congo

Maurice BARRÈS, *de l'Académie française* : Le Jardin de Bérénice. — Du Sang, de la Volupté et de la mort

Tristan BERNARD .... Mémoires d'un Jeune homme rangé

Jean BERTHEROY .... La Danseuse de Pompéi. — Le Double amour.

Louis BERTRAND ..... Pépète le bien-aimé.

BINET-VALMER ...... Les Métèques.

Paul BOURGET, *de l'Académie française* : Cruelle énigme. — André Cornélis.

Henry BORDEAUX, *de l'Académie française* : L'Amour qui passe. — Le Pays natal. — L'Amour en fuite. — Le Lac noir. — La Petite Mademoiselle. — La Peur de Vivre.

Marcel BOULENGER .. Couplées.

Élémir BOURGES ...... Sous la Hache.

René BOYLESVE, *de l'Académie française* : La Leçon d'amour dans un Parc. — Mademoiselle Cloque.

Adolphe BRISSON ..... Florise Bonheur.

Michel CORDAY ...... Vénus ou les Deux Risques. — Les Embrasés. — Les Demi-fous.

Alphonse DAUDET ... L'Evangéliste. — Les Rois en exil.

Léon DAUDET .... Les deux Etreintes. — Le Partage de l'Enfant. — Les Morticoles.

Paul DÉROULÈDE .... Chants du Soldat.

Lucien DESCAVES .... Sous-Offs.

Henri DUVERNOIS ... Crapotte. — Nounette.

Georges d'ESPARBÈS . La Légende de l'Aigle. — La Guerre en dentelles.

Ferdinand FABRE .... L'Abbé Tigrane.

Claude FERVAL .... L'Autre Amour. — Vie de Château. — Ma Figure. — Ciel Rouge.

Léon FRAPIÉ .... L'Institutrice de Province.

Théophile GAUTIER .. Le Capitaine Fracasse (1er vol.). — Le Capitaine Fracasse (2e vol.).

E. et J. de GONCOURT . Renée Mauperin. — Germinie Lacerteux. — Sœur Philomène.

Gustave GUICHES .... Céleste Prudhomat.

GYP .... Le Cœur de Pierrette. — La bonne Galette. — Totote. — La Fée. — Maman. — Doudou. — La Meilleure Amie.

Myriam HARRY ...... La Divine Chanson

Abel HERMANT .... Les Transatlantiques. — Souvenirs du Vicomte de Courpière. — Monsieur de Courpière marié. — La Carrière. — Le Sceptre. — Le Cavalier Miserey. — Chronique du Cadet de Coutras. — Les Confidences d'une Aïeule. — Le Char de l'Etat. — Coutras, Soldat

Paul HERVIEU, *de l'Académie française* : Flirt. — L'Inconnu. — L'Armature. — Peints par eux-mêmes. — Les Yeux verts et les Yeux bleus. — L'Alpe homicide. — Le Petit Duc. — Deux Plaisanteries.

Charles Henry HIRSCH. Eva Tumarche et ses Amis.

Henri LAVEDAN, *de l'Académie française* : Sire. — Le Nouveau Jeu. — Leurs Sœurs. — Les Jeunes. — Le Lit. — Les Marionnettes.

Jules LEMAITRE, *de l'Académie française* : Un Martyr sans la Foi.

Pierre LOUŸS .... Aphrodite. — Les Aventures du roi Pausole. — La Femme et le Pantin. — Contes choisis. — Les Chansons de Bilitis

Maurice MAINDRON .. Blancador l'Avantageux.

Paul MARGUERITTE . L'Avril. — Amants. — La Tourmente. — L'Essor. — Pascal Gefosse. — Ma Grande. — Le Cuirassier blanc. — La Force des Choses.

Octave MIRBEAU ..... L'Abbé Jules. — Sébastien Roch.

Eugène MONTFORT .. La Turque.

Lucien MUHLFELD ... La Carrière d'André Tourette.

Marcel PRÉVOST, *de l'Académie française* : L'Automne d'une Femme. — Cousine Laura. — Chonchette. — Lettres de Femmes. — Le Jardin secret. — Mademoiselle Jaufre. — Les Demi-Vierges. — La Confession d'un Amant. — L'Heureux Ménage. — Nouvelles Lettres de Femmes. — Le Mariage de Julienne. — Lettres à Françoise. — Le Domino Jaune. — Dernières Lettres de Femmes. — La Princesse d'Erminge. — Le Scorpion. — M. et Mme Moloch. — La Fausse Bourgeoise. — Pierre et Thérèse. — Femmes. — Lettres à Françoise Mariée.

Michel PROVINS ...... Dialogues d'Amour. — Comment elles nous prennent. — Le Professeur d'Amour.

Henri de RÉGNIER, *de l'Académie française* : Le Bon plaisir. — Le Mariage de Minuit.

Jules RENARD .... L'Ecornifleur. — Histoires naturelles.

Jean RICHEPIN, *de l'Académie française* : La Glu. — Les débuts de César Borgia. — La chanson des Gueux.

Ch. ROBERT-DUMAS. Amour Sacré.

Édouard ROD .... La Vie privée de Michel Tessier. — Les Roches blanches.

André THEURIET, *de l'Académie française* : La Maison des deux Barbeaux. — Péché Mortel.

Pierre VEBER .... L'Aventure.





⁂ FONTENAY-AUX-
ROSES (SEINE) ⁂
L. BELLENAND. IMP.